

Dr Hubert Van Gijseghem, Ph.D.

psychologue, professeur émérite, Université de Montréal

(1985)

LA QUÊTE DE L'OBJET

Pour une psychologie
du chercheur de trésor.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
Professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi
[Page web](#). Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca
Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, sociologue, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi, à partir de :

Dr Hubert Van Gijseghem, Ph.D.
psychologue, professeur émérite, Université de Montréal

La quête de l'objet. Pour une psychologie du chercheur de trésor.

Montréal : Les Éditions Hurbubise HMH, 1985, 121. Collection : Brèches.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 30 janvier 2014 de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : Hubert Van Gijseghem : huvangi@videotron.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

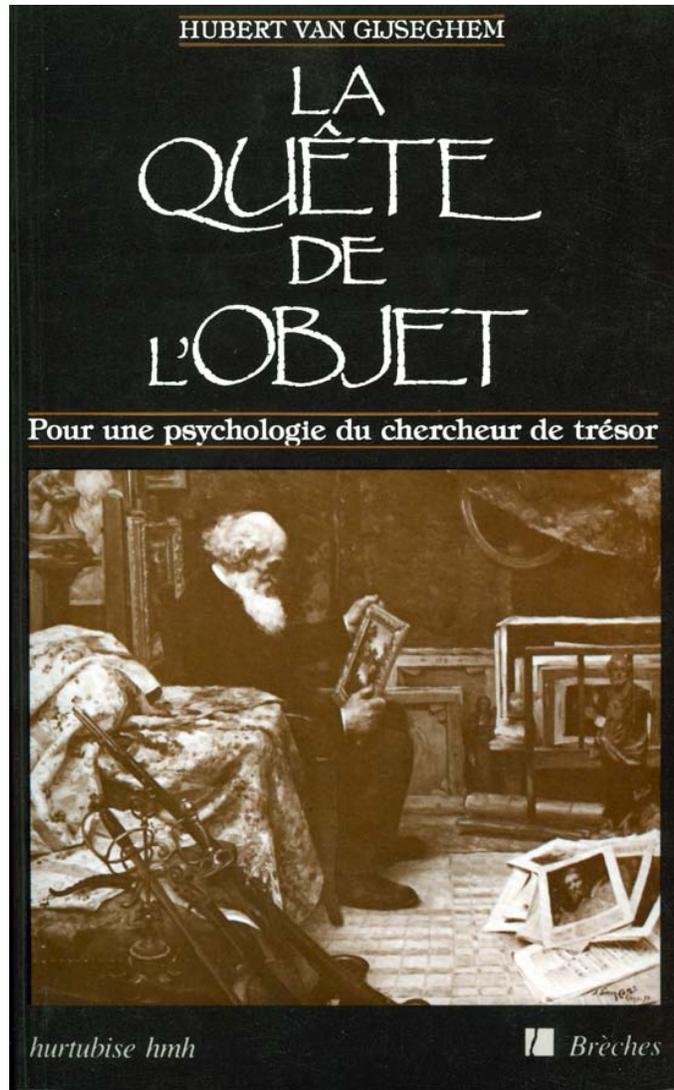
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 14 août 2014 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Dr Hubert Van Gijseghe, Ph.D.
psychologue, professeur émérite, Université de Montréal

La quête de l'objet.
Pour une psychologie du chercheur de trésor.



Montréal : Les Éditions Hurbubise HMH, 1985, 121. Collection :
Brèches.

[6]

Données de catalogage avant publication (Canada)

Van Gijseghem, Hubert, 1941-
La quête de l'objet. Pour une psychologie du chercheur de trésor.
(Collection Brèches) Bibliogr. :

2-89045-755-9

1. Psychanalyse. 2. Objet (Philosophie). I. Titre. II. Collection

BF175.V36 1985 150.19'52 C85-094175-X

Le Conseil des Arts du Canada a accordé une subvention pour la
publication de cet ouvrage.

Maquettes de couverture et de jaquette : Denis Brodeur

Photocomposition : Les Ateliers Chiora inc.

Éditions Hurtubise HMH ltée 7360, boulevard Newman
Ville de LaSalle, Québec

Dépôt légal/4e trimestre 1985 Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 2-89045-755-9

Éditions Hurtubise HMH limitée, 1985.

Imprimé au Canada

[7]

Pour Rosalie et Hendrik

*Il dépend de celui qui passe
Que je sois tombe ou trésor
Que je parle ou me taise
Ceci ne tient qu'à toi
Ami, n'entre pas sans désir*

*Paul Valéry **

[8]

* Inscription au fronton du Musée des Monuments Français au Palais de Chaillot

[9]

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[PRÉAMBULE](#) [11]

Chapitre 1. [LE SURINVESTISSEMENT DE L'OBJET](#) [15]

[L'objet derrière l'objet](#) [15]

- La puissance de l'objet [17]
- Fusion du signifiant et du signifié [18]
- Objets miracles [20]

[L'objet comme double de soi](#) [21]

- L'objet garant d'identité et de complétude [21]
- L'objet garant d'unicité et d'exclusivité [22]
- L'objet garant d'immortalité [24]
- L'objet garant du sentiment d'exister [26]

[L'objet comme paradoxe](#) [28]

[À propos des hypothèses](#) [29]

Chapitre 2. [OBJET ET OBJET ANAL](#) [33]

[L'hypothèse anale](#) [33]

[L'or et l'argent](#) [37]

- Ontogenèse de Ferenczi [37]
- Évidences linguistiques [38]
- Coutumes, histoires populaires et folklore [40]

[L'avare](#) [43]

[Le collectionneur](#) [45]

[Un mot encore à propos du secret](#) [47]

[La puissance de l'excrétion](#) [47]

- L'excrément et la fonction excrétrice [47]
- Les transformations et l'alchimie [49]
- L'idée d'autofécondation [52]

[Analité — Oralité — Manque](#) [54]

[La création](#) [60]

Chapitre 3. [ÉTYMOLOGIE DU MOT « OBJET »](#) [63]

Chapitre 4. [LE TRÉSOR QUI MÈNE AU PHALLUS MATERNEL](#) [67]

[Les fèces maternelles](#) [67]

- La mère-terre [67]
- Les contes de trésor [68]

[Le phallus maternel](#) [72]

- De Milton à la magie du sphinx [72]
- Géographie et voyeurisme [74]
- La magie du trésor bricolé [76]

[L'évitement de l'Oedipe](#) [78]

[La magie déjouée](#) [78]

Chapitre 5. [LE PHALLUS MATERNEL GARANT DE L'UNION DUELLE PARADISIAQUE](#) [81]

[L'objet surdéterminé](#) [81]

[L'objet transitionnel](#) [84]

[Le fétiche](#) [89]

[L'illusion, genèse et but de la création](#) [93]

Chapitre 6. [LE SOI ET L'OBJET](#) [99]

[L'impossible dualisme de la théorie freudienne](#) [99]

[Quand même l'objet ?](#) [102]

[Vers un « autre » dualisme ?](#) [105]

[Finalement... ?](#) [109]

[POST-SCRIPTUM](#) [111]

[BIBLIOGRAPHIE](#) [113]

**La quête de l'objet.
Pour une psychologie du chercheur de trésor.**

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Qui de nous n'est pas, à sa façon, chercheur de trésor ?

L'objet d'art, le porte-bonheur, le souvenir... l'argent, l'or, la pierre précieuse... la théorie, l'idéologie, le secret... l'être aimé, l'idole ou le héros... autant de « choses », d'objets que nous chérissons et qui nous deviennent indispensables.

Et c'est justement le « secret », la signification profonde de cette quête que cet ouvrage tente de percer.

L'auteur, docteur en psychologie, est professeur titulaire à l'Université de Montréal (École de psycho-éducation).

Il est marié, père de famille et... chercheur de trésor !

[11]

**La quête de l'objet.
Pour une psychologie du chercheur de trésor.**

PRÉAMBULE

[Retour à la table des matières](#)

Le Samedi saint, 1965, à l'aube, je fis le rêve suivant : je suis en train de travailler, assis à un pupitre, dans un champ labouré, non loin de la maison paternelle. Je fais face au chemin de sorte que la plus grande partie du champ s'étale derrière moi. Du moins c'est ainsi que j'envisage la disposition spatiale aujourd'hui, c'est-à-dire dix-huit années plus tard. Et je jurerais de son exactitude si je n'avais noté ce jour-là : « Tout près du chemin, mais le dos tourné au chemin. » Il semble donc que je me sois retourné depuis le temps.

Toujours est-il que je travaille paisiblement à ce pupitre quand, tout à coup, j'aperçois un bel hélicoptère qui me survole. Je le trouve beau en effet : il me fait penser à un insecte gracieux. Il a des skis à la place des roues. À mon grand étonnement, l'engin atterrit à une centaine de mètres plus loin... dans le champ jaune, mélange d'argile et de sable, comme on en trouve à cet endroit des Flandres. Excité et curieux, j'accours en vitesse. De loin, je vois un homme qui tient le volant et, à côté de lui, une femme. Très maigre, aux allures nerveuses, celle-ci s'empresse de descendre et, d'une seule main, elle creuse fébrilement un trou étroit et profond dans la terre. Elle en sort un objet

qu'elle nettoie rapidement pour le poser ensuite sur son visage. Toujours à travers ma course, je saisis qu'il s'agit d'une paire d'anciennes lunettes. L'homme attend impatiemment dans la cabine de l'hélicoptère dont l'hélice tourne à pleine capacité. Hâtivement, comme pour se sauver de moi, la femme remonte à côté de lui et aussitôt l'engin décolle. Je n'ai même pas eu le temps de les rejoindre et, de toute évidence, c'est ce qu'ils tentaient d'éviter. Je suis très déçu. En me réveillant, je me dis : « J'aurais dû regarder dans le trou pour voir s'il n'y avait pas autre chose. »

Quelques jours plus tard, je commençais mon analyse personnelle et ce rêve sera le premier d'une longue liste que je raconterai à l'homme. Rêves de fouilles dans la terre, dans les [12] greniers et les caves, dans les cimetières et les arrière-boutiques poussiéreuses. À vrai dire, je n'y ai jamais rien compris et je crois que l'homme, derrière le divan, s'y embourba aussi, cherchant avec insistance qui avait bien pu mourir durant ma petite enfance, ou ce qui avait bien pu disparaître pendant les années de guerre. Nous ne sommes jamais parvenus à une compréhension satisfaisante de ma recherche inlassable. Car je ne cherchais pas seulement dans mes rêves, mais aussi au fil de ma vie quotidienne. À côté d'une curiosité intellectuelle et d'une avidité de savoir sans cesse accrues (et donc fatalement insatisfaites) se déroulait une recherche fébrile et excessivement excitante de l'objet-trésor. Depuis ma plus tendre enfance, je menais de front plusieurs collections : roches, vieux sous, vieilleries de tout genre, timbres, livres, vieux manuscrits, cartes mortuaires anciennes... Tout se constituait en séries : tant de cailloux, tant de livres, tant de noms de bateaux, puis tant de tableaux, etc.

Comme il en est du rêve, je mêle ici les différentes époques de ma vie et mes collections d'enfant à celles de mon temps présent. Car, de mieux en mieux, je discerne l'inéluctable continuité qui relie mon bureau de travail actuel à ma petite chambre du grenier où, jadis, secrètement, je thésaurisais.

Mais que veut-il dire, ce rêve des lunettes ? (En fait, je collectionnais aussi les lunettes anciennes.) Inévitablement, à mesure que je m'orientais vers cette autre forme d'archéologie qu'est la psychologie des profondeurs, j'allais comprendre certaines dimensions de ce sacré rêve. Je sentais bien qu'il y avait là une mère-terre dont la vulve est habitée par le trésor, ce phallus magique, objet du « voir » et du « savoir » si important à mes yeux. Je n'étais pas non plus sans reconnaître

la scène primitive dont j'étais exclu et ce triangle œdipien où mon père accaparait jalousement sa femme pour lui-même. Toutes ces lumières dégagées du boisseau ne m'empêchaient pas de tourner en rond et de chercher à voir et à savoir au-delà du vu et d u su.

Je continuais de fréquenter les antiquaires et les chiffonniers, les libraires et les maisons abandonnées, les cimetières et les musées. Je ne cessais pas de dévorer Freud et Jung et de flirter avec tout ce qui s'appelle fouille dans l'inconscient. Je m'en voulais même de n'avoir pas suivi mon très vieux désir [13] d'être archéologue. Et de tout lire sur l'égyptologie, l'assyriologie, les Précolombiens, les Hittites, la paléontologie, bref, sur tout ce qui, là quelque part, restait non-découvert.

Les rêves s'accumulant, je les collectionnais aussi. Des rêves où je faisais des trouvailles extraordinaires, mais que je devais aussitôt cacher puisque, d'une certaine façon, je les subtilisais : il se trouvait toujours quelque gardien de cimetière ou de ruine à déjouer pour mettre mon trésor en sécurité.

Mon analyse prit fin mais, là aussi, je restai sur ma faim. Bien sûr, je ne chipais plus de livres dans les librairies : j'étais devenu ce qu'il convient d'appeler un citoyen relativement honnête. Mais mon insatiable recherche du trésor caché n'avait pas reculé d'un centimètre. Au contraire, je cherchais plus que jamais. Tout mon temps libre y passait. Progressivement ma maison devint une sorte de musée. Des milliers d'objets s'y entassaient tous aussi éminemment précieux les uns que les autres, indispensables à ma survie... sans pour autant soulager ma faim. Autant d'objets-écrans qui cachaient le véritable trésor, cet objet de ma hantise qui, de fait, me hante toujours.

Aussi ai-je enfin décidé de faire de cette quête elle-même un objet précieux. J'ai commencé par la décrire. J'écrivis pendant des mois, peaufinant mon obsession comme on tripote un vieux sou, avec tendresse et passion, mais aussi avec jalousie et discrétion. Combien j'en ai trouvé de choses à dire sur « mon » affaire ! À force de tripotage, la chose devint arrondie, si patinée qu'il était temps de la refiler à quelques lecteurs. Leur réaction me tomba dessus comme une douche froide : « C'est intéressant, mais tu t'amuses. Où veux-tu en venir ?... »

Alors j'ai pensé que je devais reprendre mon rêve des lunettes pour, cette fois, aller jusqu'au bout. Je ne pouvais plus me cacher der-

rière une belle petite étude sur le « surinvestissement de l'objet », abondamment documentée, assortie d'innombrables références qui témoigneraient de l'indéniable culture (bricolée) de son auteur. Je ne pouvais plus éviter le « je », généralement proscrit des rapports scientifiques. Non, je ne peux plus l'éviter. J'ai l'âge.

J'ai donc recommencé. Et voilà que la boucle se ferme à mesure que j'essaie de percer le secret de mon obsession. Je sais [14] fort bien que l'entreprise est complexe et ambiguë : c'est ma passion elle-même qui se trouve à la fois l'objet et le sujet de cette étude. Inévitablement, cette recherche sur le surinvestissement de l'objet deviendra elle-même objet surinvesti, ce qui risque de l'emprisonner sur ce territoire narcissique où elle ne resterait qu'un jeu, c'est-à-dire un exercice sans relation avec la connaissance à laquelle pourtant je veux opiniâtrement contribuer. Mais je me rassure : ne peut-on pas dire finalement la même chose de toute forme de création ou du premier élan qui pousse un créateur à créer ? Au fin fond de ses entreprises, chacun n'est-il pas mû par le désir de se refaire lui-même, de se mettre au monde ? *Ogni dipintore dipinge se* — tout peintre se peint —, rappelle une maxime de la Renaissance italienne. Pourquoi, dès lors, obéirais-je à la pudeur ?...

Mais quel chemin prendre ? J'ai choisi d'interroger les auteurs. J'essaierai de pénétrer la pensée d'autres chercheurs de trésor puisque, en cours de route, je me suis bien aperçu que je suis loin d'être le seul à me passionner...

Par la force des choses, les chapitres qui suivent revêtiront l'allure d'une étude théorique. Et la logique de la « fouille » en littérature sera la mienne et ainsi en sera-t-il de sa chronologie. J'irai du manifeste au latent, de l'évident au caché, du généralement accepté au mystérieux. Le lecteur devra donc fatalement suivre le puits sinueux créé par mes propres coups de pelle. Il s'en lassera peut-être. Mais, à l'instar de Valéry, je lui dis : « ...ceci ne tient qu'à toi ami, n'entre pas sans désir... »

[15]

**La quête de l'objet.
Pour une psychologie du chercheur de trésor.**

Chapitre 1

Le surinvestissement de l'objet

*ou comment le plus banal caillou devient trésor ;
le plus modeste miroir, surface magique ;
la plus infime parcelle de bois, puissant fétiche*

L'objet derrière l'objet

[Retour à la table des matières](#)

Tous ceux qui se penchent sur le phénomène s'entendent sur la complexité de la relation entre l'homme et son objet. Depuis Jane Goodall ¹, nous savons que le chimpanzé, non seulement utilise l'objet-outil, il va même jusqu'à le fabriquer. Or, l'homme ajoute un cran à l'engrenage : il est le seul dans l'univers des vivants à conserver l'objet ², à l'investir au-delà de sa pure fonctionnalité.

¹ Goodall (1970), (1971).

² Parmi les observations que Darwin relate dans *The Descent of Man*, on compte celle où un singe cache la pierre qui lui servait de casse-noisettes. Sauf erreur, il s'agit là d'une observation isolée. Elle ne laisse pas moins songeur surtout si l'on pense également au comportement territorial de cer-

« L'homme n'est pas qu'un faiseur d'outil. L'homme aime l'outil », écrit Gomila ³ dans son étude sur l'objet anthropologique. La conservation de l'objet, au-delà de son utilité objective, serait-elle une sorte de « pervertisation » de la relation à l'objet ? [16] (De toute façon, certains prétendent que c'est aussi la perversion qui distingue l'homme de l'animal.) Cette conservation indique que l'objet comble quelque désir ou besoin mystérieux ; elle s'appuierait davantage sur un fantasme que sur un besoin bien identifié. Comment, dans ce contexte, ne pas rappeler l'œuvre de Baudrillard ⁴ qui traite de notre société en tant qu'amoureuse des objets. Il parle, par exemple, du sens « mythologique » de ce couteau précieusement gardé en souvenir, bien que, sous l'angle fonctionnel, il ne coupe pas mieux que les autres. Les deux significations coexistent en complémentarité en ce que le sens mythologique assure la viabilité du sens fonctionnel tout en témoignant de l'échec relatif de celui-ci. On retrouve concrètement ces deux sens dans l'édition de luxe, chèrement payée, d'un livre dont on possède déjà le contenu en format de poche ou dans l'antique huche à pain flanquée d'un réfrigérateur ultra-moderne. Et que dire du cas de ce Florentin qui, sur son lit de mort, demandait à baiser un crucifix plus beau que celui qu'on lui présentait ⁵ !

Je traite ici du concept « objet » comme référant à tout un « monde » dans l'acception que lui confère Jean Guillaumin ⁶ parlant de son « monde du rêve » : un trou sans fond. J'y verse implicitement tout l'univers des objets inanimés, l'objet chéri, l'objet de collection, l'objet d'art ; le talisman, l'amulette, le bijou, la mascotte, le charme, ainsi que le souvenir, la relique ; l'argent, l'or, la pierre précieuse ; l'objet de science, la théorie, l'idéologie, le signe, le symbole ; le mantra et, non les moindres, le secret et le trésor. J'y inclus aussi, bien qu'avec une certaine hésitation, l'être aimé, l'objet d'amour, l'idole et le héros. En somme, tout ce qui s'offre à la possession, à la recherche, à l'amour.

tains animaux qui, dans les faits, ne semble pas devoir servir à leur survie alimentaire. Les éthologues n'ont pas encore trouvé d'explication satisfaisante au besoin de ces animaux de posséder un territoire « pour le plaisir de le posséder » (Ardrey (1966)).

³ Gomila (1976), p. 71.

⁴ Baudrillard (1968).

⁵ Van Holst (1967).

⁶ Guillaumin (1976).

Mais en parcourant cette longue liste, je me rends bien compte que, fatalement, j'aurai à me débattre avec la distinction freudienne entre l'investissement objectai et l'investissement narcissique. Mais soit, j'essaierai de ne pas éviter cette pierre d'achoppement.

[17]

La puissance de l'objet

Une mystérieuse alliance se tisse entre l'homme et sa chose. Tout laisse croire que l'objet affectionné détient une sorte de puissance magique. On attache au cou, au poignet, à la cheville ou on glisse dans sa poche : porte-bonheur, talisman, charmes, médaille, crucifix, relique, fétiche. À proximité du corps, à portée de la main ; ils s'offrent à la caresse, à la manipulation, on « joue avec » ! Il est frappant de voir qu'une telle valorisation de l'objet, très souvent, contraste avec sa valeur objective. En fait, il est presque de règle que certains objets soient vieux ou usés, ou qu'ils aient vieilli avec leur possesseur, comme s'ils se bonifiaient avec le temps. On observe par exemple que les gens tiennent davantage à leurs vieux vêtements qu'à ceux qu'ils viennent d'acheter. Un genre de familiarité s'établit qui, malgré l'aspect « usagé » ou même sali du vêtement, n'évoque pour le porteur aucun dédain. Au contraire, il s'installe entre le possesseur et son objet un genre d'intimité plus ou moins secrète. La preuve : l'individu ressent une vague honte quand un autre découvre son attachement pour tel objet, objectivement banal, mais qui a fini par porter l'empreinte de sa main, de son corps ou de son esprit. Un peu comme l'enfant qui rougit si on l'a vu cajoler son toutou ou flairer le vestige chiffonné de sa première couverture. Il rit sans conviction ; il affiche une désaffection un peu moqueuse : « Ce n'est pas si sérieux que ça », voudrait-il nous faire croire. Comme si, étant surpris, il se trouvait effectivement pris en flagrant délit de « quelque chose ». Pourtant rien ne lui ferait lâcher cette intimité. Son objet tomberait-il entre des mains étrangères qu'il en ressentirait une sorte de viol, une malveillante intrusion dans une intimité jalousement gardée. Égarer cet objet correspondrait à un *omen* inquiétant. Le cours de l'histoire, si l'on en croit les chroniqueurs, aurait été influencé par plus d'un incident du genre.

Sous une forme ou sous une autre, l'objet semble combler un étrange besoin apparemment universel, "out homme, un jour ou l'autre, s'approprie quelque chose qui, dès lors, fait partie de lui-même, parachève son identité ou lui procure l'illusion d'un bien-être inaltérable. Les joailliers savent très bien exploiter ce phénomène en créant soit des objets destinés au sentiment d'identité : pierres de naissance, chevalières, [18] sceaux, signes astrologiques, soit des objets destinés à renforcer le sentiment d'invulnérabilité : talismans, porte-bonheur, signes cabalistiques. Une foule d'objets « culturels » permettent de satisfaire les mêmes besoins de façon moins discrète mais plus subtile : l'objet d'art, l'objet de collection, l'argent, pour ne nommer que ceux-là. Le collectionneur, l'avare ou le simple ramasseur en témoignent éloquemment : leurs objets doivent les entourer, à la fois cachés mais toujours disponibles. Ainsi, l'argent de l'avare ne sera pas déposé à la banque ni dispersé dans des valeurs abstraites. Il sera caché, il est vrai, mais à la portée de l'œil et de la main.

Et que dire de celui qui garde tout, même les choses les plus futiles, sous prétexte que « cela pourrait bien servir un jour ». Il faut croire que, plus l'objet fait échec à la dimension utilitaire, plus sa conservation révèle un sens fondamental. Autrement dit, l'objet « ne servant à rien (...) sert profondément à quelque chose »⁷.

Fusion du signifiant et du signifié

Ces objets manifestement ont une valeur en soi tout en n'ayant pas nécessairement de valeur réelle. Ils se transcendent. René Magritte, le petit peintre bourgeois disait : « Il y a des objets qui se passent de nom. » Ils existent dans une mesure telle que toute tentative de les nommer paraît absurde. Comment nommer l'immense roche qui, dans une des peintures de ce même Magritte, flotte dans les airs sans support ou sans appui ? Comment nommer le caillou rond et patiné que le petit garçon porte dans sa poche de pantalon ? Comment nommer l'objet porte-bonheur, si anodin et si dépourvu de valeur objective ? Comment nommer l'objet transitionnel usé et difforme que l'enfant traîne partout ? Les nommer les profanerait, les ramènerait dans le

⁷ Baudrillard (1968), p. 91.

monde des choses « ordinaires », les rendrait « insignifiants ». Leur sens ne se situe pas dans l'ordre sémantique mais dans l'ordre métaphysique. Il est d'ailleurs remarquable que, fréquemment, leur porteur les désigne non pas par un terme commun mais plutôt par un terme dont personne d'autre ne comprend la signification et qui ne désigne finalement [19] que cet objet particulier. Ceci est la règle dans le cas de l'objet transitionnel. Pour nommer son objet, l'enfant utilise un terme ésotérique, entouré de mystère et dont, la plupart du temps, l'adulte ignore l'origine aussi bien que le sens. Le mot pourra, dès lors, tenir lieu d'objet : un secret à garder, un trésor à cacher. Le « mantra » donné aux adeptes de la méditation transcendante tombe un peu dans cette catégorie de mots-objets ou de signifiants qui se confondent avec le signifié. Il ne signifie rien de palpable, mais se confond avec son porteur, tout comme l'objet-talisman. Souvent d'ailleurs, un mot, qui a perdu sa fonction de signifiant, survivra dans l'esprit d'un individu comme un objet devenu signifié lui-même. « Rosebud », dernier mot du Citizen Kane d'Orson Welles, ne réfère pas tant au petit chariot de son enfance qu'à une autre réalité dont le sens, devenu autonome, demeure impénétrable.

Certaines comptines récitées par les enfants relèvent du même phénomène. L'ensemble des mots n'a plus aucun sens repérable, bien qu'il pût en avoir un dans un passé obscur, cependant chacun des mots comporte une forte charge magique. La comptine s'apparente au sortilège verbal. Elle détient un pouvoir occulte et malheur à quiconque en changerait le texte. Ainsi les mots se fixent-ils dans un rituel immuable, ésotérique, exclusif au monde infantin. Les termes ritualisés et les formules magiques tombent dans la même catégorie. Secrètes, inamovibles, sous peine de perdre leur puissance, les formules d'alchimie, d'enchantement et d'autres « hoc est corpus » (« *hocus pocus* ») sont proférées à voix basse par les seuls initiés. La relique ou même le crucifix, au départ des signifiants par excellence, sont en quelque sorte parvenus à une existence autonome en ce que leur usage finit par référer bien peu au signifié. Seul leur symbole garde une consistance réelle : le swastika, les signes osiriens, les symboles de fertilité et les rites dont la logique des images ou de la liturgie a perdu de son évidence au profit de l'existence propre du signe. « Entre nous, monsieur, êtes-vous bien sûr que cette magnifique étoile se nomme véritablement

Sirius ? » demandait une Altesse royale au directeur de l'Observatoire de Paris ⁸.

[20]

Objets miracles

Les gadgets ont la même particularité : leur signification concrète est souvent douteuse. Objets mécanisés, faussement utilitaires, ils font la fortune du concepteur et renflouent les revenus du commerçant grâce à leur pouvoir de fascination. Pensons à ces petits objets polyfonctionnels, donc dénués de fonction précise mais qui « marchent » tout seuls : ils servent à tout donc à rien. Universellement reconnu comme dépourvu de qualité réelle, le gadget n'en est pas moins investi d'une valeur inattendue ou vaguement magique. D'ailleurs sa valeur importe peu ; il suffit au gadget d'être gadget pour enfermer un rêve. Baudrillard prétend que derrière chaque objet se dissimule un objet rêvé ⁹. C'est pourquoi les éveilleurs de conscience soulèvent si difficilement l'esprit critique des consommateurs en matière de gadgets. L'acheteur s'éprend du moindre objet qui rejoindra son sentiment d'incomplétude et qui lui procurera ne serait-ce qu'un instant, l'illusion de son propre achèvement. Objet-trésor. Fascination ! Marchands de rêve. De là l'engouement pour l'objet miniaturisé, tel que, par exemple, la calculatrice-poche. Une seule pression du doigt et voilà que s'ouvre un monde sans limite. L'attrait de ces objets réside dans leur perfectionnement, ce en quoi ils surpassent largement les compétences soumises à l'apprentissage. Cela marche « tout seul », peu importe à quoi ça sert ! C'est en effet bien plus le miracle qui se trouve investi que la fonction de ce genre d'objet : ce qui explique que les acheteurs de calculatrices (et d'ordinateurs domestiques !) ne soient pas forcément ceux qui auront à s'en servir.

Est-ce le même contexte sous-jacent qui introduisit la mécanique au beau milieu de la création artistique ? Les musées d'art contemporain regorgent de « machines », de mécaniques tournantes, activées

⁸ Valéry (1924).

⁹ Baudrillard op. cit., p. 141.

par de savants engrenages parfois tout aussi inutiles que bruyants. Parfaitement inutiles, en effet, ou tellement inutiles qu'ils deviennent parfaits. L'oeuvre de Jean Tinguely en est un bon exemple. Ce procédé, s'il pénètre l'art moderne, n'est pas nouveau pour autant. Le *perpetuum mobile* poursuit l'esprit humain depuis des millénaires, du philosophe au théologien, en passant par l'ingénieur et le bricoleur [21] anonyme. Les objets qui en sortent semblent investis de ce que Smirnoff appelle une « instrumentalité libidinale »¹⁰. Tout, sauf pratiques, ces objets, comme nous allons devoir nous en rendre compte plus loin, sont de parfaits substituts phalliques ou, si l'on veut, des substituts du phallus parfait.

L'objet comme double de soi

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'ici j'ai utilisé un langage d'observation. Dans ce qui suit, je voudrais dégager davantage les promesses implicites de l'objet-trésor, c'est-à-dire ce qu'il semble garantir à son propriétaire.

L'objet garant d'identité et de complétude

D'emblée l'objet favorise l'identification au sens le plus large du terme, c'est-à-dire : « considérant deux choses comme identiques »¹¹, les deux choses étant dans ce cas, bien sûr, le possesseur et son objet. Dans son objet, en effet, le possesseur se voit lui-même. On peut dire du collectionneur qu'il n'en finit pas de collectionner des doubles de soi. Mais qui plus est, ces doubles semblent même issus de soi. S'il vient à présenter ou à commenter ses objets, il parle de l'abondance du cœur, comme s'il était à l'origine de leur existence même. C'est lui qui les a « créés » — souvent clandestinement en fait. Il se vantera de telle ou telle trouvaille comme d'un exploit extraordinaire : « un vrai vol », dira-t-il, comme s'il ne devait son obtention qu'à son propre gé-

¹⁰ Smirnoff (1970).

¹¹ Le sens psychanalytique de l'identification à l'objet sera discuté plus loin.

nie créateur. À toutes fins pratiques, le collectionneur exige de l'objet qu'il soit un autre lui-même, une parfaite réflexion de soi. Behrman ¹² rapporte une anecdote qui illustre merveilleusement la fonction « réfléchissante » de l'objet. Lord Duveen, célèbre négociant d'oeuvres d'art, se voyait reprocher d'enduire les toiles restaurées d'une couche de vernis par trop épaisse. Il répliqua à peu près dans le sens suivant : puisque ses clients recherchaient en réalité leur propre image dans les œuvres qu'ils achetaient, autant leur donner d'emblée une [22] surface miroitante ! Baudrillard ¹³ va dans le même sens quand il soulève l'anthropomorphisme inhérent à tout objet. À cet égard, l'automobile constitue l'un des exemples les plus populaires. L'identification narcissique (ou sexuelle) de l'individu à sa voiture a déjà soulevé bien des commentaires. Que l'automobile soit l'extension magique de la motricité limitée du chauffeur constitue presque une évidence. Qu'elle soit, au-delà de sa fonction d'outil, l'extension fantasmée de son être lui-même apparaît comme une affirmation déjà plus audacieuse. Pourtant, les expressions « mon » volant, « mes » freins, « mon » moteur ne parlent-elles pas éloquemment du propriétaire ? L'homme pourrait bien investir selon la même manière la plupart de ses objets.

Quand on reconnaît dans l'objet un « double de soi », il ne s'agit pas pour autant d'un double conforme, mais bien d'un double parfait. C'est en ce sens qu'on peut comprendre que « l'objet rêvé » qui se cache derrière l'objet, c'est un objet parfait, c'est la perfection elle-même. Ce qui se tient au bout du rêve n'est rien d'autre qu'un paradis où tout demeure à jamais inaltérable. À cet égard, l'objet fait office de bouchon, toujours à portée de la main et grâce auquel le possesseur peut colmater tout espace vide. L'objet garantit une illusion de l'achèvement : il dresse un écran sur lequel l'homme projette son désir de complétude.

¹² Behrman (1951), p. 134.

¹³ Baudrillard, op. cit.

L'objet garant d'unicité et d'exclusivité

L'identification, en plus de garantir un sentiment de complétude, comme on vient de le voir, est aussi garante de sentiments d'unicité et d'exclusivité. Aussi l'objet lui-même devra-t-il répondre à ces deux caractéristiques.

Plus haut, référence était faite à la dimension « montré-caché » qui caractérise l'attitude envers l'objet-trésor. Il semble que cette dimension révèle chez le possesseur un désir très clair d'exclusivité : l'objet sera à lui tout seul. Autant dire que l'objet sera seulement lui. Afin de sauvegarder cette condition, le possesseur enveloppera sa chose d'une discrétion, d'un mystère, voire d'une jalousie extraordinaires. Elle devient littéralement une « chasse gardée ». L'élément libidinal est loin d'être [23] absent dans cette attitude jalouse, ce qui fait dire à Baudrillard que la collection constitue le « harem clandestin » du collectionneur. Von Holst a perçu cette même particularité quand il décrit le type du Parisien huppé du XIX^e siècle qui « tenait » une collection comme on tient une écurie de chevaux de course ou comme on tient une maîtresse. Le même auteur rapporte le cas de Sir George Beaumont qui se faisait accompagner partout où il allait par sa peinture préférée de peur qu'elle ne se séparât de lui — donc, qu'elle lui fût infidèle ! De même, Chauchard, le manufacturier parisien, exigeait par voie testamentaire que, dans son cortège funèbre, l'on portât devant son cercueil la plus belle pièce de sa collection ¹⁴.

Le désir d'exclusivité, projeté dans l'objet, peut atteindre un tel degré que le collectionneur ira jusqu'à se faire enterrer avec son trésor. Les restes de Toutânkhamon ne furent-ils pas accompagnés, entre autres choses, de sa collection de cannes, de même que les empereurs chinois de leurs possessions privilégiées — fussent-elles humaines. Roheim ¹⁵, dans son étude sur les formes primitives et sur l'origine de la propriété, constate que les peuples les plus primitifs enterraient avec le défunt tous ses biens, ou encore les brûlaient. (Tout comme dans certaines régions de la Bretagne, on brûle encore les vêtements

¹⁴ Von Holst, *op. cit.*

¹⁵ Roheim (1927) *op. cit.*

du défunt.) Pour le primitif, conclut Roheim, l'unité associative entre l'humain et ses objets demeurerait absolue donc indissociable, d'où — longtemps — l'absence de toute notion d'héritage. L'héritage s'établira au moment où le fils sera investi par le père, c'est-à-dire reconnu comme constituant une partie de lui-même.

Il y a des collectionneurs qui ne montrent jamais leur trésor à quiconque sauf dans de rares occasions présidées par un cérémonial impressionnant. Ce n'est pas par hasard qu'on ait dû attendre jusqu'au XVIII^e siècle avant que le public n'ait accès aux galeries princières et royales ¹⁶. Et encore là, cette [24] idée était inconcevable pour la plupart des possesseurs d'œuvres d'art qui voyaient cette pratique comme une profanation de leur personne même. Goethe disait que l'œuvre d'art donnait une dignité réelle à son possesseur. Dans une telle optique, le regard du public sur cette œuvre d'art ne peut que lui porter atteinte. Tout collectionneur rêve de léguer sa collection à un musée ; de cette façon, elle n'appartiendra plus jamais à personne mais restera pour toujours « sa collection » — étiquetée comme telle. Certains montrent une telle possessivité jalouse de leurs œuvres qu'ils refusent de les voir photographier, comme si ce processus de reproduction allait leur soustraire quelque chose de vital. D'ailleurs, l'obsession de la pièce unique illustre bien le caractère d'unicité inhérent à l'objet privilégié. Rheims ¹⁷ rapporte le cas de ce collectionneur de livres rares, possesseur d'un exemplaire unique, qui découvre l'existence d'un second exemplaire. Il l'achète à un prix fabuleux et le brûle aussitôt devant témoin.

Les auteurs aussi, c'est bien connu, ont du mal à se défaire de leurs œuvres. Chacune est unique et irremplaçable. Le célèbre caricaturiste américain Saul Steinberg ne vend que les droits de reproduction, mais tient mordicus à ses originaux ¹⁸. Cela caractérisait aussi Leonardo da Vinci s'il faut en croire son biographe Merejkowski. Plutôt que de céder carrément la Joconde à François Ier, ce qui impliquait de la laisser

¹⁶ La collection privée peut-être la plus importante de l'Europe, celle des princes de Liechtenstein (à Vaduz), encore aujourd'hui, est nommée « la galerie cachée ». Elle doit cette appellation au fait que seuls y ont accès la famille princière et ses invités.

¹⁷ Rheims (1959).

¹⁸ Time, 17 avril 1978.

partir seule pour la France, il préféra la suivre et vivre auprès d'elle à l'étranger ¹⁹.

L'objet garant d'immortalité

Dans la mesure même où l'objet est identifié au possesseur, celui-ci, grâce à cet objet, se voit garantir une forme d'immortalité. Duveen ²⁰ remarquait que ses clients, pour la plupart âgés et riches, n'avaient pas engendré ou vivaient une situation de rupture par rapport à leurs enfants. S'approprier un Raphaël ou un Rubens leur tenait lieu d'assurance de survie [25] puisqu'ils joignaient à tout jamais leur nom à des œuvres immortelles. De fait, les donateurs de la National Gallery à Washington tiennent moins leur renommée de la création de quelque empire industriel que du legs de telle peinture ou telle collection au dit musée. N'est-il pas frappant de constater que beaucoup d'œuvres d'art sont désignées par le nom de leur dernier possesseur plutôt que par le nom de leur créateur ! On parle de la *Vénus* de Pardo bien que peinte par Titien et une fameuse madone de Boticelli survit sous le nom de la *Madone* de Raczynski. Les exemples sont légion aussi là où le créateur demeure inconnu alors que le nom du possesseur reste associé à l'œuvre : la *Junon* de Farnese ; les marbres d'Elgin, le sarcophage du Fugger, *l'Homère* d'Arundel, etc. L'immortalité, c'est cela. Nietzsche ²¹ avait clairement identifié cette profonde relation entre le désir d'engendrer ou celui d'édifier une propriété d'une part et le désir d'immortalité d'autre part ²². La vie sera toujours une guerre contre la mort. En cela, l'homme des civilisations actuelles ressemble à ses plus archaïques ancêtres. Il se donne l'impression de vaincre la mort en érigeant des monuments plus durables que lui-même. À chacun sa pyramide !

¹⁹ Merejkowski (1928).

²⁰ Behrman, *op. cit.*

²¹ Brown (1959).

²² Freud (1905) avait également interprété l'investissement parental dans les rejetons comme une tentative de se garantir un dépassement des limites personnelles dont la mort demeure évidemment la plus absolue.

Plus subtilement, l'homme recherche l'immortalité en rêvant d'être son propre père, remarque Brown ²³. Ce rêve prend des dimensions concrètes à travers l'objet qu'on lègue à la postérité. À toute œuvre d'art, en effet, est accolé ce que les connaisseurs appellent un « pedigree », sorte de trace indélébile des possesseurs antérieurs. En revanche, « cette curieuse passion pour les objets touchés par une personne célèbre est la preuve la plus évidente de la croyance de l'homme à une sorte de trace de survie dans l'objet », dira Rheims ²⁴. Ainsi en va-t-il du guéridon de Marie-Antoinette et des gants blancs de Marilyn Monroe, chèrement acquis par des richards nostalgiques.

[26]

L'objet garant du sentiment d'exister

L'objet, comme double de soi, assure une sorte de consolidation à l'existence du possesseur. Il appuie en quelque sorte son sentiment d'être en vérité. À cet égard, le secret, trésor par excellence, constitue un phénomène frappant. Ici encore le signifié, s'il en est, demeure secondaire par rapport au signifiant. En dernière analyse, il n'est pas nécessaire que le secret ait un contenu. Labadie en dira : « ...il est ce qui s'imagine et se fabrique au sein d'une fiction et à partir d'un discours rituel qui lui donne forme et le met en scène ²⁵. »

Il apparaît capital de garder un secret, même si ce n'en est pas un ! Il s'agit là d'une protection contre la menace fantasmatique de destruction ou de dissociation ²⁶. Le secret garantit l'intégrité. Achille et Siegfried n'ont-ils pas appris à leurs dépens que le secret fait la différence entre l'invulnérabilité et la catastrophe ? Aussi peut-on se permettre de livrer son secret à quelque inconnu, au coin du bar : les choses les plus enfouies ne se disent qu'au « parfait étranger » qui tire précisément sa perfection de ce qu'il disparaîtra aussitôt et à jamais. « Je serai une tombe », répondra-t-il aux chuchotements confidentiels. Comme si la

²³ Brown, *op. cit.*, p. 293.

²⁴ Rheims *op. cit.* p. 205.

²⁵ Labadie (1976), p. 333.

²⁶ Férida (1976).

mort se tenait au bout de la trahison du secret garant de la vie elle-même.

Avoir un secret, c'est avoir une existence personnelle, autonome, différenciée. Voilà une part inviolable de ma consistance interne. Les « sociétés secrètes », aussi bien chez les peuples primitifs que dans notre propre société, puisent là leur raison d'être. Être initié au secret procure un statut d'invulnérabilité et investit d'un pouvoir magique. L'envers du secret, à savoir la parole, dévoile l'inconnu et détruit, par le fait même, la valeur idéalisée et magique de l'inconnu. Bref, la parole détruit le secret.

Si j'insiste sur le phénomène du secret, c'est qu'il tient lieu justement de trésor caché, d'objet intimement et exclusivement possédé.

[27]

Quand tout s'écroule autour d'un homme, il lui reste son secret-trésor qui peut réhabiliter le sentiment d'exister, ranimer la sécurité. Le Momo de Ajar ²⁷ dira : « J'ai toujours rêvé d'avoir un trésor caché quelque part où il serait bien à l'abri de tout et que je pourrais découvrir chaque fois que j'avais besoin. »

On comprend, dans ce contexte, que la possession au sens large puisse garantir un prestige social certain, en ce qu'elle est une sorte de confirmation de l'être, une preuve reconnaissable de son existence propre. Quelqu'un est dans la mesure où il a. Bien des coutumes attestent cette alliance vitale entre l'avoir et l'être. Ainsi, le concept d'existence comme fondée sur la propriété se manifeste singulièrement dans le phénomène de la possession du territoire. D'ailleurs, qui s'étonne de ce que le droit de vote, dans certaines municipalités, ne soit octroyé qu'aux propriétaires fonciers ? Autant dire : seuls existent ceux qui possèdent.

L'objet-trésor, quel qu'il soit, sauvegarde le sentiment d'exister en ce qu'il exorcise l'angoisse d'annihilation ou de séparation. Il tapisse une surface de fond grâce à laquelle l'individu se voit épargné le coulage à pic dans l'abîme. Bref, il protège du non-être inexorablement lié à la solitude radicale.

²⁷ Ajar (1975), p. 61.

Retraçant la genèse de l'investissement de l'objet, Brown ²⁸ aboutit fatalement au sein maternel. On n'y échappe pas : l'investissement de l'objet comporte une incidence anaclitique. La survie de l'être dépend de l'objet comme elle dépendait à l'origine du sein maternel.

On reconnaît alors avec Freud ²⁹ que toute découverte, toute trouvaille d'objet est en réalité retrouvaille du premier lien et des émois qu'il suscitait. Dans cette optique, ce n'est pas un hasard si les vieilles choses sont recherchées avec tant de nostalgie. En réalité, les antiquités renvoient à nos propres origines, elles sont, sur un plan symbolique, comme les ossements de la mère primitive. Le fait que ces antiquités tant [28] recherchées soient souvent à base de matériau naturel, organique, donne du poids à une telle hypothèse... Le meuble en chêne, la maison de pierres, la pipe en écume, la reliure de cuir ! En particulier le bois porte la trace de ses origines, de son histoire ; il dégage une odeur unique, il a sa texture, sa vie. Baudrillard dira qu'« il tire sa substance de la terre » ³⁰ (de la mère-terre ?). Plus la pièce de bois prend de l'âge, plus elle évoque des générations plurielles et plus, sur un plan fantasmagique, elle nous rapproche de nos origines.

Le lien entre objet et vestige d'objet perdu, trouve d'amples illustrations dans l'histoire de la collection. Peut-on oublier à cet égard les fameuses *Kunstkammer* ou cabinets de curiosités du XVI^e siècle ? On y trouvait réunis aussi bien antiquités, œuvres d'art, pierres précieuses, coquillages, crânes, fossiles, comme si tous ces objets référaient en effet à un même signifié. Le collectionneur français Alexandre Renoir allait plus loin : il ramassait non seulement des bustes et des portraits de Français célèbres, mais prenait soin aussi de mettre la main sur un échantillon de leurs ossements ³¹.

Brown prétend que la distinction entre l'investissement de l'objet et l'identification à celui-ci tend à s'éclipser puisque les deux phénomènes convergent dans l'unique et vaste projet « d'être-un-avec-le-monde », projet modelé sur la relation de l'enfant au sein maternel. Ce projet est effectivement anaclitique : c'est un projet d'existence et de survie !

²⁸ Brown ; *op. cit.*

²⁹ Freud ; *op. cit.*

³⁰ Baudrillard ; *op. cit.*, p. 45.

³¹ Von Holst ; *op. cit.*

L'objet comme paradoxe

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui précède tend à situer un sentiment de manque à la source du processus d'investissement de l'objet. Celui-ci, en quelque sorte, promet à l'humain la réalisation de son éternel rêve d'achèvement et de perfection. Mais contradictoirement, et malgré les apparences, l'objet ne doit surtout pas être parfait. Devant la possibilité de l'objet infaillible, l'individu ressent une angoisse sans nom. En revanche, il éprouve une joie [29] secrète quand les gadgets se brisent ou quand la mécanique s'arrête. Tinguely organisait des happenings au cours desquels ses créatures s'autodétruisaient avec fracas dans une atmosphère de fête ³². En même temps que son rêve d'achèvement se porte sur l'objet, l'homme tient à l'imperfection, aux failles de celui-ci. Aussi la collection devra-t-elle rester inachevée. Les pièces manquantes seront même plus importantes que celles déjà rassemblées. La collection parfaite sera vendue, oubliée : elle perd son sens. Le robot devra casser puisque, malgré le fantasme d'infaillibilité dont on l'imbibe, la perfection comporte une impasse : le robot parfait et indestructible finit bien toujours par annihiler son créateur. En somme, l'homme pressent que la perfection, malgré tout, c'est la mort. Mais je reviendrai plus loin sur cet étrange paradoxe.

À propos des hypothèses

[Retour à la table des matières](#)

Au terme de ce premier chapitre, on constate que l'objet se trouve investi d'un rêve à multiples facettes. D'une part, cet investissement sauvegarde une illusion éminemment précieuse aux humains : la complétude, la perfection, l'invulnérabilité... Paradoxalement, le processus d'investissement s'aménage une porte de sortie, une soupape : le rêve

³² Par exemple, en 1960, à New York, dans le jardin du Muséum of Modern Art.

ne doit pas se réaliser sous peine d'entraîner l'individu sur les pentes de la folie ou dans l'abîme de la mort. L'objet maintient donc l'illusion de la complétude en même temps qu'il détient le dispositif d'un renoncement à l'illusion. Il se peut que les deux volets ne coïncident pas dans tous les processus d'investissement de l'objet. Cela dépend peut-être de l'investisseur : cherche-t-il le maintien inconditionnel de l'illusion ? Y recourt-il plutôt sporadiquement tout en sachant y renoncer par ailleurs ? Quoi qu'il en soit, le rêve d'achèvement semble vital pour tous et chacun. Pour les uns, il constituera la seule réalité. Pour d'autres, il édifiera ce lieu de réparation et de restauration nécessitées par les multiples blessures narcissiques universellement encourues ; blessures qui ne manquent pas de rappeler que de complétude, il n'y en a point.

[30]

Je me relis. C'est bien beau cette conclusion aux couleurs philosophiques. Mais je voudrais surtout mieux comprendre tout cela. Circonscrire le rôle de l'objet dans ce rêve et le rôle du rêve dans cet objet. Si celui-ci tient lieu de création si capitale dans l'économie psychique, il importe à mes yeux d'en pousser l'étude selon une optique davantage métapsychologique. Ressaisir les dimensions génétiques et économiques de l'investissement de l'objet pourrait éventuellement mettre en lumière la genèse et les vicissitudes de la relation objectale elle-même. Je cherche surtout, pour ma part, à comprendre le subtil partage entre l'investissement narcissique et l'investissement objectal. Pour ce faire, j'indique déjà, quoique de façon prudente, les hypothèses à la lumière desquelles j'orienterai la suite. Ces hypothèses sont multiples, parfois contradictoires. Les sentiers sont divers et séduisants. J'anticipe également qu'ils pourraient bien tous mener à l'explication unique comme il en est des routes qui mènent fatalement à Rome, cette autre mère originelle.

Il faudra se méfier de cette séduction : en tant qu'amoureux de l'objet, je risque d'être plutôt réductionniste. En effet, une fois que le ramasseur a pu vérifier que toutes choses n'en signifient qu'une seule, il ne lui reste plus qu'à la poser, fièrement, sur sa cheminée.

La littérature psychanalytique présente certaines hypothèses toutes faites qui ne peuvent pas être ignorées. Encore là, le danger qui guette le ramasseur serait précisément de ne pas oser les ignorer. Le propre

du collectionneur, n'est-ce pas justement de tout vouloir embrasser, d'éviter à tout prix d'omettre quoi que ce soit. C'est une grande tentation en effet que de juxtaposer comme de petits trésors tous les apports glanés et trouvés dans ce grand cloaque qu'est la littérature scientifique. Comment échapper à ce danger ? Je le vois bien : ma tentation de tout intégrer dans une immense hypothèse englobante, objet idéal et invulnérable qui intègre et digère, me mettrait à l'abri de critiques par trop acerbes et confrontantes.

Écrivant cela, et le choix du vocabulaire n'est pas tout à fait fortuit, je me rends compte que je n'échappe point à l'hypothèse psychanalytique classique, c'est-à-dire l'hypothèse anale. J'y reviendrai en long et en large au chapitre suivant. Mais je voudrais déjà dire ici que l'hypothèse anale ne me [31] satisfait point. L'objet compose un écran où s'articule une chaîne de signifiés à la fois plus primitifs et plus évolués que le chaînon du signifié anal. L'objet serait déterminé, surdéterminé par tout ce qui fut la garantie de l'intégrité interne dont il tient lieu de substitut. On pourrait toujours dresser la liste de ces garanties d'après quelques critères logiques dûment ordonnés. Aménager une galerie ! Inévitablement, le premier signifié tournerait autour de l'unité duelle ; suivraient le sein maternel, le phallus maternel, le phallus anal, les fèces, le pénis... Autant de contenus auxquels se greffe l'urgence de garantir l'intégrité narcissique. Cependant, l'homme a besoin de donner un corps palpable à ses garanties, de les incarner dans des substituts moins attaquables. Ou plutôt se crée-t-il des doubles de ces garanties par les objets qui font plus ou moins office de « doubles garanties ». Il peut les manipuler, les expérimenter, les attaquer sans mettre en péril son semblant d'intégrité...

Nous savons depuis Winnicott que l'objet transitionnel joue merveilleusement ce rôle dans la vie de l'enfant ³³. Mais cet objet transitionnel n'est que le premier d'une longue liste de substituts ou de « doubles ». J'en ai évoqué quelques-uns au cours de ce premier chapitre et sans doute la liste demeure-t-elle indéfiniment extensible ; le fétiche, le « trésor » enfantin, l'énigme, le trésor caché en font en tout cas certainement partie. Au fur et à mesure que croît l'individu et qu'évoluent les civilisations, la substitution se diversifie et prend des formes plus sophistiquées. L'équation classique fèces = objet = pos-

³³ Winnicott (1953).

session s'est vue élargir par bien des auteurs. Je m'inscris dans cette tentative d'élargissement en reconnaissant d'emblée que l'objet aura pour l'individu le sens d'un bouchon magique à portée de sa main s'il vient à subir la menace spécifique des angoisses qui le hantent. Au risque de me répéter, je situerai la signification de divers objets selon des niveaux inconscients pluriels. Ces différences de niveaux ne seront pas forcément contradictoires et les répétitions nécessaires contribueront in se à souligner la complexité et le surdéterminisme qui émanent du processus d'investissement.

[32]

Continuant d'admettre mon penchant suspect pour la réduction, je pourrais quand même repréciser là où ces répétitions en spirale risquent de nous conduire. Mon hypothèse de base voudrait que la manière dont l'individu se réfugie dans son double, c'est-à-dire dans l'objet, sera bien toujours de nature éminemment narcissique. Mais, déjà, je n'en suis pas tout à fait certain ! Du moins, je voudrais bien qu'il y ait autre chose... aussi.

[33]

La quête de l'objet.
Pour une psychologie du chercheur de trésor.

Chapitre 2

Objet et objet anal

ou comment la source de l'investissement de l'objet a souvent été retracée dans la fonction excrétrice et dans son produit

L'hypothèse anale

[Retour à la table des matières](#)

La littérature psychanalytique de la première heure a beaucoup insisté sur la signification anale de l'objet et de la possession. Il s'agissait d'une des premières « trouvailles » de la psychanalyse. Trouvaille qui, à une époque puritaine marquée par les derniers soubresauts victoriens, n'a pas manqué de rendre très suspecte cette science naissante. Tout le monde parlait néanmoins de l'hypothèse anale, d'autant plus que l'avoir et le capital occupaient largement les esprits de plus en plus pénétrés des travaux de Marx, d'Engels et des autres penseurs du socialisme économique. Une pléiade de psychanalystes se pencha donc sur la signification inconsciente de l'argent à la suite de Freud, Ferenczi, Jones et Abraham ³⁴.

³⁴ Freud (1908) ; Ferenczi (1914) ; Jones (1918) ; Abraham (1920), (1921).

Par ailleurs, ces travaux se trouvaient à la fois influencés et facilités par les études avant-gardistes de certains ethnologues et anthropologues de la fin du XIX^e siècle. Tout particulièrement, Bourke avait publié un ouvrage très remarqué dont on peut soupçonner qu'il dut perturber le cours des conversations de salon singulièrement sensibles, à cette époque, aux moeurs dites sauvages. Il s'agit de *Scatological Rites of All Nations* ³⁵ auquel les premiers psychanalystes ne manqueront pas de référer.

[34]

L'essentiel de l'hypothèse anale peut être circonscrit dans l'équation suivante : fèces = possession (objet) = or = argent. J'essaierai, brièvement, d'en retracer les idées centrales.

Au cours de la phase orale, l'enfant introjecte son entourage. Boyau ouvert aux deux extrémités, il ne garde rien : tout lui passe au travers. Faisant un avec le monde, l'enfant n'est qu'un lieu de passage. C'est le paradis de l'indifférenciation. Toutefois, avec la découverte du sphincter anal, l'enfant saisit que des choses lui échappent. Encore rivé à la première béatitude, il craint la séparation. En même temps, à la faveur de l'expérience rétentive-éliminative, il découvre qu'il peut garder ce qu'il a mangé, grâce au contrôle du muscle sphinctérien. Il y a là, pour l'enfant, une éclatante première victoire. Il acquiert un pouvoir de contrôle sur quelque chose, en l'occurrence le bol fécal.

L'observation démontre que les fèces sont extrêmement valorisées par l'enfant suite à une conjoncture d'événements et d'attitudes. D'abord, ce qui est ainsi « mis au monde » résulte de son amour : il remet au monde ce qui fut reçu dans la béatitude, à savoir le lait maternel. Les fèces constituent donc l'objet ou le résidu de l'expérience paradisiaque originelle. En échange du bon lait reçu, l'enfant fait un don à sa mère. Par ailleurs, ce morceau provenant de son corps ne peut échapper à la survalorisation puisqu'il est le produit de sa corporalité naissante et encourt, en outre, un grand intérêt maternel. Par contre, il arrivera que l'enfant refuse à sa mère ce don gracieux. Celle-ci ne manquera pas de le lui souligner. Ainsi l'enfant qui retient sa selle réalise, pour ainsi dire, sa première économie. La livrant, il en fait une sorte de monnaie d'échange. Dans la dialectique relationnelle mèn-

³⁵ Bourke (1891).

re-enfant, les fèces composent en quelque sorte le matériau des premiers trocs enfantins ³⁶. En outre, à travers la régulation de sa défécation, l'enfant peut agresser ou [35] faire plaisir ; voilà un nouveau pouvoir de contrôle sur l'entourage, ce qui prolonge son sentiment de puissance. Sans détailler toutes les modalités et les vicissitudes de la fonction excrétrice, on peut dire que les fèces octroient à l'enfant sa première possession réelle. Eminemment contrôlables, leur évacuation tout comme leur rétention procure par surcroît une sensation de plaisir. Celui-ci, on le sait, vient de la pression qu'exerce le bol fécal sur la paroi rectale dont la tension s'avère agréable. Par conséquent, l'enfant tire une grande jouissance des matières fécales elles-mêmes : il les regarde, il les aime et les tripote éventuellement. Il voudrait les garder. Tous les nouveaux gains et expériences inhérents à la fonction excrétrice expliquent la valeur plurielle des fèces au regard de l'enfant. Cette conception valorisante des matières fécales survivra bien au-delà de l'enfance. Les expressions « ma belle crotte » ou ma « petite crotte », si gentiment adressées à l'être aimé, en témoignent carrément.

Le plaisir érotique puisé à même l'expérience anale se transforme graduellement en investissement objectai. Les fèces, par le processus éliminatif, se font graduellement objet, c'est-à-dire élément extérieur. Aussi la fonction excrétrice joue-t-elle un rôle capital dans la genèse de la relation objectale. L'enfant s'habitue à voir se détacher de son corps un morceau qui en faisait préalablement partie. La séparation progressive et finalement effective de ce morceau de lui-même produit un objet extérieur qui sera dorénavant traité comme tel. Bref, l'objet fécal revêt une existence propre. L'investissement d'abord purement narcissique se transformerait en investissement libidinal objectai. Cette transition n'a pas lieu brusquement, mais s'accomplit très progressivement. Exerçant une pression sur le sphincter, le bol fécal donne déjà des signes d'objectivité ; une fois expulsé, l'excrément demeure partiellement investi de libido narcissique. Le caractère progressif de la mise au monde de l'objet n'empêche pas pour autant l'en-

³⁶ Cette explication, que Freud reprendra plus tard, contraste avec sa première hypothèse où le lien entre fèces et argent émerge de l'opposition inhérente à la valeur objective de deux substances : l'une revêt un caractère des plus précieux et l'autre, un caractère des moins précieux. Or, l'inconscient, qui de fait ignore tout coefficient négatif, égaliserait les deux valeurs de la même façon qu'il abolit toujours l'aspect contradictoire.

fant de le contrôler : il peut le chérir, le détruire, le montrer, le faire disparaître. Certains auteurs plus récents, dont Barande ³⁷, insistent sur le fait que la disparition des fèces n'hypothèque en rien leur investissement objectai puisque l'enfant expérimentera [36]jour après jour leur réapparition. D'ailleurs, grâce à ce facteur de périodicité, l'enfant apprivoise l'idée de la différenciation et de la séparation. Il en vient à accepter la séparation de l'objet excrémentiel et, par l'effet de la généralisation, de tout objet. À la faveur de ce jeu agréable, répétitif et assimilateur auquel se greffent des sentiments de sécurité et de confiance, l'enfant parvient non seulement à supporter la séparation mais aussi, de ce fait, à renoncer à la toute-puissance de l'unité duelle. Cette dynamique complexe de la restauration de l'objet me paraît parfaitement illustrée par cette verbalisation d'une patiente. « J'aimerais pouvoir étrangler mon mari, dit-elle, mais il faut qu'il ressuscite après. Comme ça, je pourrais l'étrangler autant de fois que j'en ai envie, mais chaque fois, il ressusciterait. » Le modèle de cet étrange rituel puise incontestablement à la fonction et à la dialectique anales excrétrices. Un tel fantasme permet à cette femme de se défaire de l'objet (fécal) parce qu'il contient l'assurance d'une éternelle restauration. Inspirée par le même fantasme, ma fille, en plein stade anal, « tuait le caca », en tirant la chasse d'eau. Bien sûr, ces fantaisies retracent la dimension sadique inhérente à la phase anale mais, plus fortement peut-être, on y retrouve le thème de la restauration ou, du moins, de la promesse de restauration. C'est cette promesse de continuité et de restauration qui permet à l'enfant de remettre au monde l'introject. C'est-à-dire de reconnaître l'autre dans sa singularité — séparé de soi. Ou, comme le dirait Manier ³⁸, de se séparer et d'avancer dans le processus d'individuation.

Cette hypothèse, remarquablement corroborée par l'observation des enfants, attribue aux fèces un coefficient de grande valeur. Celles-ci composent, on l'a dit, les premières valeurs objectives de l'enfant. Or, dans notre civilisation, le prototype le plus courant de la valeur, c'est l'argent ou, plus fondamentalement, l'or. Voilà donc le premier élément de l'équation classique mentionnée plus haut. Si le passage des fèces à l'or peut paraître audacieux au premier coup d'œil, il n'en de-

³⁷ Barande (1975).

³⁸ Mahler (1968).

meure pas moins parfaitement retraceable. Les paragraphes suivants continueront d'en témoigner.

[37]

L'or et l'argent

Ontogenèse de Ferenczi

[Retour à la table des matières](#)

En 1919, Ferenczi écrivait un article sur l'ontogenèse du lien entre fèces et argent. Ce texte demeure un classique et il vaut la peine d'y revenir ici.

Selon Ferenczi, les intérêts « objectaux » de l'enfant passent par une série de changements logiquement et chronologiquement reliés. Cette évolution prend apparemment sa source dans les attitudes parentales qui réclament de l'enfant le renoncement à un plaisir plus primitif au profit de plaisirs plus civilisés. Ce faisant, les parents instaurent chez l'enfant un mouvement sublimatoire progressif. La première étape consiste bien entendu dans le grand intérêt que l'enfant porte à ses fèces. J'en ai retracé la source plus haut. Sans doute sous l'influence d'une désapprobation parentale croissante, l'enfant opère une sorte de « désodorisation » de l'objet fécal : l'intérêt pour les fèces évolue vers l'intérêt pour la boue dont la pâte à modeler ou d'autres matériaux « éducatifs » seront les équivalents. Ces matériaux présentent une consistance analogue mais les uns laissent moins de traces que les autres. À cet égard, il est intéressant de noter que le mot allemand *Kot* désigne aussi bien fèces que boue ³⁹. Poursuivant l'argumentation de

³⁹ Thass-Thienemann cite une comptine d'enfant où la boue garde son sens fécal tout en étant dûment désodorisée mais où il y a néanmoins référence directe à la senteur :

*Mud is very nice to feel
all squish-squash between the toes
I'd rather wade in wiggly mud
than smell a yellow rose.*
(1973), vol. 2, p. 166.)

Ferenczi, [38] l'enfant, toujours aidé par la désapprobation de ses parents, « déshydrate » ensuite son intérêt pour la boue et se met à la préférence du sable. Les garderies, les parcs et les cours encouragent généralement cette transition. Néanmoins, l'enfant n'arrête pas là la métamorphose sublimatoire. Soit qu'il dépasse son intérêt à mesure que ses pantalons deviennent trop courts, soit que le crissement du sable agace les souliers des parents... le fait est que l'enfant tourne son dévolu vers les roches et les pierres. On aura reconnu ici l'essentiel du trésor de l'enfant enfoui dans sa poche de pantalon ou figurant parmi ses premières collections. (Quelle différence y a-t-il finalement entre ces « beaux » cailloux que l'enfant trouve au bord de la route et qu'il s'obstine à traîner malgré la réticence de sa maman et la pierre « précieuse » que cette maman porte au cou ou au doigt ?) À partir de là, les intérêts continueront de se diversifier : des coquillages ⁴⁰, des boutons, des morceaux de pierre ou de métal, et finalement l'argent, sous sa forme de petites rondelles d'or ou d'argent. Les liens associatifs sont clairs.

Même l'adepte le plus acharné de la primauté de l'esprit finit par admettre que l'origine de tout intérêt s'ancre dans la matière, à savoir le corps. Cependant, ce spiritualiste insistera peut-être sur la neutralisation ou la décorporalisation des intérêts. Personnellement, je suis plus enclin à croire, comme Brown ⁴¹, que le recours à cette neutralisation garde des connivences profondes avec le dualisme manichéen.

Assez étrangement, s'il faut en croire Bergler (1959), on retrouve souvent l'association d'idées argent-merde-rose. Cet auteur cite un exemple qui est, en effet, inattendu où il est question de l'argent dans son aspect excrémental (*apology*) aussi bien que dans son aspect olfactif, mais alors spécifiquement sous forme d'une référence à la rose. Il s'agit d'une phrase de Ralph Waldo Emerson (dans « Nominalist and Realist ») :

*Money, which represents the prose of life
and which is hardly spoken of in parlors
without an apology, is, in its effects and
laws, as beautiful as roses.*

(C'est nous qui soulignons. Bergler (1959), p. 3.)

D'autres illustrations du lien entre l'analité et la rose sont omniprésentes dans nos expressions populaires (« le pot aux roses », « ça ne sent pas la rose », etc.).

⁴⁰ Roheim (1927) fait remarquer que le coquillage, cet excrément de la mer, sert de monnaie d'échange dans bien des sociétés primitives.

⁴¹ Brown (1959).

Bref, l'argent, si universellement investi, concrétiserait l'aboutissement de l'intérêt enfantin envers l'excrément. Au moins, au regard de l'inconscient, l'argent, *c'est* l'excrément.

Évidences linguistiques

Le lien entre fèces et argent prend de l'acuité pour peu qu'on réfère au langage populaire et au folklore. Il est vrai que la signification et les sources où s'enracinent les rites et les coutumes ne sont plus évidentes. Cela n'est pas moins vrai du [39] sens profond des mots et des expressions. Souvent l'étymologie d'un mot contient la clef de son sens inconscient. Mais il n'est pas toujours nécessaire d'aller chercher si loin : certains mots, certaines expressions révèlent directement leur contenu latent. Cependant, celui-ci échappe à l'auditeur ou à l'utilisateur à cause de l'emploi ritualisé du terme. La ritualisation camoufle le contenu : par exemple, (en contexte anal, cela s'y prête) quand on se fait dire « merde », il n'est plus toujours évident que l'interlocuteur veut vous déféquer dessus.

Mon intérêt pour la linguistique, en tant que révélatrice de l'inconscient, fut d'abord éveillé par la lecture des essais de psychanalyse appliquée d'Ernest Jones ⁴². Par la suite, il s'intensifia par la rencontre combien enthousiaste d'un autre auteur : Théodore Thass-Thienemann ⁴³. C'est sur leurs traces que j'ose fouiner dans la langue. L'utilisation de la linguistique et de l'étymologie que je me permets de faire à répétition dans ces pages ne suit certes pas le canon de ces sciences. J'interroge la langue plutôt de façon impressionniste et associative, à la manière finalement du lecteur de l'inconscient, qui, à l'instar de cet inconscient, fait flèche de tout bois. Ici, j'essaierai de démontrer le lien direct entre la réalité « fèces » et le trinôme « argent-objet-possession », tel que le suggère le langage de la vie quotidienne. Si l'énumération qui s'ensuit prend des allures de collection, le lecteur n'en sera pas surpris !

⁴² Jones (1951).

⁴³ Thass-Thienemann, *op. cit.*

Ainsi, « bonne chance » deviendra « bonne merde » et « merdeux » sera celui à qui la chance a souri. Si elle vient à sourire sous les traits de l'argent, on dira du bénéficiaire qu'« il a mis les pieds dans la merde ». L'avare est un « constipé » tout comme l'acharné de la bourse qui passe outre la transaction. On dit aussi de l'avare qu'il est « assis sur son argent » et de l'argent qu'il est « la boue de la terre », qu'il « pue », ou qu'il « n'a pas d'odeur » ! « *Pecunia non olet* », répondait l'empereur Vespasien à son fils qui lui reprochait la taxe sur l'usage des « vespasiennes » romaines. Le richard est un « riche puant » : l'argent lui « pousse sur le dos ». En anglais, son homologue est *stone rich* ou *filthy rich*. L'argent, d'ailleurs, « salit tout ce qu'il touche ».

[40]

L'excrément, que les cambrioleurs laissaient sur les lieux du crime en guise de dédommagement, était appelé au Moyen Âge : *grumus merdae* ⁴⁴. Le verbe latin *possedere* (posséder) a pour signification littérale « s'asseoir dessus » ; on retrouve la même désignation sous les termes germaniques *bezitten* ou *besitzen*. La littérature théologique du Moyen Âge évoquait l'argent sous la métaphore *faeces diaboli*. Le « Mammon » babylonien répondait d'ailleurs à l'excrément de l'enfer que les Aztèques appelaient la « crotte des dieux ». En anglais, et dans la plupart des langues germaniques, les termes « trésor » et « fèces » ont la même racine. Ainsi les termes *schat* (néerlandais) et *skatt* (vieil anglais) désignent le trésor, tandis que les diverses conjugaisons de *to shit* (anglais populaire), scatologie, etc., désignent les fèces et ses dérivés. La vieille langue anglaise appelait une latrine *goldhordus*, c'est-à-dire *gold-hoard-house* (maison où l'on ramasse l'or). Ne parle-t-on pas aussi en français du cabinet « d'aisances » ? L'argent disponible est qualifié de « liquide » (en anglais : *currency* ou *liquid money* ; en allemand : *flüssig Geld*). Enfin, bien des langues distinguent les cours monétaires en « fermes » ou « mous ». Dans le langage du milieu, le sodomite est appelé « chercheur d'or » (*golddigger*) et, dans le même ordre d'idées, les Allemands désignent les hémorroïdes par « veines d'or » (*goldene Ader*). Est-il nécessaire de prolonger la liste ?

⁴⁴ Fraser (1922) dit de cette coutume qu'elle relève de la superstition. Laissant leur besoin sur les lieux du larcin, les voleurs s'assuraient de ne pas voir leurs occupations interrompues inopinément. Nous reviendrons sur le lien entre analité et magie.

Coutumes, histoires populaires et folklore

Chez les humains, le rituel d'aisance s'accompagne souvent d'une foule de petites manies qui évoquent la relation entre fèces et argent. Borneman ⁴⁵ réfère par exemple à cette incroyable habitude obsessionnelle mais combien répandue d'économiser le papier hygiénique. L'équation inconsciente fèces = argent n'y est sans doute pas plus étrangère que l'habitude de « ne pas perdre son temps » aux latrines. Dans cette situation, le temps aurait double valeur pécuniaire. Aussi la personne plus ou moins fixée à l'analité se mettra-t-elle en frais [41] de lire, d'étudier, de faire sa comptabilité, bref de se complaire en quelque cogitation compliquée dès qu'elle s'assoit sur le siège *ad hoc*. Un patient obsessionnel me racontait qu'il ne pouvait s'empêcher, dans la même situation, de s'imaginer les tuiles du cabinet comme autant de terrains qu'il acquérait l'un après l'autre par de laborieuses transactions. Les rituels de comptage sont légion pendant de telles séances et ce, non seulement dans le cas des névrosés obsessionnels. Un autre patient relatait que chaque fois qu'il allait au petit endroit, il utilisait son temps à bon escient : il comptait l'argent de son portefeuille.

Même la décoration intérieure semble s'inspirer de la relation fèces-argent. On trouve maintenant sur le marché des sièges de toilette en matière plastique transparente où sont coulées des pièces de monnaie. La décoration dernier cri pour salle de bains offre du papier peint imprimé de billets de cent ⁴⁶ !

Pensons à la tirelire ! Celle-ci a souvent, sinon généralement, la forme d'un cochon. Le choix de cet animal pour une telle vocation pourrait bien tenir de ses caractéristiques anales. Le fait que l'argent soit introduit dans son ventre par une fente jusqu'au moment où on en a « besoin », semble se greffer sur le même lien inconscient ⁴⁷.

⁴⁵ Borneman (1973).

⁴⁶ *The Gazette*, Montréal, 21 janvier 1980.

⁴⁷ Éventuellement la tirelire-cochon sera pleine. C'est d'ailleurs ce qu'on espère du vrai cochon de ferme : qu'il soit fécond.

Desmonde ⁴⁸ cite certains auteurs selon lesquels les premières pièces d'argent présentaient la forme du scarabée. Il s'agit vraisemblablement du *scarabeus sacer* du monde antique. Cet insecte dépose ses œufs dans une boule d'excrément qu'il transporte ensuite vers un lieu propice où l'enterrer. Harapollo voyait là une preuve d'autofécondation. On croyait à l'époque que le mâle, sans aucun secours femelle, moulait son effigie dans l'excrément et, grâce à cet étrange manège, engendrait un nouveau spécimen selon un processus échelonné sur vingt-huit jours. Puisque le fantasme hermaphrodite de l'autofécondation était tenu en très haute estime par l'ancienne Egypte, ce peuple fit du scarabée une bête sacrée ; il fit de même [42] à l'égard du vautour également perçu comme se reproduisant sans l'intervention de l'autre sexe. Cette vénération du scarabée lui valut donc de constituer l'une des premières effigies monétaires coulées dans l'or, l'argent, la faïence ou sculptées dans le *lapis lazuli*. Le lien scarabée-excrément-argent n'a jamais été perdu si l'on en croit les appellations qui désignent cet insecte : en français « bousier » ou « fouille-merde » ; en anglais, *dung beetle*. Le Scarabée d'or d'Edgar Allan Poe ⁴⁹ vise la même relation en ce qu'il conduit vers le trésor enterré.

Les histoires et les contes de fées renvoient souvent à cette interrelation fèces-argent-trésor. J'en veux pour exemple l'histoire des frères Grimm, La Table, l'âne et le bâton, dans laquelle l'âne défèque or et argent ⁵⁰. Tout comme Peau d'âne de Perrault ⁵¹, les histoires de la Poule aux œufs d'or et de Frau Holle s'inspirent clairement du même fantasme. Dans bon nombre d'histoires populaires, l'or, souvent obtenu par l'intermédiaire du diable, se change en excrément ou vice versa ⁵².

Il est à remarquer que d'autres produits corporels fécalisés peuvent subir la même transformation. Dans plusieurs pays, les premières dents que l'enfant perd — qui se « détachent du corps » selon le prototype excrémental — seront placées en dessous de l'oreiller de l'enfant.

⁴⁸ Desmonde (1953).

⁴⁹ Poe (1843).

⁵⁰ Grimm (1812).

⁵¹ Nous ne sommes pas loin de la célèbre expression de Luther selon laquelle les mots du pape seraient des pets changés en monnaie.

⁵² Cf. Harnick (1919) et Dattner (1913).

La main parentale viendra, magiquement, remplacer la dent par une pièce de monnaie.

Les recueils de citations tirées de l'histoire ou de la littérature ⁵³ abondent en mots d'esprit et en dictons qui évoquent le lien or-excrément. On attribue, par exemple, à Lord Beaverbrook [43] la remarque suivante : « Un homme doit être saisi aux tripes par ses premières transactions s'il veut être un grand homme d'affaires. » Hawthorne, un peu plus morbide, déclarait pour sa part : « Je crois que l'âme peut être enterrée et périr en dessous d'un tas d'excrément... aussi bien qu'en dessous d'une pile d'argent. » Bacon, connu pour son franc parler, y va plus directement : « L'argent, c'est comme le fumier : de peu de valeur, sauf s'il est répandu ⁵⁴. »

L'avare

[Retour à la table des matières](#)

La signification anale de la possession crève les yeux quand on observe le comportement de l'avare. On imagine souvent celui-ci comme figé dans une attitude rétentive, à la limite incrusté dans sa propre crasse corporelle. Ne parle-t-on pas, encore une fois, du « riche puant » dont on dit en Flandre « qu'il est si avare qu'il en pue ». Dans cette optique il n'est pas sans intérêt de citer cet article du Time ⁵⁵, qui rapporte que le milliardaire Howard Hughes, durant les dernières années de sa vie, ne parvenait pas à se départir de ses propres excréments. Sa régression anale extrême l'avait non seulement conduit à une incroyable parcimonie, mais lui interdisait par surcroît de se laisser couper les cheveux, la barbe et les ongles. Pendant des années, il

⁵³ Pour Jonathan Swift, l'âge d'or fut ce temps merveilleux où l'on pouvait déféquer sans honte et n'importe où.

Il s'agit du poème *A Panegyric on the Dean*. Ce *golden age* est vécu par des gens « *whose off'ring plac't in golden ranks adorn our chrystal river's banks* »

Les « *off'rings* » désignent ici les matières fécales des premiers humains (Brown, *op. cit.*, p. 200).

⁵⁴ Edwards (1955) ; Genest (1927) ; Henry (1945).

⁵⁵ Time (1976).

collectionna ses urines dans des bocaux minutieusement rangés dans une pièce adjacente à son appartement.

Assez typiquement, l'avare garde son trésor dans un endroit cloacal : bas de laine, cave, grenier, garde-robe. Quand il ne l'enterre pas carrément ! Il s'aménage toutefois un libre accès au butin que lui seul va voir, contempler, humer, caresser. Nous connaissons l'image populaire de l'avare, les mains plongées dans son sac de pièces : il les fait sensuellement glisser entre ses doigts, jouissant du tintement sonore. Certains avares frottent leurs pièces jusqu'à ce qu'elles deviennent rutilantes. Dans sa fameuse pièce *Volpone ou le Renard*, Ben Jonson fait dire à son protagoniste s'adressant à son argent : « Laisse-moi [44] t'embrasser, toi qui dépasses tout et me procures la joie des joies : telle est ta beauté, telles sont nos amours ⁵⁶. »

Cliniquement, l'avare est un constipé : il ne peut pas « laisser aller », éliminer. Ses rituels de défécation s'accompagnent de particularités qui ressemblent fort à celles qu'il développe envers son argent. Il est constamment préoccupé de ses selles ; il les examine attentivement ; il tient à leur solidité. Certains patients obsessionnels et avares notent le jour et l'heure de chaque selle, leur couleur et leur consistance afin, rationalisent-ils, d'être parfaitement au courant de leur état de santé, attentifs au moindre avertissement. Généralement, ces patients présentent un rituel méticuleux vis-à-vis de la posologie des moyens purgatifs.

L'avare, bien sûr, évitera le plus possible de dépenser de l'argent ; une fois acculé au déboursement, il utilisera le moyen le plus détourné, à savoir le chèque. L'argent sonnante ne sera versé qu'en échange d'un objet palpable. Ainsi éprouvera-t-il une grande résistance à se payer des luxes de nature abstraite tels que des voyages, des concerts, de l'instruction, bref tout ce qui disparaît en fumée sans laisser de trace. Même la nourriture sera économisée puisqu'elle aboutit fatalement dans les égouts. Donc pour lui, réversibilité devient nécessité. En effet, dans la dialectique entre l'oralité et l'analité, ce qui fut introjecté ne doit pas aboutir à la perte, même s'il est obligé de dépenser (de déféquer). Il est crucial qu'il ne perde rien au bout ; aussi devra-t-il réintrojecter à tout prix dans la mesure même de sa dépense. L'excrément

⁵⁶ « Let me kiss thee. thou best of things and far transcending all style of joy : such are thy heauties and our loves. » (Jonson (1605), vol. I.)

doit servir ! C'est bien ce que réalisent certains paysans européens qui conservent soigneusement tout excrément dans la fosse-à-purin et ce, envers et contre toute règle d'hygiène ou d'esthétique. L'excrément sera recyclé, répandu dans le potager pour enrichir la qualité de la récolte. J'ai vu des gens en visite chez des voisins retenir leurs selles et leurs urines au prix de gros efforts pour, une fois retournés chez eux, en faire profiter leur propre jardin !

[45]

Le collectionneur

[Retour à la table des matières](#)

Le collectionneur, comme l'avare, présente lui aussi un arsenal impressionnant d'attitudes typiquement érotiques-anales. Pour lui aussi, les objets ramassés figurent comme des symboles fécaux : antiquités, vieil argent, pièces de monnaies, timbres, lettres, livres, objets d'art... Ils portent d'autant plus la caractéristique anale qu'ils sont défraîchis, souillés par le temps et par la main humaine. Pour lui aussi les lieux de la cachette, de l'exposition, de la recherche, ont un caractère cloacal : librairies, ruines, greniers, maisons abandonnées, cimetières, dépotoirs, poubelles, sites de fouille, magasins d'antiquités... Autant d'endroits qui symbolisent le cloaque, les latrines de la civilisation. Lui aussi cache et expose en même temps ses objets précieux. Il les regarde, les touche, les sent, les ordonne, les tripote. Il les « range » à les voir à la fois ensemble et séparément.

Prenons l'exemple du collectionneur de vieux livres. Il ne conserve pas ses livres dans des cartons. Il les exposera plutôt de manière à les englober d'un seul coup d'œil en même temps qu'ils demeurent chacun tout à fait accessibles. La signification anale du vieux livre collectionné est d'ailleurs obvie. Le collectionneur se montre particulièrement attiré par la reliure en vieux cuir, cette matière organique par excellence à couleur brune par surcroît. Si l'on en croit les adeptes, l'odeur du vieux livre a quelque chose d'agréable voire d'excitant : le cuir, le papier plus ou moins attaqué par la moisissure, la vieille encre lui oc-

troient une valeur olfactive singulière ⁵⁷. Le collectionneur accumule ses livres. Il « reproduit » le livre infiniment. J'ai pu observer (c'est en partie de l'auto-observation) que le vieux livre la plupart du temps n'est pas lu : il est caressé, tripoté, [46] reniflé. Son propriétaire ne manquera pas de le feuilleter dans l'espoir d'y trouver un trésor plus subtil, plus caché : une inscription, la trace séculaire d'une main humaine. Il fouine dans les marges et sous la reliure, à la recherche de quelque vestige : un cryptogramme, un manuscrit antérieur, quelque chose de plus ancien, quelque chose de plus originel en somme. Cherche-t-il à en savoir plus long sur ses propres origines ? Quoi qu'il en soit, dans les contes de notre enfance, c'est précisément de cette façon que les cartes d'îles aux trésors sont découvertes.

Une ambiance clandestine, secrète, si caractéristique de l'analité, entoure la collection. On raconte sa trouvaille un peu mystérieuse avec un petit sourire complice. « Il y a là un parfum de harem dont tout le charme est celui de la série dans l'intimité et de l'intimité dans la série », écrit Baudrillard ⁵⁸. Bien que celui-ci réfère ici à la conjoncture inhérente à la collection, il évoque davantage à mon avis la conjoncture érotique-anale. Gomila parlera même d'une « pervertisation » de l'objet quand l'individu décide de le collectionner. Son interprétation du phénomène le situe dans l'ordre de la régression anale bien que jamais il n'utilisera ce terme. Certaines de ses observations ne sont pas moins évocatrices : « ... l'objet du collectionneur est unique, irremplaçable, préservé alors qu'il eût dû entrer dans un inexorable cycle métabolique de la matière vers le cimetière des objets... grenier, cave » ⁵⁹. Il est toutefois indéniable que cette fétichisation sert un but spécifique : colmater le trou laissé par un échec. Baudrillard remarque à cet égard que les périodes de la vie où l'individu se montre

⁵⁷ L'odeur de l'objet transitionnel pour l'enfant et celle du fétiche pour le pervers revêtent, comme nous verrons, une importance équivalente. L'étude de la signification inconsciente de l'olfaction nous apprend qu'il y a là une forme d'incorporation qui assure par ailleurs l'intégrité de l'objet contrairement à l'incorporation par voie de déglutition. Dans ses *Essays*, Francis Bacon suggère admirablement le lien entre l'incorporation orale du livre et sa fécalisation : « *Some books are to be tasted, others to be swallowed, and some few to be chewed and digested* » (1597).

⁵⁸ Baudrillard (1968), p. 107.

⁵⁹ Gomila (1976), p. 86.

le plus enclin aux collections correspondent précisément à celles où la sexualité génitale est en veilleuse : la période de latence et l'après-quarantaine. Relevant d'une génitalité mise en échec, la collection met en relief le triomphe de la relation anale. Elle constitue l'apothéose de la possession. Mais bien plus que cela, elle révèle aussi l'échec du rêve de la possession totale. La collection renferme l'aveu qu'on ne saurait garder « pour toujours » et met en place un dispositif de survie in extremis. Le vœu d'immortalité inhérent à la recherche du collectionneur se situe [47] bien dans la dialectique anale. Dans le désir de « laisser quelque chose derrière soi » pour mieux survivre on reconnaît bien la récupération anale de la perte. Il est vrai que la création d'un double de soi émerge d'une objectivation, donc d'une séparation, mais elle n'en signifie pas moins la survie d'autant que ce processus place le collectionneur dans le cycle anal indéfini de la séparation-résurrection. Par sa collection, le collectionneur tente désespérément de vaincre la mort, de colmater une fois pour toutes son narcissisme ébréché par l'expérience effective de la perte et par la menace de la mort.

Un mot encore à propos du secret

[Retour à la table des matières](#)

Au premier chapitre, j'ai traité du secret, si fortement vécu comme possession personnelle et dont l'existence même dépend de la rétention. Or, le langage qui se rapporte au secret reflète plus d'une référence typiquement anale : « se fourrer le nez partout », « le pot aux roses », « tirer les vers du nez », « laver son linge sale », « éventer les secrets », « les ébruiter » et j'en passe. À ne pas oublier d'ailleurs que les mots « secret » et « excrément » viennent de la même source étymologique : *cernere* (séparer) et ses dérivés : *ex-cernere*, racine du mot « excrément » et *se-cernere* (conserver), racine du mot « secret »⁶⁰. Et que dire du lien associatif contradictoire entre les mots « secret » (ce qu'on retient) et « sécrétion » (ce qu'on élimine).

⁶⁰ Levy (1976).

La puissance de l'excrétion

L'excrément et la fonction excrétrice

[Retour à la table des matières](#)

Sous l'angle de l'analité, l'objet revêt une valeur singulière de par son association aux fèces. Celles-ci sont précieuses et fortement investies du fait, entre autres, qu'elles donnent à l'enfant une sensation de puissance à l'égard tout particulièrement de ses parents. L'enfant contrôle son entourage grâce à la régulation de sa défécation. Toute la fonction excrétrice charrie par conséquent un fantasme de toute-puissance, éventuellement [48] destructeur et quelquefois bienfaisant. Abraham en parle abondamment dans son article sur la question ⁶¹. Du point de vue fantasmatique, la défécation et la miction sont investies de pouvoirs immenses : l'excrément devient une bombe à détruire le monde ou encore l'océan lui-même résulte de la miction. Ferenczi donne quelque part l'exemple de l'enfant qui, selon ses termes, « transchie » sa gouvernante d'un pôle à l'autre de la ville. Dans le jargon du « milieu », tuer quelqu'un devient : « éliminer quelqu'un », en tuer beaucoup devient une « purge ». Dans le même ordre d'idées, Freud parlait de l'enfant sur le « trône », imbu de sa toute-puissance majestueuse. Un patient, en guise d'association sur un de ses nombreux rêves ayant pour scène la salle de toilette, me dit : « Sur le trône (le bol de toilette) on est roi et maître. C'est là que, si petit qu'on soit, on est maître de vie et de mort. »

La fonction excrétrice détient donc un coefficient élevé de puissance destructrice ou créatrice. Aussi bien le Dieu de la Genèse que le Prométhée de la mythologie grecque, en passant par d'autres présumés créateurs de l'univers, ont créé à l'aide d'un équivalent de la défécation ⁶². Même les mots qui désignent leur matériau de construction tombent sous la coupe anale. La langue du Pentateuque, tout comme l'allemand contemporain, utilise le même mot pour signifier boue et

⁶¹ Abraham (1920).

⁶² Cette idée serait omniprésente aussi dans les mythes de création chez les peuples primitifs s'il faut en croire Peggy Sanday (1981).

excrément. Calvin, le pur, dans ses commentaires sur la Genèse, appelle le chaos « masse indigérée », tandis que Luther, l'anal par excellence, disait du diable qu'il déféquait le globe entier.

L'excrément, même métamorphosé, garde des vertus de puissance. L'amulette et le talisman ont une origine fécale comme Bourke ⁶³ l'a si abondamment démontré. Par exemple, les fèces du Dalai-Lama étaient collectées avec grande sollicitude et distribuées au peuple tibétain en guise d'amulettes ou d'antidotes aux malheurs ⁶⁴. Bourke cite également plusieurs [49] exemples ethnologiques où l'excrément humain et animal est porté sur le corps ou déposé dans des contenants d'or en vue d'une protection contre le mauvais sort. La civilisation chrétienne n'y a pas échappé. Dans la doctrine stercoraniste (de *stercus* : fèces), on prétendait que le Christ demeurait présent dans l'excrément du communiant, puisque l'hostie digérée se transformait en fèces sans perdre l'introject. Également, dans le premier évangile de l'enfance de Jésus (non retenu dans la Bible), l'excrément du bébé Jésus avait des propriétés miraculeuses.

Peut-on passer sous silence la multitude de remèdes tirés de l'excrément humain ou animal qui abondent dans les pharmacopées de Pline, Dioscoride, Galien, pour ne pas parler des codex pharmaceutiques contemporains.

Les littératures et le folklore offrent maintes illustrations de ce même phénomène. Les Yahoos de Jonathan Swift ⁶⁵ considèrent l'excrément comme la substance la plus importante de leur « culture » en ce qu'elle est investie de forces magiques et demeure le moyen privilégié de l'expression de soi. Bourke ⁶⁶, Harnik ⁶⁷ et Borneman ⁶⁸ débordent d'exemples anthropologiques. Les pratiques visées ne sont d'ailleurs pas toutes éteintes. Le magazine *Life* du 4 juin 1956 détaillait les substances dont fut oint le roi du Népal à l'occasion de son intronisation : « ...avec de la boue de l'Himalaya qui lui donnera la sa-

⁶³ Bourke, *op. cit.*

⁶⁴ Une expression populaire québécoise surenchérit par : « aussi rare que la merde du pape ».

⁶⁵ Swift (1726).

⁶⁶ Bourke, *op. cit.*

⁶⁷ Harnik, *op. cit.*

⁶⁸ Borneman, *op. cit.*

gesse ; avec de la boue d'écurie qui lui donnera la célérité et avec de la boue d'enclos d'éléphant qui lui donnera la force » ⁶⁹.

Les transformations et l'alchimie

Toujours dans le contexte fantasmatique anal, l'un des thèmes centraux ayant trait à la « puissance » consiste dans l'idée de la transformation qui a toujours fasciné l'humanité. [50] Ainsi, pendant des siècles, les alchimistes ont cherché la pierre philosophale qui promettait de transformer le vil plomb (autre symbole excrémental) en or. Cette pierre philosophale constitue un cas intéressant. D'abord, malgré le fait que, pendant des siècles, elle fût le moteur même de l'alchimie (et de la chimie moderne ?), elle n'a jamais été trouvée, ce qui explique sans doute son intérêt durable ⁷⁰. Sa découverte devait permettre la transmutation des métaux, mais aussi la création de l'homunculus, l'enfant généré sans intervention sexuelle, ce qui nous renvoie encore une fois à la notion de la parthénogenèse. La pierre philosophale était en outre associée à la recherche de l'élixir de vie qui garantirait l'immortalité. Un peu comme si dans cette pierre magique, par ailleurs (et nécessairement) introuvable, convergeaient toutes les significations multi-séculaires de l'objet ⁷¹.

Le fantasme de la transformation est probablement supporté par une autre analogie métabolique. En passant à travers le corps, la nourriture se transforme en fèces. Cette transformation de type biologique est évoquée dans les fantasmes où l'objet introjecté devient objet restitué et où l'objet tué devient objet ressuscité. Cela nous rappelle d'ailleurs une autre fois l'hérésie stercoraniste, obsédée par les transforma-

⁶⁹ Voir Brown, *op. cit.*

⁷⁰ Richard Selzer, dans un livre relatant sa carrière de chirurgien, écrit : « It is the flesh alone that counts... in the recesses of the body I search for the philosopher's stone » ((1976), p. 1).

⁷¹ La pierre philosophale pourrait être la réédition du *scarabeus sacer* égyptien dont il était question plus haut. En effet, les Égyptiens le vénéraient aussi comme symbole de l'enfant unique et, plus fondamentalement, de tout ce qui est unique et éternel.

tions : celle du pain en corps du Christ dans l'eucharistie, et celle du Christ en excrément par la digestion ⁷².

Il n'est pas sans intérêt de noter que, de tout temps, les transformations s'opèrent aussi dans des endroits cloacaux (ou si l'on veut latrines) : tours ou caves de châteaux, cavernes, laboratoires, églises, temples, toujours baignés dans l'obscurité, imbibés de mystère, ce qui ne manque pas de renforcer le lien avec le contexte anal.

[51]

De tout temps, les alchimies tout autant que les religions ont cherché ce genre de trésor qu'est la révélation, ou la révélation ultime. Cette révélation doit résulter de la transformation d'une matière non investie en quelque chose de nouveau. Les références anales sont d'ailleurs omniprésentes dans l'histoire des révélations. Si l'on réfère à la tradition chrétienne, il est déjà frappant que ce soit le Saint-Esprit qui s'en soit chargé. Le *spiritus*-vent, manifestement, n'est pas étranger à la nature anale. Luther allait beaucoup plus loin : ses révélations, prétendait-il, lui venaient du Saint-Esprit pendant ses séances de défécation ⁷³.

La transformation d'informations diverses ou de *materia prima* en réalités d'un ordre supérieur, voire en réalités spirituelles, ne se retrouve pas seulement dans l'alchimie ou dans les religions. Ferenczi ⁷⁴ remarquait déjà que l'acte de penser était une expression du désir anal d'économiser. J'ajouterai : du désir de transformer la banalité en matière plus riche. Comme ce fut le cas chez Luther, l'acte de défécation est fréquemment accompagné d'une réflexion profonde. Un patient me confiait que c'était pendant ses séances de défécation qu'il trouvait la solution de ses problèmes les plus épineux. Si Ferenczi vivait encore, il trouverait une confirmation en or de son hypothèse dans l'engouement actuel pour la cybernétique. L'ordinateur n'est-il pas le cloaque par excellence qui économise les plus infimes parcelles du savoir, sans jamais risquer de perdre quoi que ce soit et dont la mémoire peut cumuler à l'infini les informations. La connaissance au sens anal du

⁷² Brown, *op. cit.*

⁷³ « This knowledge The Holy Spirit gave me on the privy in the tower ». D'où la fameuse « Tower-revelation » (in Grisar, Luther, p. 506, cité par Brown, *op. cit.*)

⁷⁴ Ferenczi (1955).

terme atteint ici son apogée. J'en veux pour exemple l'immense excitation de certains collègues-chercheurs devant l'ordinateur. Cette fébrilité pourrait bien prendre sa source dans le sentiment tout-puissant anal que donne ce machin par son pouvoir de cumuler sans limite. Les touches de cet incroyable cerveau électronique ne seraient-elles pas une nouvelle version de la pierre philosophale en ce qu'elles ravivent l'espoir de transformer le vil en noble, le multiple en unique, le différent en égal et, [52] pourquoi pas, la mort en vie éternelle comme il en était du rêve des alchimistes ?

L'idée d'autofécondation

Le fantasme anal, nous l'avons effleuré plus haut, implique des fantaisies d'autofécondation et de parthénogenèse. L'enfant croit déjà que le bébé se fait et vient au monde comme l'excrément : produit par la nourriture, il est expulsé du corps par l'anus ⁷⁵. Dans plusieurs langues d'ailleurs, l'idée de ressemblance comporte le fantasme d'être « déféqué » par celui à qui l'on ressemble : « c'est son père tout chié » ⁷⁶. Une telle expression suggère que la création d'un autre à son image se fait selon le modèle ou à travers l'idée de la défécation.

Le fantasme d'autofécondation fait l'économie de la rencontre pénis-vagin, court-circuite la différence entre les sexes et prémunit contre les craintes de castration sous toutes ses formes. J'ai déjà évoqué que le vent, symbole anal, avait quelquefois fonction d'intermédiaire dans le processus de fécondation asexuée ⁷⁷. C'est précisément ce mode de fécondation que véhicule la légende égyptienne du vautour ensemençé par le vent, en plein vol. Le vautour, dont on ne connaissait pas l'existence du spécimen mâle, devint par conséquent le symbole par excellence de la maternité. Le même phénomène est ré-

⁷⁵ Le dicton latin « *Inter faeces et urinas nascimur* » (« Nous venons au monde entre les fèces et l'urine ») véhicule le même fantasme tout en soulignant l'humble origine de la race humaine. Que cette expression vienne de saint Augustin manifeste une fois de plus son flair pour l'inconscient.

⁷⁶ Le « c'est son père tout craché » n'en est qu'une forme quelque peu plus civilisée.

⁷⁷ Jones (1914) a élaboré sur la signification anale du vent.

édité dans la mythologie grecque où Héra se voit fécondée par Zeus qui avait emprunté la forme du vent, ou encore dans le Nouveau Testament où Marie se voit visitée par le Saint-Esprit (esprit-*spiritus*-vent). D'après la Genèse, c'est également le souffle divin qui anime le corps de l'homme. De même, les fours des alchimistes où « l'œuvre » devait se réaliser recevaient du soufflet le vent fertilisant. En somme, chaque fois qu'on rencontre l'idée de l'autofécondation à travers les mythologies, les religions et les arts, on rencontre en même temps [53] divers attributs de caractère anal : souffle, vent, modelage, sculpture. Autant d'éléments et d'opérations qui excluent la rencontre générative entre deux êtres différents. L'idée d'autofécondation est alors nécessairement un événement pris dans l'enclave narcissique où « l'autre » n'a pas (encore) sa place. C'est le discours anal qui prévaut et les symboles en font foi. Autant de prototypes naturels propices à encourager le fantasme humain qui veut engendrer par un raccourci narcissique. Tout comme l'homunculus était le rêve privilégié de l'alchimiste d'antan, le bébé-épreuve ainsi que le phénomène du *cloning* exercent de nos jours une fascination qui renvoie probablement au même désir primitif ⁷⁸.

À un niveau moins spectaculaire, l'éducation puise certainement une part de son inspiration dans le même fantasme, comme l'a suggéré Kaës ⁷⁹. Au fond de tout désir éducatif ou « formateur » se cache le désir inconscient de créer des doubles de soi conformes grâce auxquels l'éducateur s'assure une part d'immortalité. Encore une fois, le chemin génital est contourné.

Mais revenons à l'alchimie, ce terrain privilégié des convergences fantasmatiques anales. L'œuvre des alchimistes visait plusieurs buts : changer le métal en or, créer l'homunculus, résoudre le problème de la mort et, sous l'inspiration du symbole hermaphrodite (l'aigle, l'ouroboros, la quadrature du cercle), réaliser l'union matérielle d'où jaillirait la réconciliation psychique des oppositions masculine et féminine. À toutes fins pratiques, l'alchimie voulait transcender la nécessité génita-

⁷⁸ Le phénomène du *cloning* me paraît manifester d'une manière la plus claire possible le désir de créer des doubles de soi sans médiation de l'autre. Générer à partir d'une seule cellule (la sienne) plutôt que de la rencontre de deux cellules issues de deux êtres différents m'apparaît comme le nec plus ultra du raccourci narcissique.

⁷⁹ Kaës (1973).

le, parvenir à la création de l'être total, c'est-à-dire capable de parthénogénèse. Il est important ici de se rappeler la place centrale qu'occupe l'or dans l'œuvre alchimique.

Mais le rêve de réaliser « l'œuvre » est loin d'être mort, puisque l'or, comme on sait, a gardé son importance dans la société contemporaine — (le standard d'or ; l'accumulation). [54] Cet intérêt séculaire ne serait pas compréhensible sans reconnaître que l'or et l'argent ont la particularité, par le truchement de l'intérêt, de se multiplier, de procréer à partir d'eux-mêmes. Brown ⁸⁰ souligne à bon droit le caractère irrationnel du phénomène de *l'intérêt*. Normalement, c'est le travail qui rapporte (qui procréé) ; ici la procréation (c'est-à-dire la fructuation sous forme d'intérêt) demeure le fruit d'une possession statique. L'or et l'argent, qui d'un point de vue fantasmatique prolongent l'excrément, permettent ainsi de réaliser une part du rêve anal de s'autoféconder. Ne dit-on pas de l'argent accumulé ou de l'argent qui dort qu'« il fait des petits » ? Le sens inconscient du phénomène de l'intérêt n'apparaît que trop clairement. Il était question plus haut de la tirelire. Même si l'argent qu'on y enferme ne rapporte rien, le coefficient de fécondité inhérent au symbole du cochon ne véhicule pas moins l'idée inconsciente que l'argent se multiplie vite et grassement. Décidément, l'inconscient ne paraît pas avoir besoin d'une confirmation dans le réel pour arriver à ses fins.

Analité — Or alité — Manque

[Retour à la table des matières](#)

Traitant de l'argent, nous avons vu qu'il n'y a pas d'analité sans oralité, donc pas d'hypothèse anale sans hypothèse orale. Ce qui est éliminé ou retenu sur le plan sphinctérien fut introjecté au préalable. Le désir de garder ou d'éliminer sera évidemment coloré par la signification antérieurement attribuée à ce qui fut mangé. Nous touchons ici à la nature de l'introject et à la signification que l'enfant lui donne. Abraham ⁸¹ affirme que le caractère anal s'élabore sur les ruines d'un

⁸⁰ Brown, *op. cit.*

⁸¹ Abraham (1925).

érotisme oral dont le développement fut contrarié. Ce qui a été mangé aboutit fatalement à l'élimination. Dans quel esprit, si je puis m'exprimer ainsi, l'enfant traversera-t-il cette nécessité ? Retiendra-t-il jalousement de peur de perdre ou de supprimer ce qu'il avait introjecté ? Expulsera-t-il agressivement pour s'en défaire enfin ? Mettra-t-il au monde un double de lui-même conforme ? Ou ressuscitera-t-il l'objet dont il s'était gavé sans le détruire ? Il [55] est juste de prétendre que l'analité vient au secours de l'oralité déçue, puisque l'oralité est fatalement promise à l'échec. La mère introjectée disparaît dans le ventre pour être ensuite rappelée à une existence réelle et objectale. De fait, l'enfant la remet au monde. S'il lui offre ses selles comme un cadeau, celles-ci n'en sont pas moins la mère elle-même ⁸². Kaës ⁸³ va jusqu'à prétendre que c'est d'abord à la mère que le formateur (voire l'éducateur) voue ce qu'il forme, la matière et le destinataire ne faisant qu'un.

L'excrément sera nécessairement à l'image de l'introject. Ceci ne peut qu'influencer sur le phénomène de la création dont il sera question plus loin. Avoir le sentiment de produire quelque chose de bon et de beau présuppose quelque chose de beau et de bon préalablement introjecté. Dans la mesure où l'introject s'éloigne de la « bonne mère », le processus de création demeure aléatoire et risque de donner dans la répétition indéfinie de ce qui n'arrive pas à sortir... ou dans des tentatives désespérées de réparation. L'oralité se perçoit également dans d'autres manifestations anales. Il est évident qu'on ne peut, par exemple, expliquer le comportement du collectionneur à partir de la seule fixation anale. Le désir impératif, sans cesse ranimé, de posséder demeure indubitablement l'indice d'une oralité bafouée. La possession compulsive vise fondamentalement le dépassement de la terreur de perdre, la solution de sentiment de rupture d'avec l'objet d'amour et la négation de la peur de la mort. À cet égard, on peut voir dans le stockage de nourriture une étape intermédiaire dont le but se trouve à peine symbolisé. La mère ou l'objet d'amour sont littéralement gardés en duplicata de manière à prémunir contre d'éventuelles catastrophes qui, en somme, ont déjà eu lieu.

⁸² À cet égard, la symbolique de la couleur brune est frappante. Le brun évoque avant tout l'excrément, mais d'après Oskar Pfister (1946), cette couleur symbolise également le lien avec la mère.

⁸³ Kaës (1973).

J'ai souligné au premier chapitre que le manque, plus encore que la possession, se tient au cœur du comportement collectionneur. La collection garde l'intérêt du collectionneur aussi longtemps que des objets demeurent manquants. En fait, le collectionneur jouit à peine de ses possessions, son activité la [56] plus fébrile consiste à poursuivre ce qui manque. Un patient dont la fixation anale se manifestait, entre autres, par le fait d'être collectionneur invétéré, portait un grand intérêt à l'une de ses filles qui, par hasard, « manquait tout ». Il s'occupait effectivement beaucoup d'elle et cela avec une énergie frénétique, mélange de sollicitude et de sadisme. Par contre, une autre de ses filles, « parfaite à tout point de vue », ne s'attirait aucun intérêt paternel. Il suffit, en effet, que la possession soit complète, parfaite, pour qu'elle perde tout sens. Baudrillard ⁸⁴ dira que « le délire commence là où la collection est complète ». L'objet, ou ce dont nous sommes appelés à faire notre deuil, risque de devenir « hyperprésent » dès la collection complétée. Ce cul-de-sac engendrera la manie ou le délire du retour à la toute-puissante réunification indissociée de la mère et de l'enfant. Autrement dit, c'est la mort.

Dans le contexte de ce que j'ai cru pouvoir appeler « l'hypothèse orale », il me paraît opportun de revenir aux étonnants écrits de Brown. Celui-ci croit que l'accumulation d'objets ou d'argent s'appuie sur une profonde culpabilité envers les ancêtres. La surproduction et la capitalisation ressortissent au besoin de donner afin que la faute soit enfin réparée et la culpabilité phylogénétique solutionnée. On peut donner au dieu et créer de ce fait une solidarité sociale. À ce titre, l'argent ⁸⁵ peut équivaloir à des biens condensés qui, eux-mêmes, équivalent à la culpabilité, laquelle équivaut finalement à l'excrément. Selon Nietzsche, l'homme est le seul être qui puisse promettre, parce qu'il est le seul incapable d'oublier le passé. Cette culpabilité, issue d'un péché originel comparable au meurtre du père totémique freudien, charrie depuis des temps immémoriaux ⁸⁶ le spectre d'une dette. C'est son

⁸⁴ Baudrillard, op. cit., pp. 110 et ss.

⁸⁵ La signification orale de l'argent et son lien avec la culpabilité envers quelque mère primitive se retrouve également chez Roheim (1927) et Desmonde (1953), (1957).

⁸⁶ Dooley (1941) prétendait que les objets doivent être vus comme du temps cristallisé pour prendre les traits d'une possession. Le « *Time is money* » se confirme une fois de plus.

remboursement que viserait la thésaurisation pécuniaire de même que la cumulation d'objets. Selon Brown, toute la culture est structurée [57] en fonction de cette dette et toute organisation sociale, y compris le concept du travail, est aménagée en fonction de la culpabilité qui, une fois partagée, s'allège. Nous sommes ici très proches de la horde fraternelle freudienne de *Totem et tabou*⁸⁷. Il y a là matière à cercle vicieux, puisque plus la culture expiatrice vient à soulager les individus, plus la culpabilité risque de s'amplifier à rebours.

La thèse de l'argent et de l'objet, comme moyens expiateurs ou restaurateurs, s'appuie évidemment sur un autre concept que Brown met également en relief : le *déni* de la culpabilité ou, pour être plus explicite, le *déni* de la dette. L'expiation ne se réalisera pas à travers le don mais bien par le biais de la rétention, de la possession, de la cumulation. Brown prétend que l'individu possesseur s'émancipe de la fraternité coupable mais n'en reste pas moins débiteur sur le plan individuel : la compulsion de posséder demeure par conséquent impérative. Ses choses deviennent son essence, son expiation devient sa sublimation. La sublimation enfin, c'est l'or sous toutes ses formes⁸⁸.

Si je traite ici de la théorie de Brown, c'est parce qu'elle rejoint la théorie orale de la possession d'une façon qui introduit d'emblée les chapitres suivants. Néanmoins, j'aimerais commenter les données de Brown. Celui-ci situe la source de la « culpabilité-dette » dans la sphère phylogénétique. Mais pourquoi ne pas la situer dans la sphère ontogénétique où elle pourrait être considérée comme issue de la pré-histoire individuelle ? Cette hypothèse situerait la culpabilité comme tributaire de la destruction fantasmée de la mère reliée à la sortie de l'enfant de l'union dyadique. La brisure toujours présente dans [58] le sentiment universel du manque pousse l'individu à expier, à compenser la dette. En d'autres termes, l'homme tend constamment à l'annula-

⁸⁷ [Freud](#) (1913).

⁸⁸ Brown se réfère à un texte de Spengler qui, pour sa part, souligne que l'or est aussi conçu comme le symbole du sublime : « Gold is not a color ; colours... are natural. But the metallic gleam, which is practically never found in natural conditions is unearthly... The gleaming gold takes away from the scene, the life and the body their substantial being... And thus the gold background possesses, in the iconography of the Western Church, an explicit dogmatic significance. It is an express assertion of the existence and activity of the divine spirit. » (Spengler (1932), vol. I, p. 298.)

tion de ce manque. La cumulation des possessions s'inscrirait dès lors dans l'optique de cette inconsciente recherche. Comme si posséder allait annuler le manque, faire rebrousser le chemin, restaurer l'objet perdu, permettre de retrouver l'union. Le thème du manque, une fois de plus, s'impose dans la quête de l'objet.

D'ailleurs, toute cette philosophie du manque se manifeste également dans l'imagerie métaphysique et populaire, et cela à travers le thème du bonheur. Le rêve du bonheur parfait en est un de complétude, d'absence du manque. L'imagerie n'est cependant pas dupe : elle propose d'emblée la substitution par l'objet. Tout au plus, elle retiendra l'idée d'incomplétude mais qui contient une promesse. Ainsi dira-t-on que « le bonheur est un casse-tête auquel il manque un morceau », « l'attente d'une chose procure plus de joie que la chose elle-même » ou, tout court, « le bonheur est une promesse ». Tout comme certaines religions le proposent en promettant un paradis dans l'au-delà.

Semblablement à Nietzsche, Stendhal envisage carrément le manque quand il prétend que le bonheur est « l'ombre des choses passées ». La quête de l'objet réfère donc au paradis perdu, comme Freud l'a si souvent évoqué en traitant du bonheur : tôt dans son œuvre ⁸⁹, il concevait toute trouvaille comme une retrouvaille ; plus tard ⁹⁰, il affirmera que le développement du moi consiste en un perpétuel éloignement du narcissisme primaire et résulte dans une tentative vigoureuse de retrouver ce même état... Mais cet état, ce paradis perdu, à quoi réfère-t-il ? C'est ici que prend tout son intérêt une hypothèse de Barande qui vaut la peine d'être regardée de plus près ⁹¹. Cette hypothèse, en effet, donne à l'analité un rôle assimilateur très particulier et la fait intervenir là où l'oralité échoue. Barande voit l'analité comme un élément colmateur, non seulement de la brèche éventuelle au sein de l'unité duelle, [59] mais également de celle laissée par l'expérience corporelle de la naissance proprement dite.

D'après l'étonnant ouvrage dont il est ici question, le fantasme originel s'enracine dans la proto-expérience de la « rupture de la relative stabilité biologique créée par la première rencontre avec le monde ex-

⁸⁹ Freud (1905).

⁹⁰ Freud (1914).

⁹¹ Barande (1975).

térieur au moment de la séparation d'avec le ventre maternel »⁹². Tous les phénomènes et tous les stades successifs de la vie humaine sont d'abord des réminiscences de cette expérience corporelle fondamentale ou des essais de réparation, c'est-à-dire des tentatives ordonnées à refaire l'unité avec la mère. Or, toujours selon Barande, l'érotique anale⁹³ jouerait un rôle primordial dans l'effort de réparation là où précisément l'érotique orale aboutit à l'échec : l'introjection ne fait que perdre l'objet dans l'« infini du ventre ». De par son « mouvement dialectique réparateur et créateur », l'érotique anale restaure l'unité duelle. La fonction excrétrice, grâce à la répétition de la séparation et à la recréation des fèces, jouerait un rôle important dans l'assimilation du trauma de la naissance. L'érotique anale, à travers la dialectique du va-et-vient progressif du bol fécal, exorcise littéralement la brutale expérience de la séparation originelle. Elle se constitue graduellement en « prothèse vitale de la castration néoténique » (castration qui persiste). Barande échelonne en trois temps le processus d'exorcisation : répétition de l'événement défécation, réparation de l'objet due à sa quotidienne réapparition, création de l'objet comme instance extérieure. La réparation elle-même est jalonnée par plusieurs étapes. La rétention ainsi que l'élimination jouent un rôle également important. Par la rétention, l'enfant annule la séparation de façon contrôlée. Par l'élimination, il expérimente graduellement cette séparation mais en gardant la confiance d'une prochaine restauration puisque, selon son expérience sphinctérienne, l'objet réapparaîtra bientôt. Barande dira : « Par l'entremise de l'érotique [60] anale se restaure l'être humain qui parvient ainsi à combler son inachèvement natal dans le plaisir de ses achèvements. Certes transitoires et toujours à répéter, ces achèvements lui permettent cependant, à travers la portée prospective de ces recommencements et leur fonction de symbolisation exorcisante réparatrice, d'accéder au pouvoir de création⁹⁴. » Aussi ce processus éro-

⁹² Barande (1975). p. 100.

⁹³ Pour Barande, les termes « érotisme » et « érotique » (dans la perspective anale) ne sont pas synonymes. L'érotisme est vu comme une simple collection de traits de caractère ou de symptômes tandis que l'érotique a une portée métapsychologique différente en ce qu'elle est vue comme organisatrice de la psyché humaine.

⁹⁴ Barande, *op. cit.*, p. 136.

tique-anal permet-il à l'individu à la fois de récupérer son intégrité narcissique et d'exercer sa différenciation par rapport à l'objet original.

La créativité se profile tout au long des notions énoncées. Je ne pourrais guère reculer plus longtemps l'approfondissement de ce thème si controversé.

La création

[Retour à la table des matières](#)

C'est un lieu commun de dire que la « création » revêt une signification anale, la chose a été suffisamment décrite et vulgarisée. Le plaisir libidinal qu'éprouve l'artiste à manipuler la glaise ou la peinture trouverait sa source dans le plaisir que les fèces procurent à l'enfant. Modeler, sculpter, peindre, écrire sont vus comme autant d'activités plus ou moins sublimatoires de ce prototype de création. Mais si la création évoque en effet le plaisir anal, elle revêt aussi une atmosphère, celle de mettre au monde, de donner naissance. Analité et procréation se rencontrent ici encore dans cet « à partir du corps ». L'artiste dira avec fierté : « C'est sorti de moi ; c'est un morceau de moi ; c'est moi qui l'ai pondu... » Autant de cris du cœur qui en disent long sur les sources dynamiques multiples de la création.

Le processus de la création artistique peut, en effet, se comparer à l'expérience de la grossesse. La « gestation » de l'œuvre ressemble étrangement au va-et-vient créateur de l'analité, reconstituant et restaurant progressivement le sujet-objet dans son intégrité. L'acte de donner naissance est répété mais, cette fois, de façon assimilatrice donc non-traumatique. Par ailleurs, l'artiste donne vie à un objet qui évoque sa propre [61] image ⁹⁵. À l'instar de Barande on peut donc dire que l'acte créateur est avant tout un acte de re-création ⁹⁶.

⁹⁵ En grec classique, le mot « enfant » (*technon*) et « art » (*technè*) ont la même racine.

⁹⁶ Rose cite ce petit texte de W.B. Yeats qui élucide en quelques mots l'essentiel de ce phénomène :

*The friends that have it I do wrong
whenever I remake a song,*

Créer signifie se mettre au monde en tentant d'effacer une fois pour toutes le traumatisme de la séparation, bien que cet effacement reste toujours à répéter. L'objet ou, pour reprendre notre ligne logique, l'objet anal est donc réellement un double de soi comme nous avons pu le voir dans les comportements sous-jacents à tout investissement d'objets ⁹⁷.

À titre de parenthèse, on remarquera que, parlant de la création et du fantasme qui la sous-tend, je ne distingue point le créateur de celui qui acquiert ou collectionne les créations d'autrui. Il me semble clair que, en dernière analyse, le fantasme sous-jacent est identique dans les deux cas. Sur un plan purement phénoménologique, nous avons vu cela, plus haut, à travers le comportement du collectionneur. Plus loin, on touchera le fond de cette équivalence à travers l'étude de l'objet transitionnel.

Après cette courte parenthèse justificatrice, prenons le cas du collectionneur pour illustrer la problématique ici évoquée, du « double de soi » ou de la « re-création » de soi. Pour lui, deux caractéristiques président à l'intérêt ou à la valeur de l'objet ancien : son ancienneté et son authenticité. L'ancienneté de l'objet rapproche des origines, en définitive de la mère. Il recèle le fantasme de l'union mystique, du retour au *golden age*, au paradis. La préoccupation de l'authenticité, d'autre part, véhicule la recherche de ce que Baudrillard appelé « la trace [62] créatrice... ainsi que la trace de la filiation et de la transcendance paternelle » ⁹⁸. Il y a là une sorte d'obsession faite de doute-certitude autour de la signature de l'auteur donc de la paternité de l'objet. Bref, *l'ancien* renvoie à la mère, *l'authentique* renvoie au père. Je dirais que dans l'amour de l'objet ancien et authentique convergent les tentatives de retrouver et de refaire sa propre création (naissance) à travers le lien-écran de la scène primitive, à savoir la rencontre père-mère. L'objet ancien apparaît une fois de plus comme une instance

*should know what issue is at stake :
it is myself that I remake.*
(Rose (1978), p. 360.)

⁹⁷ Peut-on oublier le rôle que le miroir a joué dans le décor bourgeois. Celui-ci permet littéralement de « multiplier » (cf. la collection) chaque physionomie et, plus l'époque était au narcissisme, plus les miroirs étaient de mise. (Baudrillard, *op. cit.*, p. 27.)

⁹⁸ Baudrillard, *ibid.*, p. 93.

médiatrice permettant au sujet de se recréer magiquement en « double de soi », tout en échappant, comme on le verra plus loin, à la triangulation œdipienne et donc à la dissociation d'avec la mère primitive (voire à la peur de la castration).⁹⁹

Créer équivaldrait alors également à la tentative de faire l'économie de la rencontre avec l'être différent ! Mais ne faisons pas de sauts indus, nous aurons à revenir là-dessus plus loin, dans d'autres contextes...

Au cours du présent chapitre, j'ai présenté la notion d'objet ou, plus précisément, de l'investissement de l'objet comme émergeant de sources anales souvent à peine dissimulées ou sublimées. Mais, à l'instar de Barande et en étudiant le phénomène de la création, on soupçonne derrière l'érotisme anal un manque fondamental. Nous devons nous rendre compte, conséquemment, que l'analité n'est point un phénomène isolé mais que son sens ressortit à d'autres données apparemment plus primitives et engendre, d'autre part, quelque chose qui le dépasse carrément.

⁹⁹ Baudrillard voit dans l'objet une échappatoire à l'angoisse existentielle fondamentale... « Les objets sont en train de devenir, aujourd'hui où s'effacent les instances religieuses et idéologiques, la consolation des consolations, la mythologie quotidienne qui absorbe l'angoisse du temps et de la mort » (*ibid.*, p. 116.)

[63]

La quête de l'objet.
Pour une psychologie du chercheur de trésor.

Chapitre 3

Étymologie du mot «objet»

ou comment les mots viennent à notre secours

[Retour à la table des matières](#)

Voici un petit chapitre-intermède. Je m'y penche sur l'étymologie du mot « objet » qui ouvre des pistes étonnantes à ma recherche, non seulement sous l'angle de l'analyse, mais sous quelques autres non moins significatifs ¹⁰⁰.

La racine latine du mot objet se trouve dans le verbe *ob-jicere* ou *ob-jacere* dont la traduction littérale donne « jeter sur » ou « lâcher sur ». Voilà donc l'expulsion, ou l'évacuation clairement évoquées. Est-il nécessaire d'ajouter que ces verbes frôlent à leur tour celui de « déféquer ». Dans ce contexte d'ailleurs, Grunberger ¹⁰¹, en étudiant la relation objectale anale, signale que l'objet surgit de l'opposition de deux solides : le premier solide « corps » éjecte le second solide « fèces ». D'un autre côté, le substantif anglais *thing* boucle le cercle « excrément-pénis-objet ». Dans les langues germaniques, ses plus lointaines sources se retrouvent dans *Thingsus*, nom donné à une déité qui

¹⁰⁰ Le présent chapitre puise principalement aux dictionnaires étymologiques tels Grandsaignes (1948), Ernout, (1951).

¹⁰¹ Grunberger (1960).

deviendra subséquemment Mars. Aussi bien Thingsus que Mars, en temps de paix, désignaient les dieux de la puissance procréatrice dont le symbole demeure le phallus. On retrouve encore ces associations dans les expressions enfantines qui désignent le pénis : la petite chose, *the little thing*. Par ailleurs, le mot « chose » a pour racine latine *causa* dont l'incidence judiciaire rejoint la signification germanique de *Thing* ou *Ting* : faire justice. La consonance inhérente aux mots germaniques *ding* (« chose », « pénis ») et *dung* (« excrément ») [64] n'est donc pas due au hasard, mais répond à un lien inconscient plutôt significatif. D'ailleurs, selon Bourke ¹⁰², le terme *dung* vient d'une source anglo-saxonne *dyngg* ou *dincg* qui désignent à la fois « chose » et « excrément ». Les termes « part » et « parties » relèvent également de la même relation. « Part » a pour racine latine *partus* (fœtus, naissance), ce qui suggère que toute « part » ou toute « partie » sont parties (sorties) du corps, au sens littéral comme au sens figuré. La langue grecque offre des liaisons identiques : *schizo* et *skaidan* signifient « séparer » et procurent leur racine aux verbes *to shit* (anglais), *scheissen* (allemand), *schijten* (flamand), *sceadan* et *scitan* (vieil anglais) qui signifient « déféquer », de même qu'aux verbes *scheiden* (flamand) et *scheiten*, *scheiden* (allemand) qui traduisent « séparer ».

Que nous apprend donc cette forêt d'associations ? Elle confirme d'abord la nature éminemment anale du phénomène « objet ». D'autre part, elle démontre ce que la fin du chapitre précédent faisait plus que pressentir : derrière l'analité se profile le manque oral, la brèche, la séparation. En outre, et c'est là qu'apparaît un angle nouveau, cette chaîne étymologique indique également d'autres dimensions : celle du pénis d'abord, castrable, mais aussi et surtout celle du phallus, incastable celui-là !

On pourrait toujours objecter à ce raisonnement que la généralisation « chose » désigne, bien sûr, toutes choses et qu'il ne faut donc point être étonné de la retrouver associée à « tout » en général et aux contextes oral, anal et phallique en particulier.

Là n'est pas mon propos. Ce qui me frappe le plus, c'est que dans les sources inconscientes exprimées à travers l'étymologie, on retrouve les mêmes dimensions, peu importe le synonyme. Ces dimensions réfèrent une fois au manque et l'autre fois à son comblement ; mais

¹⁰² Bourke, *op. cit.*

plus encore, et cela peu importe la famille de langues, elles réfèrent simultanément au manque (ou à la séparation) et à son comblement.

La chaîne d'associations étymologiques indique en outre un genre de suite logique et chronologique qui pourrait se lire, [65] sur le plan ontogénétique, du plus récent au plus ancien : loi — castration — pénis — excrément — perte et séparation — phallus — naissance — fœtus.

Les pistes ouvertes par cette brève étude étymologique sont à la fois claires et confuses. Il va falloir les regarder de plus près...

[66]

[67]

La quête de l'objet.
Pour une psychologie du chercheur de trésor.

Chapitre 4

Le trésor qui mène au phallus maternel

*ou comment la quête du trésor cherche à vérifier l'intégrité
du corps maternel*

Les fèces maternelles

La mère-terre

[Retour à la table des matières](#)

L'hypothèse anale, nous l'avons vu, conduisait cette étude dans une impasse. Bien sûr que l'objet est l'équivalent de l'excrément et que l'analité, à son tour, sert à combler un manque. Cependant, tout individu bien constitué a vécu la séparation d'avec sa mère. Par contre, chacun n'a pas investi autant dans l'objet. Tous ne s'acharnent pas d'une manière égale sur leurs possessions. Ce qui détermine le choix d'un « double de soi » spécifique demeure une question sans réponse. J'ai bien vu que le manque oral fait surface à tout moment pour peu qu'on gratte le vernis anal. Mais quel est ce manque qui provoque la quête si impérative de certains objets ? Pourquoi n'accepte-t-on pas

une fois pour toutes de faire son deuil de la complétude orale ? Pourquoi l'illusion doit-elle demeurer vivante ?

Il faudra explorer d'autres avenues permettant de saisir mieux cette illusion. Il y a des chances qu'elles fassent toucher de plus près la fantasmatique du petit enfant devant ce qu'il craint de perdre et finalement perd.

Si je me réfère à mon rêve des lunettes et à ma propre quête dans son ensemble, il m'apparaît clairement que la recherche impliquée vise à retrouver quelque chose à quoi j'ai [68] déjà goûté. À mesure que j'associe sur cette sempiternelle fouille, je découvre que ce que j'espère trouver, c'est rien de moins qu'un trésor. Cette constatation me gêne. Pourtant, si je regarde à nouveau autour de moi, si je relis les chapitres rédigés, je ne puis échapper à cette évidence : le mythe d'un trésor caché grouille partout, le rêve d'y accéder demeure omniprésent. Un regard superficiel sur ce contenu global suffit à déchiffrer les caractéristiques anales inhérentes au trésor : il est caché dans les entrailles de la terre ; sa mise à jour crée l'euphorie, la fierté, le sentiment d'abondance typiques des affects que provoque l'objet anal. Mais je sens confusément qu'il y a là beaucoup plus que les seules contingences anales. Plusieurs auteurs confirment cette intuition. Une atmosphère, je dirais plus primitive, plus originelle, entoure le trésor. Celui-ci n'est pas seulement caché dans les entrailles de la terre, il se niche dans les entrailles de la mère-terre (*mother earth, Mutter Erde, moeder aarde...*). Voilà un élément capital. Il ne fait pas de doute que le trésor, de par son association aux fèces, revête un sens anal ; néanmoins il semble bien s'agir des fèces maternelles ! Un matériel abondant ne manque pas d'encourager cette hypothèse. D'abord le lien mère-terre émerge depuis des millénaires des mythes, des religions, des légendes et, de tout temps, les fouilles dans la terre ont symbolisé l'intrusion dans la mère. Ici encore on ne peut qu'être frappé par les rapprochements linguistiques. À titre d'exemples : en anglais, le noyau d'un filon minéral ne s'appelle-t-il pas *mother lode*, en allemand, *Mutter-Gesteint* Et pour être plus explicite encore : le corridor menant au filon s'appelle *Mannes-Fahrt* ou tunnel par lequel l'homme fraye son passage. Les choses deviennent encore plus claires à la lumière du vaste matériel que nous fournit la tradition des légendes axées sur le thème du trésor.

Les contes de trésor

Je tombais récemment sur un livre de poche intitulé *Treasure Hunting in the U.S.A.* ¹⁰³ et sous-titré : *The Authentic Stories and Actual Sites of Treasures Waiting to be Recovered all over America*. Ce petit livre, comme le sous-titre l'indique, décrit les circonstances dans lesquelles les trésors ont présumément [69] été enfouis et attendent d'être découverts. Les scénarios sont invariablement les mêmes. Il s'agit d'un butin enterré par quelque pirate, bandit ou mécréant, ce qui, à quelques variantes près, correspond à ce que nous lisions dans les « contes de trésor » de notre enfance. Dans ces contes, on s'en rappellera, c'est un jeune garçon qui, habituellement et par un heureux concours de circonstances, découvre le secret susceptible de mener au trésor, suite à une série d'épreuves apparemment insurmontables. Le protagoniste, une fois en possession du secret, pourra épouser telle belle princesse et poursuivre une vie longue et heureuse. Mon livre de poche ressuscite le même rêve tout en éludant l'aspect de fiction. Il n'est pas nécessaire que le lecteur s'identifie aux Ali-Baba, il devient lui-même le héros qui dérobera le trésor aux entrailles de la terre !

Des choses extraordinaires furent écrites à propos de ce genre de contes. Comment ne pas citer l'étude de Marie Bonaparte sur *Le Scarabée d'or* d'Edgar Allan Poe ¹⁰⁴. Cet essai élabore en parallèle les expériences enfantines de Poe et le contenu fantastique du livre. Bonaparte aboutit fatalement à retracer l'équation or = fèces = fœtus. La richesse dont rêvait Poe à l'époque de la rédaction du livre relève à la fois d'une réminiscence inconsciente et de la condensation d'une foule d'éléments qui le reliaient à ses deux mères. Legrand-Poe cherche l'or du capitaine Kidd (*kid* - « enfant »). Il le trouve grâce à la découverte d'un cryptogramme et au scarabée (encore lui !) d'or qui l'acheminent vers le lieu fatidique. Cet or, fébrilement recherché, représente les fèces enfouies dans le corps maternel lui-même symbolisé chez l'auteur par les côtes de la Virginie. L'histoire personnelle de Poe donne à croire que les fèces symboliseraient aussi bien la dialectique mère-

¹⁰³ Carlisle (1977).

¹⁰⁴ Bonaparte (1933).

enfant que cet autre enfant né de sa mère, au milieu d'une atmosphère que les yeux du petit Edgar avaient colorée de mystère. Bonaparte rapporte une communication personnelle de Freud qui trouve un écho dans ce conte. Je la résume comme suit : un lien inconscient rapproche les histoires de trésor et une situation historique de la race à l'époque où le sacrifice humain était encore pratiqué. Le trésor caché avait quelque chose à voir avec la découverte d'un fœtus dans l'abdomen de la victime.

[70]

De nombreux rapprochements linguistiques peuvent, encore ici, appuyer cette hypothèse. Ainsi selon Thass-Thienemann ¹⁰⁵, l'ancien terme allemand *Schätel* (ou *Schach-tel*), qui signifie « abdomen féminin », relève du terme latin *scatula* (it. *scatola* ; all. *Schatulle*) qui veut dire « boîte-au-trésor ». Par ailleurs, le substantif allemand pour trésor est *Schatz* (néerl. *schat*). En anglais, plusieurs consonances évoquent le même rapprochement : *womb* — *tomb* (« abdomen féminin » — « tombeau ») et *casket* — *basket* (« écrin » — « panier de nouveau-né »). Abondamment documenté, Thass-Thienemann prétend que ces consonances linguistiques ne tiennent pas du hasard. Au contraire, elles suggèrent des associations de sens, impliquant les notions de naissance et de mort, elles réfèrent également à un lien inconscient fermement établi. Ce même auteur cite encore l'ancien mot égyptien *khà-t* qui désigne à la fois l'abdomen féminin et le tombeau. Freud avait déjà remarqué d'ailleurs que « coffre » et « boîte-au-trésor » symbolisent tous deux le ventre maternel ¹⁰⁶. J'ose ajouter à cela que la langue flamande, en version populaire sinon humoristique, désigne par *koffer* (« coffre ») le postérieur féminin.

Mais revenons un instant aux contes de trésor dont Selma Fraiberg ¹⁰⁷ fit une étude fascinante. Dans ce travail dont la source puise à même sa propre histoire de chercheuse de trésor, l'auteur identifie le fameux scénario typique d'à peu près toutes les histoires du genre.

Un garçon habituellement pauvre et bon découvre accidentellement le secret qui indique l'emplacement du trésor, qu'il s'agisse d'un

¹⁰⁵ Thass-Thienemann (1973).

¹⁰⁶ Freud (1900).

¹⁰⁷ Fraiberg (1954).

message codifié ou de quelque autre indice-clé. Le trésor consiste en un précieux butin enterré par un pirate ou par un bandit. Souvent le jeune héros entre en conflit avec tel mécréant qui concurrence sa recherche. Mais il triomphe à tout coup, épouse une princesse ou assure à sa mère une vieille femme remplie de richesses et d'abondance.

[71]

À partir de quelques contes du genre et d'un matériel abondant, Fraiberg élabore ses hypothèses. Celles-ci concernent surtout la découverte enfantine de la sexualité et la situation œdipienne dans son ensemble. La découverte de l'objet-trésor symboliserait celle du pénis (phallus) et du plaisir secret que celui-ci procure. Par le geste masturbatoire de frotter sa lampe, Aladin provoque l'apparition du génie-abondance et réalise magiquement son désir incestueux. Le caractère dangereux de l'entreprise trouve son illustration dans la figure du pirate dont la castration est bien représentée par le fait qu'il soit borgne, manchot ou éclopé.

Fraiberg relie l'intérêt universel pour ce genre d'histoires à la magie qu'exercent sur l'imagination des enfants aussi bien les parties génitales que le mystère des origines. La dimension mystérieuse de ces réalités est transposée sur le lieu où se niche le trésor. Un rival qui détient des pouvoirs supérieurs (le père) doit être déjoué par le héros. C'est là le creuset de l'aventure et, une fois l'épreuve traversée, le jeune homme accédera à la trouvaille, c'est-à-dire à la connaissance de ce qui était caché dans la mère-terre. Fraiberg observe que la topographie du territoire des fouilles n'est qu'une transposition de l'anatomie maternelle.

Bien que Fraiberg situe son interprétation dans le contexte œdipien, elle circonscrit, à titre de première visée de la fantaisie, la recherche de ce qui habite le vagin maternel. Autrement dit, le trésor caché ne serait rien d'autre que le phallus maternel.

Le phallus maternel

[Retour à la table des matières](#)

Tout clinicien attaché à l'observation de l'enfant, garçon ou fille, connaît bien le concept du phallus maternel. L'enfant, au-delà des évidences, croit à l'existence du pénis chez sa mère. Cette croyance survit dans l'inconscient sous la forme d'un fantasme qui sert un double but. D'une part, ce fantasme rassure quant à l'éventuelle brisure de la dyade primitive. La mère et l'enfant sont fantasmes comme anatomiquement égaux, donc phalliques (selon le modèle moniste propre à la sexualité enfantine).

[72]

L'enfant peut alors voir la mère comme celle qui n'a rien perdu — dont rien ne s'est séparé. Par conséquent, puisque rien ne sépare de la mère, il n'a pas à craindre pour lui-même la séparation. D'autre part, le pénis maternel fantasmatique, négateur de la différence anatomique, épargne aussi à l'enfant la crainte de la castration. La différence sexuelle, telle que vérifiable dans la réalité, comporte trop de menaces pour être accueillie d'emblée. Aussi est-elle niée au profit du fantasme. Voilà la théorie courante. Il reste toutefois à clarifier l'hypothèse de Fraiberg concernant le lien entre trésor caché et phallus maternel. Peut-être éventuellement pourrait-elle être poussée plus loin jusqu'à faire du phallus maternel la plaque tournante de l'argumentation qui suit.

De Milton à la magie du sphinx

Un paragraphe de *Paradise Lost* ¹⁰⁸ est particulièrement frappant. À mon sens, il introduit le chaînon manquant dans l'ensemble des associations d'idées et de significations qui conduisent du trésor au phallus maternel.

¹⁰⁸ Ce texte a partiellement été cité par Jones (1918). Il le situe par erreur dans le huitième livre de *Paradise Lost* de Milton. En réalité, il se trouve dans le premier.

Men...

Ransack'd the center, and with impious hands

Rifled the bowels of their mother earth

For treasures better hid. Soon had his crew

Opened into the hill a spacious wound.

And digg'd out ribs of gold. Let none admire

That riches grow in hell...

Ces quelques lignes synthétisent, me semble-t-il, plusieurs données. On y soulève la profanation du corps maternel impliquée dans la recherche du trésor auquel on accède en s'y frayant un chemin. Également, l'extirpation des entrailles réfère directement à l'excrémentiel : on les videra de l'or qu'elles renferment. Toutefois, il est particulièrement remarquable qu'il soit question des « côtes » en or. Peu importe comment on traduit *ribs*, ce terme désigne incontestablement un attribut masculin. Milton renverse là la situation du récit de la Genèse où c'est l'homme qui fournit la côte génératrice de la femme. [73] (Sans doute le Pentateuque fut-il écrit par un homme jaloux des pouvoirs procréateurs féminins.) Quoi qu'il en soit, la côte d'or, dans le poème cité, doit être interprétée comme symbolisant le phallus anal maternel si fébrilement poursuivi par les fils.

Bien sûr, il s'agit ici d'un petit texte isolé, surinterprété et dont la crédibilité ne tient qu'au prestige d'un auteur classique. Je ne saurais construire une argumentation sur un matériel aussi limité. Là n'est pas mon intention. Néanmoins, ce court extrait m'aura servi de mise à feu pour explorer plus avant.

Je ne peux résister à faire ici une autre parenthèse linguistique. Le mot « trésor » vient du grec *thesauros*. L'étymologie de ce mot mène à deux sources différentes : *the* et *sauros*.¹⁰⁹ *The* signifie « sucer », « téton », « mamelon » et, de là, « féminin ». *Sauros* veut dire « lézard » et, de là, « membre viril ». Dans son contexte étymologique, tout comme dans l'optique inconsciente, le mot *thesauros* embrasse

¹⁰⁹ Thass-Thienemann, *op. cit.*, vol. 2, pp. 89 et ss.

donc les deux sexes. « Trésor » devient l'équivalent de féminin-masculin, c'est-à-dire vulve habitée par le pénis. Les rapprochements n'arrêtent pas là. Les mythologies sont trop riches pour ne pas se prêter aux interprétations. Ainsi dans les Nibelungen, le trésor est gardé par un dragon qui méritera peut-être qu'on s'y attarde un peu. Dans les mythologies grecques et égyptiennes, c'est le sphinx qui se porte gardien. Voilà une étrange créature. Gardienne d'un trésor, son sexe est empreint d'ambiguïté. Certains auteurs la prétendent femelle ; d'autres, hermaphrodite. La plupart du temps (aussi bien en Égypte qu'en Grèce), le sphinx exhibe un visage et une poitrine de femme. Le reste du corps baigne dans l'incertitude : lourdement couché sinon pratiquement immergé dans la terre, le sexe est caché. Ou le trésor ! La plupart du temps toutefois, cette partie inférieure du corps est celle d'un lion à la queue ostentatoire. Le sphinx est la mère phallique qui pose, comme le dit Grunberger, l'énigme ou le piège anal par excellence ¹¹⁰. Cette énigme met le sujet devant un [74] pari dont l'enjeu est la perte ou la mort. Le trésor caché ou l'énigme prend la forme d'une question dont la réponse, toujours obtenue par ruse ou par magie, permet d'accéder à une connaissance secrète ou défendue. L'énigme serait donc de nature sexuelle. En effet, le sphinx mythique est une fille de Chimæra, elle-même souvent représentée sous les traits d'une chèvre ; or la chèvre pour les Anciens symbolisait une insatiable promiscuité sexuelle. Ce qui nous met encore une fois devant le rapprochement : trésor, obtention de la réponse par médiation magique (le jeu montré-caché relève d'un caractère anal) et le pénis anal qui équivaut au pénis maternel.

Le récit de la Genèse, à savoir la chute de l'homme, se profile encore en filigrane. Autant de métaphores bibliques qui rappellent la genèse du psychisme et dont le scénario ressemble fort aux récits mythologiques cités. Dieu interdit au premier couple l'accès au fruit de l'arbre dit de la Connaissance. Ce fruit renferme un secret, celui du bien et du mal. Il est dûment gardé par un animal non moins phallique que ne l'était le sphinx. Tout comme celui-ci d'ailleurs, le serpent-gardien déploie la séduction : il cache, il montre, il promet. L'enjeu de l'obéis-

¹¹⁰ Grunberger (1975a) rapporte que la racine du mot sphinx (selon le dictionnaire étymologique de Boisacq) serait *sphaig* qui signifie à la fois « étreindre », « lien » et « sphincter ». De toute évidence, le même cercle continue de se fermer !

sance, c'est encore la vie éternelle contre la mort ou la perte. Ce que le serpent promet, c'est la découverte de la voie par où devenir comme des dieux, donc capables d'engendrer *sui generis*.

Ce que le sphinx promet au terme de la poursuite du trésor c'est le chemin à travers lequel devenir un homme, c'est-à-dire trouver le phallus. Encore une fois, dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit pas du phallus dans son acception œpидienne puisqu'il sera obtenu par ruse et par magie. Il s'agit plutôt du phallus anal qui, précisément, permet d'éviter l'épreuve œdipienne tout en court-circuitant la maturation normale. La magie représente ce raccourci anal grâce auquel la mère promet le phallus, qui serait ainsi obtenu sans médiation paternelle ¹¹¹.

Géographie et voyeurisme

En effet, l'humain rêve d'obtenir le phallus par magie. En d'autres mots, l'homme est tendu vers la connaissance du [75] phallus maternel malgré les évidences anatomiques. Cette recherche serait le moteur initial de beaucoup de phénomènes et de comportements. Ainsi, nous avons vu que, dans bon nombre d'histoires fantastiques, une carte géographique rudimentaire donne des indications plus ou moins cryptographiques quant à l'emplacement du présumé trésor. Or pour l'inconscient, topographie et anatomie sont souvent synonymes. Ladite carte alors montre la morphologie de la terre-mère et elle indique en plus le lieu du trésor enfoui.

L'intérêt assez généralisé que suscitent les cartes géographiques, et plus particulièrement les anciennes, a d'ailleurs quelque chose d'inattendu. Sous l'angle phénoménologique, on peut attribuer cette attirance au fait que les vieilles cartes situent l'espace des origines plus ou moins lointaines. Ces origines géographiques devront — pour l'inconscient — s'identifier en l'occurrence aux origines physiques qui achemineront dès lors fatalement vers le ventre maternel. Plus la carte est ancienne, c'est-à-dire étrangère aux réalités familiales, plus elle laisse de place au fantasme quant au lieu originel. D'ailleurs, la curio-

¹¹¹ Grunberger, *ibid.*

sité déployée à l'égard des origines — à l'égard du ventre maternel si je puis dire — revêt parfois un caractère si impératif qu'elle se manifeste sous diverses formes. On pouvait lire dans la revue humoristique américaine *Mad*, il y a quelques années, une affirmation plutôt sarcastique à l'effet que le *National Géographie Magazine* pourrait bien être considéré comme le *Playboy* de l'hypocrite. C'est peut-être plus vrai qu'on ne le pense. La popularité du *National Géographie* n'est pas moins notoire qu'inattendue. À mon avis, elle ne relève pas tant des quelques photographies de nus primitifs, ainsi que l'estimait *Mad*, qu'à la signification inconsciente de l'intérêt pour la géographie. On pourrait dire que géographie et voyeurisme pourchassent le même objectif. Pour ce qui concerne le voyeurisme, le but inavoué n'est autre que la vulve maternelle avec ce qu'elle contient. On sait maintenant, grâce à la clinique psychanalytique, que le voyeurisme pervers est suscité par le désir de trouver la vulve habitée par un pénis. Ce genre de perversion repose sur la nécessité de nier, non seulement la différence anatomique entre les sexes, mais surtout de nier l'inachèvement de la mère. Plus essentiellement encore, ce dernier aspect de la négation permet au pervers de nier l'éclatement de la symbiose originelle.

[76]

S'il n'est pas évident que le voyeurisme poursuive principalement la vulve et son contenu, cela ne demeure pas moins quelquefois manifeste. Ainsi, des revues comme *Penthouse* abondent en vulves aussi garnies que possible de clitoris longs et charnus. Le va-et-vient des regards braqués sur les effeuilleuses des bars spécialisés cherche en fait le meilleur angle sous lequel la « chose » aurait des chances d'être vue. Qu'il y ait là un fantasme qui dépasse la simple jouissance sexuelle du mâle est bien illustré par le fait que les femmes autant que les hommes se partagent cette curiosité quant à la nudité féminine. Contrairement aux attentes du marché, les femmes manifestent un plus vif intérêt pour les revues destinées aux hommes qu'à celles qui exploitent la nudité masculine. De là à croire que le phallus maternel suscite une fascination universelle, il n'y a qu'un pas. D'ailleurs, l'excitation et l'acte sexuel en lui-même ne seraient-ils pas une réalisation rituelle du même fantasme ? En plus de doter la femme d'un pénis, ces expériences rééditent l'union mystique, la dyade primitive, la *conjunctio* des alchimistes.

Bien sûr, on peut ramener plusieurs phénomènes à la même quête poursuivie, ne l'oublions pas, par le *regard*. Pensons à l'explorateur ou au « voyageur ». Il poursuit en fait le même but que l'archéologue ou que tout chercheur de trésor. Par son désir de constituer ou de reconstituer un « monde », il poursuit ni plus ni moins un but de re-création du corps maternel — mais d'un corps parfait, entier — qui ne laisse plus de coins non découverts voire incomplets ! La carte géographique ou la *géographie* en est, comme Guillaumin le dit, le dessin et le dessein. Et, une fois de plus, le regard est central dans cette entreprise, comme s'il s'agissait bien toujours du même voyeurisme. Le même auteur dira quant à l'explorateur : « ... aucun des accomplissements n'est pensable sans le regard, la vision, le sens de la distance et des rapports, appris d'abord au creux du passage intime d'une mère suffisamment bonne, d'une terre maternelle ¹¹². »

[77]

La magie du trésor bricolé

L'obtention magique ou la recherche fantasmatique du phallus maternel sont également véhiculées par cette fascination qu'exercent l'objet miniaturisé, le machin, le gadget, autant d'éditions de la pierre philosophale. Ces objets sont investis d'une instrumentante libidinale, selon l'expression de Smirnoff. Miraculeusement fonctionnels, ils marchent tout seuls, sans effort. La dimension magique de ces objets, c'est-à-dire leur polyfonctionnalité ainsi que l'aspect montré-caché de leur manipulation, en font en quelque sorte un phallus maternel de type anal-magique. Sur le plan fantasmatique, ils remplissent un rôle analogue à celui du trésor enfantin, comme l'a si magistralement démontré Grunberger ¹¹³. Celui-ci observe que l'enfant s'édifie souvent un trésor : série d'objets hétéroclites, habituellement vieux et usés et surtout dénués de valeur objective. Il est de règle que l'origine de ce trésor soit clandestine : on l'a soit volé, soit « trouvé » ¹¹⁴. L'enfant ne

¹¹² Guillaumin (1976), p. 146.

¹¹³ Grunberger, *op. cit.*

¹¹⁴ Dans un livre pour enfants de Boris Petroff (1940), il est question d'une chasse au trésor où l'auteur rapporte certaines superstitions reliées à ce genre

se ferait pas un trésor d'un objet reçu de la main d'autrui. Au contraire, le trésor doit échapper à tout processus relationnel : on se le « fait » soi-même. Les ressemblances entre les caractéristiques du trésor de l'adulte et celles du trésor enfantin sont évidentes. Là aussi, les acquisitions sont entourées de mystère, de clandestinité. Plus les objets sont acquis magiquement, plus ils ont d'attrait aux yeux du collectionneur. Cette situation donne au trésor, qu'il soit enfantin ou adulte, son autonomie narcissique, ce qui explique en fait l'énorme investissement narcissique dont il fait l'objet. Comme dans le cas de l'objet typiquement anal, ce trésor est à fois caché et exhibé, retenu et extériorisé. L'enfant le garde dans sa poche, le tripote ou le montre éventuellement dans une atmosphère de secret et de mystère. L'objet est donc porteur de projections multiples à caractère magique, narcissique en ce qu'il demeure pour l'enfant un moyen de [78] triompher sans devoir réellement « affronter » l'autre, à savoir le tiers, le rival. Aussi le trésor revêt-il une fonction magique de protection contre les peurs de castration ou de séparation ; protection à laquelle on recourt plus ou moins compulsivement. Le trésor protège d'autant plus efficacement qu'il se multiplie à l'infini, comme c'est le cas pour tout objet anal.

En accord avec Chasseguet-Smirgel ¹¹⁵, nous sommes ici en présence d'un processus de création du phallus magique autonome, c'est-à-dire non issu de l'introjection du phallus paternel. Il s'agit donc d'un pseudo-phallus maternel ou d'un phallus fécalisé. L'incidence anale est claire : l'objet hétéroclite, l'antiquité souillée, le timbre oblitéré, le vieux livre sont autant de phallus fécalisés donc maternels qui permettent de contourner l'œdipe et qui désamorcent magiquement l'angoisse de séparation-castration. À cet égard, le collectionneur se manifeste bien proche de l'enfant qui traverse l'épreuve anale. Tout comme celui-ci surinvestit ses fèces, quotidiennement reproduites, le collectionneur multiplie, c'est-à-dire reproduit sans cesse ses objets, sauvant magiquement son honneur et son intégrité narcissiques.

d'activités en Hongrie. Les chasseurs de trésor ne doivent jamais révéler quoi que ce soit aux autres à propos de leur trouvaille, sans quoi le trésor s'enfoncerait si profondément dans la terre qu'il leur échapperait à jamais. De plus, le trésor n'est accessible que la nuit, avant que le coq n'ait fait entendre son premier chant.

¹¹⁵ Chasseguet-Smirgel (1971).

L'évitement de l'œdipe

[Retour à la table des matières](#)

Eu égard à la fonction psychique du trésor enfantin, Grunberger conclut à l'évitement de l'œdipe. L'objet investi ne réfère pas au pénis œdipien, puisqu'il est cherché et obtenu par magie. Comme on l'a vu plus haut, c'est la mère qui promet ce phallus, court-circuitant ainsi la maturation normale de la voie œdipienne. Ainsi l'individu contourne la triangulation œdipienne, chemin plus long, plus hasardeux aussi, où le père-tiers est requis pour savoir (pour avoir) mais où se présente également le face à face avec la peur de la castration. Le leurre de la possession du phallus maternel cheville l'individu à l'univers maternel, le rive à l'union duelle, le maintient dans le savoir magique, dans le secret, dans l'inconscient. En revanche, cette voie maternelle l'empêche d'accéder aux fruits de l'œdipe, au [79] père, à la parole, à la loi, au vrai savoir, à l'univers conscient : autant de rayons de la réalité qui s'offraient au détour du triangle. La maturation vers l'état adulte et vers l'intégration sociale se voit carrément compromise, puisque le trésor maintient l'illusion de l'achèvement de l'homme. Cet achèvement, c'est l'incastrabilité ; c'est la femme porteuse du pénis ; c'est l'homme muni d'une virilité magique, inaltérable. Mais nous pressentons qu'au-delà de l'évitement œdipien, la tentative anale vise fondamentalement la sauvegarde de l'unité duelle paradisiaque. Le paradis d'avant la chute.

La magie déjouée

Oui ! le rêve pourrait se situer là. En tout cas le fantasme du phallus maternel autofécondant est omniprésent. L'individu veut être complet, invulnérable, immortel. Il cherche à éviter le passage par la voie relationnelle où se tient le père et il s'épargne toute séparation d'avec la mère. Le phallus maternel symbolise donc à la fois la suffisance et la toute-puissance. Il fait échec à la nécessité de la rencontre paternelle qui implique l'éclatement de l'unité duelle. C'est là le rêve humain le

plus désespéré *en même temps que l'hésitation peut-être la plus profonde*. En effet, je l'ai souligné plus haut, l'individu manifeste une ambivalence à l'égard de la perfection, du parachèvement. Malgré tout, il tient à la défaillance de l'objet : le robot doit finir par se briser. En réalité, l'homme flirte avec le gadget qui le rassure momentanément quant à son incomplétude, mais il n'aspire pas à réaliser jusqu'au bout le rêve du supergadget. Si l'objet asexué ou transsexué (autofécondant) réalisait parfaitement le rêve de son propriétaire, sa sexualité en serait détruite et toute possibilité de relations humanisantes s'en trouverait bloquée. L'objet risque de détruire l'homme. C'est ce risque qui, précisément, inspire le *happy end* des histoires de science-fiction. Étrangement, cette fin heureuse contredit la consécration du super-robot, ou l'avènement de la race parfaite et immortelle. La plupart du temps, la dernière image du film ou du livre « sci-fi » s'attardant sur les débris du robot, annonce l'échec du rêve, ébrèche l'illusion. L'homme respire avec soulagement quand s'écroule son œuvre parvenue à la perfection, à l'autosuffisance. L'échec de l'objet de rêve [80] ranime l'aspiration humaine à la relation d'altérité ¹¹⁶. N'est-ce pas ce

¹¹⁶ La nécessité d'une mise en échec de la magie me paraît remarquablement illustrée par l'observation clinique suivante qui m'a été communiquée par Henri Mercier, psycho-éducateur.

Des enfants jouent avec des marionnettes. Ils inventent l'histoire suivante. Un homme riche se rend compte de la disparition d'une somme d'argent gardée dans son coffre. C'est son valet qui lui apprend la catastrophe. Le maître se met à réprimander et molester son valet, quand apparaît un magicien qui propose ses services. D'un coup de baguette, celui-ci renfloue le coffre. Extasié devant un tel pouvoir, le maître demande à son valet de s'assurer les services de ce magicien qui, en l'occurrence, constitue une vraie mine d'or. La scène suivante, toutefois, montre le magicien si malade qu'il en perd ses pouvoirs.

Cette dernière séquence de l'histoire illustre bien mon point de vue. Suite à la castration anale qu'avait infligée au maître la disparition de son or, le magicien restaure miraculeusement l'intégrité de celui-ci, c'est-à-dire sans passer par quelque démarche relationnelle, bref selon la manière anale. Cependant toute puissance magique devient à la longue intenable. Le magicien doit faillir à tout prix pour qu'un *happy end* se réalise.

processus de « mise en échec » qui fait que Robinson aura son Vendredi, que le ciel aura son ange déchu, que le roi aura son fou ¹¹⁷.

¹¹⁷ Peut-on le dire plus éloquemment que Bernard Shaw : « *Every despot must have one disloyal subject to keep him sane* » (dans *Plays Unpleasant*, p. 8 de la préface ; cité par Jones, (1916)).

[81]

La quête de l'objet.
Pour une psychologie du chercheur de trésor.

Chapitre 5

Le phallus maternel garant de l'union duelle paradisiaque

ou chassés du paradis, nous ne cessons de frapper à sa porte

L'objet surdéterminé

[Retour à la table des matières](#)

Au chapitre précédent, diverses associations nous ont indiqué que le trésor, de par son sens anal-narcissique, renvoie au phallus maternel qui, à son tour, exorcise la peur de la castration du fait qu'il sert de voie d'évitement quant au conflit œdipien.

En même temps, l'objet anal nous est souvent apparu surdéterminé, investi de fonctions multiples et de sens différents. Comme si, en fin de compte, l'objet anal était un condensateur de diverses sensations de manque ou de peur de séparation, issues de stades ou d'époques différentes. On pourrait dire que l'objet anal et le fantasme sous-jacent, c'est-à-dire le phallus maternel, nous confrontent à une apparente controverse entre la thèse freudienne du conflit œdipien et celle de Mélanie Klein dont l'accent porte davantage sur les sources prégénita-

les du manque. Au risque de pécher par simplisme, on pourrait dire que Freud circonscrit la perte autour du thème de la castration (perte du pénis), tandis que Mélanie Klein la voit comme la brisure de l'union dyadique entre la mère et l'enfant. Les deux auteurs se rallient cependant sur un point : le sentiment de perte crée la recherche d'une réassurance. Les deux points de vue, d'ailleurs, loin de s'exclure, sont complémentaires : la perte du premier objet et la peur de la castration sont toujours entrelacées ; toute perte renvoie inéluctablement [82] à une autre plus ancienne déjà trop douloureuse. À cet égard, plusieurs auteurs, dont Rank ¹¹⁸, puis, plus récemment, Barande et Grunberger ¹¹⁹, situent la première perte dans le traumatisme de la naissance.

Il importe de voir pour le moment que la chaîne analité-phallus maternel constitue l'élément « assimilateur » de la réassurance magique contre les pertes ou les manques successifs. Cela devient particulièrement clair si l'on regarde le sens fantasmatique des divers objets qu'adopte le petit enfant. Bak ¹²⁰ circonscrit bien la complémentarité des composantes « Freud-Klein », quand il recourt au sens symbolique du fétiche à partir des phases prégénitales. Dans son optique, le fétiche peut représenter aussi bien le sein, les fèces et le phallus maternel de façon soit morcelée, soit condensée. Aussi la crise œdipienne n'éliminera-t-elle pas la mère phallique puisque le nouvel élément de peur, le spectre de la castration, se greffe tout naturellement sur la menace antérieure de l'éclatement de la symbiose où la mère phallique se trouve déjà impliquée. L'identification à la mère phallique va donc perdurer malgré l'apparition du père dans le décor œdipien. On peut même affirmer avec Bak que toute menace d'ordre narcissique, quelle que soit la phase de son émergence, trouve sa défense et sa réassurance dans le « compromis fétichiste » où le fétiche, par l'effet de condensation, devient le bouclier idéal contre tout élément de séparation. D'ailleurs, la signification que Bak attribue au fétiche se retrouve chez d'autres auteurs qui analysent le sens des objets successifs que s'approprie l'enfant au cours des phases de son développement.

Il nous faudra regarder de plus près ces objets précoces pour en mieux saisir la fonction. La diversité de ces objets, leur nombre et

¹¹⁸ Rank (1924).

¹¹⁹ Barande (1975) ; Grunberger (1975).

¹²⁰ Bak (1953), (1968).

leurs appellations multiples nécessitent une mise en ordre sémantique, logique et chronologique. Déjà dans l'œuvre de Winnicott et de ses disciples, on retrouve un grand nombre de ces objets dont la chaîne ne cesse d'allonger. Sans doute y a-t-il un enchaînement essentiel (donc normal) à partir [83] de ce que Gaddini ¹²¹ appelle l'*objet précurseur*. Celui-ci serait en quelque sorte le géniteur fonctionnel de l'objet transitionnel proprement dit. Tombent sous la rubrique des « précurseurs » : la langue, les cheveux, les doigts, la main, la sucette. Ces objets dits de confort ont ceci de particulier qu'ils participent du corps de l'enfant (*me-possession*). Le « précurseur » se distingue également de l'objet transitionnel en ce qu'il est donné par la mère plutôt que créé par l'enfant. Survient ensuite l'*objet intermédiaire* (Kestenberg ¹²²) qui recèle des incidences organiques : la nourriture, les produits corporels tels que les fèces, l'urine. Cet objet dit intermédiaire procure du plaisir et participe à la fois de l'enfant et de la mère. Au moment où s'ébauche une différenciation partielle entre l'enfant et la mère, un *espace potentiel* se crée graduellement à même la bordure qui départage l'espace maternel et l'espace personnel. C'est précisément sur cette bordure que s'ancrera l'*objet transitionnel* ¹²³, première possession objectivable, c'est-à-dire indépendante du soi (*not-me-possession*). J'y reviendrai longuement plus loin.

À l'objet transitionnel succèdent *les jouets* qui composeront le support matériel nécessaire à la créativité de l'enfant. Dans le cas d'un développement dysharmonique, l'objet transitionnel prendra les traits *du fétiche infantile* (Bak ; Roiphe et Galenson ¹²⁴). On peut dire de l'objet transitionnel qu'il est devenu fétiche quand un enfant y recourt d'une manière rigide, stéréotypée et stérile, c'est-à-dire non créatrice. Cette transposition a lieu lorsque l'épreuve de l'angoisse inhérente à la séparation-castration s'enferme dans une impasse.

S'il s'agit ici d'un semblant de généalogie de l'objet, il n'en reste pas moins que cette « liste » est trop schématique pour être conforme à la vie. Il serait probablement plus judicieux de dire qu'en dernière analyse n'existe qu'un seul objet dont la fonction fondamentale demeure

¹²¹ Gaddini (1970), (1978).

¹²² Kestenberg (1971).

¹²³ Winnicott (1953).

¹²⁴ Bak (1953) ; Roiphe & Galenson (1973).

toujours identique ; cependant, au fil de ses découvertes progressives de la réalité, l'enfant en choisit des formes de plus en plus évoluées. Le but essentiel [84] inhérent à l'objet privilégié vise à exorciser les sentiments de manque de plus en plus sophistiqués au fur et à mesure que l'enfant découvre les manifestations successives de son inachèvement.

L'objet transitionnel

[Retour à la table des matières](#)

L'objet transitionnel, érigé en concept par Winnicott en 1953, a fait couler beaucoup d'encre. Il n'est pas dans mon intention de résumer la pensée de l'auteur ni de faire une monographie sur le sujet. Néanmoins, rappeler certaines caractéristiques de cet objet pourrait relancer ma réflexion.

J'ai situé plus haut l'objet transitionnel, non pas comme premier objet investi, mais comme première possession issue d'ailleurs, c'est-à-dire indépendante de soi. Il est créé, ou plutôt l'enfant se donne l'illusion de le créer, dans cet espace limitrophe, rudimentaire et précaire qui s'élabore entre lui et sa mère. Cependant, cet objet ne renvoie pas moins au sein maternel et, de là, à la mère tout entière. La nature même de l'objet manifeste ses connivences à l'égard de l'univers maternel : il procure de la chaleur ; il présente une texture souple ; une odeur particulière en émane. L'enfant le prend, le crée pour meubler l'absence de sa mère ; l'objet remplit le vide créé par l'éloignement. Il le colle à sa joue, le caresse des lèvres, il respire son odeur, bref il le porte à proximité du corps. L'enfant expérimente donc, grâce à cet objet, la distanciation graduelle par rapport à sa mère, tout en se donnant une présence « intermédiaire » ou traditionnelle. En outre, l'enfant exerce sa propre impulsivité, sa propre instinctivité sur cet objet : il peut le chérir, le mutiler, le cacher, le battre. L'objet ne se fâche pas ; il ne disparaîtra pas ni ne rétorquera : il conserve sa nature envers et contre tout. L'enfant apprend ainsi à maîtriser ses peurs de perdre et, grâce à la médiation de cet objet plus malléable et mieux contrôlable que ne l'est sa mère, il s'appivoise à une mise à distance à l'égard de sa mère. Également, l'enfant peut faire un *reality testing*

adéquat sur cet objet, en passant du contrôle tout-puissant de la période pré-objectale au contrôle moteur que lui permet la manipulation de l'objet. L'importance que l'enfant attache à l'odeur de cet objet montre bien qu'il renonce au contrôle oral inéluctablement voué à l'échec. [85] Dans l'optique orale, en effet, l'enfant contrôle l'objet en l'incorporant, mais celui-ci disparaît dans son ventre : il est détruit. Dans le registre anal, l'enfant peut incorporer l'objet olfactivement, donc sans encourir le risque de sa disparition, de sa destruction. Sentir l'objet ne le détruit pas, pas plus que le désir ou l'acte de le battre n'aboutit à sa perte. L'enfant peut toujours reprendre l'objet et celui-ci s'avère toujours consentant.

Winnicott ne situe pas directement le sens de l'objet transitionnel parmi la chaîne des significations proposées au cours de la présente étude. Néanmoins, il y réfère implicitement. Cet objet, pense-t-il, est un substitut du sein, mais en comparant son concept à celui de Wulff ¹²⁵, il admet que ce sens peut évoluer vers celui de phallus maternel tout en le considérant aussi comme objet fécal ¹²⁶.

Le moins qu'on puisse dire est que, de par sa contribution à l'élaboration des limites de la corporalité propre de l'enfant, l'objet transitionnel joue un rôle tout à fait parallèle aux fèces dans cette période de la genèse et de la consolidation de l'objet extérieur. L'un comme l'autre sont « créés » par l'enfant, du moins l'enfant le croit-il. Ils deviennent tous deux des objets d'expérimentation ; ils sont cachés, montrés, détruits, rappelés à l'existence. Les deux aussi sont incorporés par l'odorat, et enfin, ils sont valorisés et érigés en trésor !

Comme nous le verrons plus loin, Winnicott et ses disciples ¹²⁷ ont passablement élargi le concept d'objet transitionnel (et des phénomènes transitionnels) en y incluant pratiquement tout le champ culturel. Je ne tiens pas à faire l'inventaire de tout ce qui, dans notre existence, garde des caractéristiques transitionnelles : cela a déjà été fait (voir Weissmann ¹²⁸ et Kahne ¹²⁹). Je voudrais cependant relever certains

¹²⁵ Wulff (1946).

¹²⁶ « ...*the transitional object may... stand for faeces* » (Winnicott (1953), p. 93).

¹²⁷ Voir Grolnick, Barkin et Muensterberger (1978).

¹²⁸ Weissmann (1971).

¹²⁹ Kahne (1967).

types d'objets [86] ou de pratiques qui, clairement, restent investis de cet élément magique qui puise son unique raison d'être dans le fait d'exorciser la perte ou le manque. D'ailleurs, ce sont ces types d'objets qui, me semble-t-il, nous instruisent le mieux sur la fonction de l'objet. Peut-être bien de tout objet. Car, de toute évidence, ces objets à saveur transitionnelle participent au mouvement de distanciation qui sépare l'individu d'un autre qu'il a du mal à quitter. On doit déjà voir ces objets comme substituts transitoires de l'autre manquant ou, dans les cas extrêmes, comme écran négateur de la séparation.

Par exemple, certains comportements ludiques enfantins manifestent la tentative d'appriivoiser l'expérience de la séparation. De tels jeux peuvent être considérés comme des substituts de l'objet transitionnel classique. Vider-remplir, ouvrir-fermer sont des jeux qui fascinent l'enfant et qui demeurent des pratiques assimilatrices delà même peur ¹³⁰. On les observe déjà chez le petit enfant aux prises avec les premières « disparitions » de l'objet d'amour, comme Freud l'insinuait en décrivant le fameux jeu enfantin du « Fort-Da » ¹³¹.

Plus tard, dans son développement, les jeux de l'enfant déguiseront à peine cette essentielle fonction assimilatrice. Ainsi les jeux de la période de latence seront souvent inspirés par le désir de compléter les choses, de réparer, de recoller. Je pense à l'engouement pour le collage des modèles réduits, pour les casse-têtes, la prestidigitation et, bien sûr, pour la collection. Ces pratiques enfantines visent *in extremis* l'annulation de la séparation et de ses dérivés œdipiens. Vaguement transitionnelles, elles se structurent selon des modalités diverses étant donné le niveau d'âge et l'appartenance culturelle.

Grolnick et Jengyel ¹³² apparentent d'emblée aux phénomènes transitionnels les pratiques d'ensevelissement et les rituels autour du coucher. À une époque ou l'autre, la plupart des peuples ont enterré leurs défunts accompagnés d'objets qui faisaient écran au caractère absolu de la séparation inhérente à la mort. Les simples gens étaient ensevelis avec des objets qui [87] leur avaient été significatifs ou encore avec un objet qui allait leur permettre de faire le « saut » dans l'autre monde, telle l'obole, par exemple, dans la Grèce antique. Les

¹³⁰ Stevenson (1954).

¹³¹ Freud (1920).

¹³² Grolnick et Jengyel (1978).

gens de haute extraction étaient accompagnés non seulement de leurs trésors mais encore de leurs esclaves et des membres de leur famille. Symboliquement et phénoménologiquement parlant, ces pratiques ne diffèrent pas des rituels qui président au coucher, cette autre séparation d'avec le monde objectai. N'entoure-t-on pas l'enfant d'une foule de compagnons qui l'assisteront dans cet inconnu de la non-conscience et faciliteront la coupure d'avec les proches. Le nourrisson rayonne de béatitude quand il s'endort la joue collée contre le sein maternel et, plus tard, le pouce ou la sucette collés au palais. « Que ma langue s'attache à mon palais si je perds ton souvenir », chante le psalmiste ¹³³.

Plus tard, l'enfant pourra s'endormir en paix dans la mesure où certains rituels auront été observés : le baiser de maman, l'histoire racontée, la berceuse chantée, la cuillerée de miel ingurgitée, le verre de jus au chevet, le soyeux de sa couverture ou le bout de sa taie entre les doigts et un bras autour du toutou. L'adulte fait-il autrement ? Greenacre ¹³⁴ décrit le rituel du *bed-time medication*. Au regard fantasmatique, tout médicament somnifère tient lieu de placebo en ce qu'il aide l'individu à « lâcher prise ». La pilule ou la gorgée de sirop reconstituent le sein magique qui colmate le trou objectai où coule le dormeur ¹³⁵. Outre la pilule et la potion, il faut considérer dans son ensemble la ritualisation qui entoure la mise au lit sous l'éclairage transitionnel. La manipulation stéréotypée du réveille-matin, le quart d'heure de lecture, le rêve éveillé, le petit orgasme pré-sommeil tiennent lieu chez l'adulte du toutou-maman de l'enfant. Plusieurs échouent à trouver le sommeil jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent qu'ils ont omis d'exécuter tel ou tel geste rituel pourtant apparemment dépourvu de sens.

Une autre facette du même phénomène apparaît dans ces objets-souvenirs auxquels tiennent des gens en deuil. Il s'agit [88] souvent d'objets qui touchaient ou entouraient la personne au moment où elle reçut la nouvelle de la mort d'un être cher ou encore d'objets reliés aux derniers moments de celui-ci. Volkan les appelle « objets-de-la-

¹³³ Psaume 136.

¹³⁴ Greenacre (1960).

¹³⁵ Le rêve a déjà été expliqué de la même façon par Guillaumin (1976), Grolnick (1978) et Pontalis (1975).

dernière-minute » ¹³⁶ (*last minute objects*). Ils sont profondément investis par l'endeuillé et ils servent soit à contourner le deuil, c'est-à-dire à nier la séparation, soit à la rendre moins brutale. Dans ce dernier cas, plus proche d'une adaptation normale, les objets-souvenirs revêtent une véritable fonction transitionnelle tandis que dans le premier, ils s'apparentent au processus de fétichisation rigide et compulsive ¹³⁷. Une variante « normale » et courante de ces *linking objects* se retrouve dans ce qu'on appelle habituellement les « souvenirs ». L'objet-souvenir sert toujours à éviter l'abandon radical. La plupart des gens en possèdent qui leur permettent de ne pas perdre totalement une personne chère, une situation ou un état passés, une époque révolue. Comment voir autrement nos objets-« souvenirs d'enfance », nos souvenirs de voyage, le « souvenir » de grand-mère, d'un lieu ou d'une saison sinon comme un effort pour rester un peu malgré tout dans cette enfance, dans la béatitude d'une époque, dans le bonheur vécu à tel endroit, dans l'amour de telle personne. Ces objets-souvenirs meublent le manque, la solitude, l'absence. Finalement, ils ne sont pas si différents des objets auxquels l'enfant recourt pour meubler le vide laissé par l'absence momentanée de sa mère. Pourquoi ne pas inclure dans la liste tous ces objets qui font échec à notre ennui, à notre peur du vide, à la tension de la solitude : cigarette, verre de scotch, musique de fond, lecture... La solitude est un rappel de la séparation et doit donc être déjouée. Elle incite à recourir aux objets ou aux rites transitionnels. Les gens diront souvent leur insurmontable envie d'acheter des choses dès qu'ils sont seuls. « Ma solitude me coûte cher », disait une de mes patientes qui était forcée d'acheter robes, sacs à mains et souliers à chaque fois où ce vague *spleen* lui tombait dessus.

L'objet sera-t-il toujours lié à la perte ? Oui, bien sûr. Mais est-ce dire que l'objet appartient au seul domaine de [89] l'illusion ? Ne sera-t-il toujours qu'un ersatz, un succédané, un « au lieu de » ? D'autres avenues peuvent apporter de nouveaux éléments de réponse et l'un d'entre eux se trouve à mon avis dans l'examen du pervertissement de certains objets tel qu'on le rencontre dans le fétichisme.

¹³⁶ Volkan (1972).

¹³⁷ Ces objets sont très proches du vrai fétiche, du moins selon Smimoff pour qui le fétiche est également un objet de la dernière minute avant la « désillusion » (Smirnoff (1970), p. 47).

Le fétiche

[Retour à la table des matières](#)

C'est dans la théorie du fétichisme qu'on retrouve peut-être illustrés le plus clairement l'opposition et en même temps le rapprochement des points de vue freudien et kleinien. Pour Freud le fétiche représente le phallus maternel qui reste symboliquement investi dans un effort pour diminuer ou nier l'angoisse de castration. Selon ce point de vue, le fétiche est essentiellement un attribut de réassurance phallique et prend ainsi forme relativement tard dans le développement de l'enfant, c'est-à-dire au moment de la découverte de la différence entre les sexes. Freud ne nie toutefois pas la dimension anale du fétiche, en insistant surtout sur la caractéristique olfactive qu'on y retrouve.

L'école kleinienne par contre (voir Glover, Balint, Payne ¹³⁸) situe la genèse du fétiche beaucoup plus tôt. Il serait un genre de substitut surdéterminé du premier objet d'amour (ou au moins des objets partiels) d'abord introjecté oralement et ensuite réextériorisé analement. D'autres auteurs kleriens (comme Gillespie ¹³⁹), reconnaissent néanmoins la signification phallique bien qu'étant fortement modelée par des tendances orales et anales (la signification phallique semble être retenue principalement pour expliquer le fait que le fétichisme ne se trouve que parmi les hommes, bien que Muensterberger ¹⁴⁰ donne une tout autre explication à cette exclusivité). Greenacre ¹⁴¹, elle aussi, fait un compromis entre génitalité et pré-génitalité. Elle postule l'existence de précurseurs pré-génitaux du fétichisme qui donneront lieu à une fragilité. Plus tard, lors de [90] la phase phallique, pour parer aux craintes de castration, l'enfant ressaisira ce substitut qu'est le fétiche pour rétablir l'intégrité du corps maternel et de là l'intégrité de son propre corps.

¹³⁸ Glover (1933) ; Balint (1935) ; Payne (1939).

¹³⁹ Gillespie (1940).

¹⁴⁰ Muensterberger (1962).

¹⁴¹ Greenacre (1953), (1955), (1960), (1969).

Mais regardons un peu plus en détail ce qu'est ou signifie le fétiche. Freud ¹⁴² dans son article sur le fétichisme écrit : « La stupeur devant les organes génitaux réels de la femme qui ne fait défaut chez aucun fétichiste demeure aussi un stigma indéniable du refoulement qui a eu lieu. On voit maintenant ce que le fétiche accomplit et ce par quoi il est maintenu. Il demeure le signe d'un triomphe sur la menace de castration et une protection contre cette menace. » Et encore : « Je dirai plus clairement, que le fétiche est le substitut du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit enfant et auquel, nous savons pourquoi, il ne veut pas renoncer ¹⁴³. »

Rosolato ¹⁴⁴ attire l'attention sur le caractère de « pénis-anal » du fétiche. La « subtile présentification de l'absence » répond bien aux renversements de valeurs de type anal, de par son caractère caché-montré, précieux-sans valeur, prolongement corporel qui se détache, contenant-contenu, etc. ¹⁴⁵. Rosolato en arrive à concevoir le fétiche comme substitut du phallus maternel, de par ses caractéristiques de contenant-contenu. Symboliquement, il s'agit du contenant-vagin qui cache et montre en même temps, ou du moins laisse supposer, illusoirement, le contenu-pénis. Ainsi, le fétiche sera toujours le symbole et le résultat de la condensation contenant-contenu, ou vagin-pénis. Pensons seulement aux fétiches pervers typiques : le soulier, la culotte de femme, le soutien-gorge... Chaque fois nous reconnaissons ce caractère de contenant où le [91] pervers, grâce à l'illusion, peut fantasmer le contenu phallique. La trace de l'odeur ou de la souillure en constitue pour lui la preuve irréfutable. C'est Smirnoff ¹⁴⁶ qui qualifie le fétiche de « dernière barrière » avant la désillusion ; l'objet permet au pervers

¹⁴² Freud (1927a), p. 154. C'est nous qui traduisons.

¹⁴³ Freud, *ibid.*, pp. 152-153. C'est nous qui traduisons.

¹⁴⁴ Rosolato (1967), (1970).

¹⁴⁵ Mon fils, en pleine période anale, démontrait bien le caractère magique du pénis anal. Après avoir fait son besoin dans la toilette, il faisait des signes de magie au-dessus du produit pour le faire disparaître (en tirant éventuellement la chasse). Ceci se constituait en vrai rituel et coïncidait dans le temps avec un jeu analogue concernant son pénis ; celui-ci était alternativement, et dans un rythme très rapide, sorti et caché dans la culotte sous un oeil concentré et sérieux.

¹⁴⁶ Smirnoff (1970), p. 47.

de s'accrocher encore un moment à l'illusion qu'il y a vraiment « quelque chose dans cette culotte ».

Mais le fétiche aura, en même temps, ce que Green ¹⁴⁷ appelle une « valeur paradigmatique » : il emprunte précisément sa valeur au fait qu'il touche le corps de près. Valeur d'autant mieux confirmée que, justement il est en même temps détachable (séparable) du corps comme tel. Autrement dit, le fétiche, pour être fétiche, doit être en même temps corps (contenant) et non-corps (pénis détachable ou pénis fantasmé). Ainsi, comme Grunberger le disait au sujet du trésor enfantin, on ne peut voir le fétiche que comme une tentative d'évitement de l'oedipe en ce qu'il désamorce d'avance la possibilité de l'angoisse de castration. Il y a d'ailleurs d'autres éléments qui rapprochent « trésor » et fétiche. Smirnoff ¹⁴⁸ note que l'élaboration du fétiche résulte d'une sommation d'effets, voire d'événements divers et hétérogènes. Aussi est-il en quelque sorte un « bricolage » tout comme le trésor grunbergerien. Bref, le fétiche tombe dans la catégorie des objets anaux : il est un objet réel qui symbolise aussi bien le pénis que son absence, il adhère au corps aussi bien qu'il s'en détache. Comme l'objet transitionnel, il subit toutes les manifestations instinctuelles (agressives, érotiques) sans changer de nature. Sa qualité olfactive permet son incorporation sans risque de destruction. Symbole du phallus maternel, il permet une réassurance aussi bien contre l'angoisse de la différenciation d'avec la mère que, plus tard, contre l'angoisse de castration.

Le fétiche, comme son précurseur l'objet transitionnel, appartient à l'illusion. Cette illusion, qu'elle incarne le pénis maternel ou le sein maternel, est maintenue aussi longtemps que l'individu se doit de fuir la désillusion inhérente à la perte de sa toute-puissante union à la mère et, plus tard, de sa [92] toute-puissante union au pénis. Le fétiche doit donc être vu comme un objet signifiant le phallus maternel, lui-même garant du maintien de l'unité duelle narcissique. La dimension anale-magique sert ici à colmater toute brèche dans cette unité.

Un récent article de Grunberger ¹⁴⁹ vient jeter une nouvelle lumière sur la notion du fétichisme et permet de relier, à bon escient, les théories « classiques » du narcissisme et les travaux de Barande dont

¹⁴⁷ Green (1968).

¹⁴⁸ Smirnoff, *op. cit.*

¹⁴⁹ Grunberger (1976).

il a été question au second chapitre. Notons d'abord que Grunberger, dans cet article, s'élève contre la théorie classique en attaquant quelques-unes de ses composantes : la peur de la castration, le déni de l'absence du pénis maternel et le clivage. En revanche, il redonne au narcissisme sa centration anale en mettant l'emphase sur la *contention* anale. Dans les cas de fétichisme, l'objet (la femme) est — sadiquement — réduit à un objet anal à l'état excrémentiel. Le fétiche est donc bel et bien la cristallisation, à la fois du contenu et du contenant : le bâton fécal dans le sphincter. Mais, et c'est ici que la thèse de Grunberger se distingue des autres théories, le fétichiste ne fait pas seulement que sexualiser l'objet anal, mais encore le « narcissise »-t-il. En référant à certaines évidences, aussi bien anthropologiques que cliniques, il dira que « le fétiche est donc magie noire, envoûtement, mort et destruction (analité) en même temps qu'aisance cosmique, adoration et extase (narcissisme) » ¹⁵⁰. Le fétiche alors exprime et matérialise un conflit interne correspondant à l'antagonisme narcissisme-analité ainsi qu'à sa solution. Et plus loin : « Le fétiche, objet visible et palpable, est une forme de l'objet anal primitif qui vient de quitter le domaine de la régression narcissique en même temps qu'il est porteur de l'impression sensorielle propre à ce stade du développement, au carrefour et au passage entre deux mondes, vécu unique et en même temps symbole pour toujours ¹⁵¹. » Il permettrait au fétichiste de retrouver la félicité prénatale tout en lui donnant de s'accrocher à l'objet, réel ou illusoire. Dans cette optique, la « forme » matérielle de l'objet-fétiche empêche l'individu de se perdre entièrement dans le flou [93] narcissique (tout-puissant et paradisiaque) tout en lui faisant vivre (revivre) cette position narcissique triomphante dont Grunberger situe les sources dans la vie intra-utérine.

¹⁵⁰ Grunberger, *ibid.*, p. 249.

¹⁵¹ Grunberger, *ibid.*, p. 257.

L'illusion, genèse et but de la création

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu, précédemment, que tout objet créé, donc tout objet investi (puisque, sur le plan fantasmatique, tout objet investi est un objet créé) avait un caractère transitionnel et répondait par là aux objectifs du phénomène transitionnel. Il importe peut-être de mieux comprendre la création de l'objet dans le contexte winnicottien. Dans son article classique, celui-ci affirme que les phénomènes transitionnels se répandent sur tout le territoire intermédiaire entre la réalité psychique et le monde extérieur, « c'est-à-dire sur tout le champ culturel »¹⁵². Ailleurs¹⁵³, il développe davantage l'idée de cet espace intermédiaire. L'expérience culturelle est localisée dans l'espace qui relie l'individu et son environnement (originellement la mère). Comme nous l'avons vu plus haut, cet espace s'élabore à même les extensions de la corporalité propre de l'enfant et l'environnement érigé en extériorité. Il s'agit de cette bordure mouvante entre le rien-que-moi et les objets libérés du contrôle tout-puissant. Autrement dit, cet espace se trace entre la mère et l'enfant : par exemple, entre l'enfant dans son parc et sa mère à l'évier, au travail, ou temporairement sortie du champ de vision. L'enfant remplit cet espace de jeux et d'objets. C'est dans les limites de celui-ci qu'il créera l'objet transitionnel, le choisissant parmi tous les objets qui s'y trouvent par hasard. Cet objet l'aidera d'une part à meubler cet espace-absence et d'autre part à supporter l'élargissement graduel de l'espace-absence. L'enfant, en union à cet objet, apprivoise et exorcise sa peur de la séparation. La continuité fait place à la contiguïté, dira Winnicott dans l'article cité. Dans cette « troisième aire », délimitée par le dedans et le dehors, l'enfant exerce ce que Winnicott décrit comme un genre de créativité primaire, plus fondamentale que celle qui, selon d'autres théories, se fonderait sur la sublimation.

¹⁵² Winnicott (1953), p. 91.

¹⁵³ Winnicott (1966).

[94]

Décrivant la genèse de la créativité, Winnicott ¹⁵⁴ ne peut faire l'économie du concept de l'illusion. Le bébé développe une vague attente qui trouve sa source dans un besoin non-formulé. La mère présente alors un objet ou une manipulation qui rencontre ce besoin de l'enfant lequel, dès lors, fixe sa recherche sur cet objet. Ainsi le bébé développe la confiance de pouvoir *créer* les objets à partir de son besoin et donc de pouvoir créer le monde extérieur ¹⁵⁵. C'est comme si deux mouvements issus de pôles divergents, c'est-à-dire le besoin de l'enfant et l'objet présenté, convergeaient dans un point d'intersection que Dinnage ¹⁵⁶ appelle la « concurrence ». La coïncidence de l'objet et de l'attente interne suscite une nouvelle réalité intérieure : l'*illusion* de pouvoir créer l'objet. De la même façon et par extension, tout acte créateur s'enracine dans cette expérience originelle et devient dès lors une recreation dans l'espace intermédiaire. Tout objet dans ce contexte est à la fois re-trouvé et re-créé, il relève ainsi de l'illusoire.

Mais on pourrait également formuler ainsi : l'illusion est un acte de création. Déjà en fait, la première hallucination de l'enfant doit être perçue comme l'émergence d'un phénomène proto-transitionnel. Cette capacité de fabriquer l'illusion demeure investie — et donc répétée — aussi longtemps que l'illusion débouchera sur une satisfaction réelle. En effet, dans la petite enfance, la création de l'illusion, optimalement, apporte une réelle satisfaction, à savoir l'apparition véritable de la mère, même si celle-ci n'est que « suffisamment bonne », selon l'expression winnicottienne. De la même façon, plus tard dans la vie, la création n'aura de sens et ne sera répétée que dans la mesure où elle entraîne une satisfaction suffisante. Dans le cas où une satisfaction n'est pas atteinte, la créativité disparaît et se trouve remplacée par l'agitation compulsive ou par un fétichisme.

Si on se réfère de nouveau à l'expérience enfantine, on voit que pendant l'attente de la satisfaction réelle, l'enfant aura [95] recours à la création lui permettant de se blottir quelque temps dans l'illusion d'une satisfaction déjà là. En d'autres termes, dans l'espace intermédiaire que la mère « suffisamment bonne » laisse entre elle et son enfant, celui-ci

¹⁵⁴ Winnicott (1965).

¹⁵⁵ Winnicott, *ibid.*, p. 62.

¹⁵⁶ Dinnage (1978).

trouvera des objets qui rendront supportables la distance et l'absence. Cette « trouvaille » de l'objet est création en ce qu'elle relève de l'adoption confiante d'une illusion propice à traverser l'attente d'une satisfaction réelle. Winnicott et Deri ¹⁵⁷ mettent un fort accent sur la « facilité » et la progression harmonieuse de ce processus. Les phénomènes transitionnels doivent aboutir, en passant par le jeu, à une vie caractérisée par diverses formes de créativité. Si toutefois la mère ne réussissait pas à doser optimalement sa présence-absence qui seule tisse l'espace transitionnel propice à la création et à la confiance consécutive, l'objet risquerait d'être fétichisé. Car le processus en cause permet à l'enfant de devenir « créateur-confiant » dans la mesure où sa création s'accompagne d'une confiance envers l'imminence de la satisfaction visée. Sans cette confiance, en effet, l'objet sera transformé en fétiche et la relation à l'objet sera caractérisée par la rigidité et la répétition compulsive. L'enfant aura beau s'y accrocher désespérément, l'angoisse de séparation ne cessera de le guetter, elle deviendra obsédante.

Sur le chemin de la maturité, la capacité de créer l'illusion apparaît capitale. Et l'organisateur central de la création sera bien toujours le manque. Ainsi sur le plan phénoménologique, l'élan créateur ou l'inspiration qui mène à l'acte créateur semblent trouver leur source dans cette vague sensation de manque ou d'incomplétude d'ailleurs bien connue des artistes. C'est précisément cette sensation qui les invite à la re-création, à la retrouvaille d'un émoi depuis longtemps perdu et qui évoque le déjà-vu-mais-oublié, comme Félix Deutsch l'insinue ¹⁵⁸. Le poète américain Robert Frost parle de ce même émoi en des [96] termes on ne peut plus clairs quand il dit que l'inspiration réside dans la « surprise de me souvenir de quelque chose que je ne me rappelais pas

¹⁵⁷ Winnicott (1965), (1971) ; Deri (1978).

¹⁵⁸ « *The récréative activity of the artist materializes an illusion, a kind of déjà-vu, which nevertheless to him remains unknown. The drive to turn the unknown into reality derives from his depressive reaction to traumatic loss. Since the feeling of loss was rooted in the illusion of incompleteness in his own hody... the insatiable drive to create springs from the fountains of the infantile dream life which are never emptied* » (Deutsch (1960), pp. 34-35).

de connaître » et dans cette retrouvaille de ce qui avait été longtemps perdu ¹⁵⁹.

Par conséquent, sans manque, point de création puisque, en dernière analyse, la création surgit d'un désir et celui-ci ne peut naître que du manque. Peut-on omettre ici de dire un mot sur le lien entre la création et son produit (l'objet) d'une part et le désir, cette notion si nébuleuse et controversée, d'autre part. Premièrement, dans l'œuvre freudienne, la notion d'objet a été introduite comme ce en quoi ou par quoi la pulsion cherche à atteindre son but, c'est-à-dire la satisfaction ¹⁶⁰. Donc sans pulsion, point d'objet. Cependant Freud ¹⁶¹ définit également la pulsion comme cette force qui pousse constamment en avant étant donnée la distance qui persiste entre la satisfaction obtenue et la satisfaction recherchée. En conséquence, la pulsion demeure opérante aussi longtemps que subsiste le manque et elle jettera son dévolu sur des objets qui représentent le « perdu ». En d'autres termes, l'objet remplace ce qui fut perdu ! Peut-on dire que l'objet procure du plaisir en autant qu'il marque l'écart entre le trouvé et l'introuvable ? Leclair ¹⁶² le dit explicitement : le plaisir, pour lui, se produit là où l'individu découvre dans ses perceptions quelque chose de « pas tout-à-fait [97] pareil » au souvenir ou à l'attente. Ce qui plus est, il serait le résultat d'une sommation de petits écarts du système des coordonnées habituelles qui, finalement, s'organisent en une véritable *rupture*. Dès lors,

¹⁵⁹ « ... *the initial delight is in the surprise of remembering something I didn't know I knew. I am in a place, in a situation, as if I had materialized from or risen out of the ground. There is a glad recognition of the long lost and the rest follows. Step by step the wonder of unexpected supply keeps growing...* » (Dinnage (1978), p. 370).

Il faut se demander si toute « croyance », théorie ou autre idéologie que l'on adopte n'a pas la même source. Ce qui nous influence c'est ce qui fait notre affaire grâce à cette coïncidence entre besoin et trouvaille. Je retiens ici ce que Koyré (1958) disait concernant l'influence :

Influence is not a simple, but on the contrary, a very complex, bilateral relation, We are not influenced by everything we read or learn. In one sense, and perhaps the deepest, we ourselves determine the influences we are submitting to ; our intellectual ancestors are by no means given to, but are freely chosen by us. At least to a large extent. (Pp. 5-6 ; voir Flew (1978).)

¹⁶⁰ Freud (1915), p. 122.

¹⁶¹ Freud (1920).

¹⁶² Leclair (1971).

plaisir équivaut à rupture ! L'objet ne vient donc pas nécessairement *satisfaire* le besoin, en ce sens que l'obtention du plaisir, paradoxalement, serait plutôt due à ladite rupture. En revanche, l'objet — et c'est là sans doute que les lacaniens rejoignent Freud — est constitué par ce qui « présentifie » le perdu. De là, pour reprendre le terme de Leclaire, l'aspect « cache-fantôme » de l'objet ¹⁶³. Mais l'objet, étant en même temps présentification et réminiscence de l'absence, devient aussi, en termes lacaniens, « cause de désir ». Le tout pourrait se résumer dans la notion du « phallus », à la fois trace et objet, présence et absence. La reconnaissance du désir étant en même temps reconnaissance du manque, l'individu tente, plus ou moins compulsivement, de le combler, de le nier même. Leclaire voit alors la démarche psychanalytique comme un support offert à l'individu pour qu'il puisse faire face à la castration, « c'est-à-dire pouvoir considérer le manque sans s'en détourner aussitôt ». Ou encore pour que l'individu en vienne à l'acceptation « de marcher comme il se doit, en boitant » ¹⁶⁴.

[98]

¹⁶³ À titre d'illustration frappante de ces « cache-fantôme », l'auteur invoque les créations du pop-art composées de (et nous retrouvons là de vieilles connaissances) vieux cadres de vélo, sièges de toilette, ressorts rouillés, etc. Il s'agit donc bel et bien d'une re-création à partir de restes des défunts objets qui représentent le disparu !

¹⁶⁴ Leclaire, *op. cit.*, pp. 99-100.

[99]

La quête de l'objet.
Pour une psychologie du chercheur de trésor.

Chapitre 6

Le soi et l'objet

ou comment l'objet nous promet le paradis et nous en protège en même temps

L'impossible dualisme dans la théorie freudienne

[Retour à la table des matières](#)

Le fameux paradoxe winnicottien selon lequel l'objet transitionnel facilite à la fois l'autonomie d'une part et le rétablissement de l'union d'autre part n'a, en fait, rien de nouveau. Ce paradoxe constituait déjà une bête noire dans la théorie freudienne comme nous le verrons plus loin. Selon Winnicott, pour que la réalité ne soit pas source de frustration, il faut que l'objet transitionnel tout en étant objet garde aussi son aspect « intérieur ». En d'autres mots, l'enfant se donne l'illusion d'être le créateur de l'objet à partir de son désir tout comme à la période pré-objectale c'était son désir-besoin qui créait le sein maternel. Mais ce qui est vrai pour l'objet transitionnel doit s'appliquer à la réalité phénoménologique tout entière : pour que la réalité extérieure, les objets, puissent être source de satisfaction, l'individu doit garder, au moins partiellement, l'illusion de les avoir lui-même créés. Nous croisons ici

encore la dimension narcissique de l'investissement de la réalité phénoménologique. En termes simples, cela voudrait dire que l'individu, somme toute, n'aime que ce qui est lui. La réalité totalement objective ne sera jamais une véritable source de satisfaction ou de plaisir. Elle ne le devient qu'en autant qu'elle renvoie à l'illusion. L'illusion, c'est la promesse de satisfaction — et plus spécifiquement — de satisfaction totale.

[100]

Serait donc investi seul cet objet porteur d'illusion ou l'objet auquel l'individu attribue une promesse illusoire. Ceci, bien sûr, comporte des implications immenses sur le plan métapsychologique. D'autant plus que cela nous ramène, en effet, à la vieille confusion freudienne entre libido objectale et libido narcissique. Et parlons-en, enfin.

Apparemment, la distinction entre ces deux types de libido trouve plus naturellement sa place à l'intérieur de la première théorie des pulsions plutôt que dans la seconde. Or, à l'époque où Freud écrivait son article classique sur le narcissisme ¹⁶⁵, il prônait encore la première théorie. L'investissement narcissique s'y apparente d'emblée à la pulsion d'autoconservation et résulte d'un élan de la libido du moi. Quant à la relation objectale réelle, appelée anaclitique, elle résulte d'un élan de la pulsion sexuelle. Déjà dans cette proposition, la distinction manquait de clarté. Freud dira par exemple dans cet article que chez l'adulte, l'amour normal vise la restauration de cette condition primaire où la libido objectale et la libido du moi (narcissique) deviennent indissociables. Il y ajoute que, de toute façon, le but ainsi que la satisfaction de l'investissement narcissique résident dans le fait d'être aimé. Les deux formes d'investissement sont analogues puisqu'elles poursuivent le même but qui est, en dernière analyse, narcissique. Toutefois, quand Freud délaissa sa première théorie des pulsions au profit de la seconde, les choses se gâtèrent pour de bon. En faisant converger les deux pulsions de la première théorie en une seule (Éros), Freud s'obligeait davantage à indiquer que les deux formes d'investissement, narcissique et objectale, constituent en fait deux facettes du même phénomène. L'ambiguïté de cette distinction accompagnera ses ouvra-

¹⁶⁵ Freud (1914).

ges ultérieurs ¹⁶⁶ et prendra de plus en plus la forme d'une question qu'on pourrait formuler ainsi : pourquoi la libido délaisse-t-elle le narcissisme pour investir dans les objets, dans le réel ? Freud aura beau [101] accumuler et juxtaposer les dualismes dans sa métapsychologie, aucun ne résoudra le problème ¹⁶⁷.

Il tentera ainsi de trouver la clé par l'entremise d'un premier dualisme : processus primaires — processus secondaires. Toutefois, il sera bientôt obligé de reconnaître la subordination des derniers aux premiers, ce qui revient, du moins sur le plan économique, au monisme du processus primaire.

Il ne parvient pas davantage à garder intact le dualisme quand il distingue pulsion de mort et pulsion de vie ¹⁶⁸. Les deux pulsions, au départ, sont d'emblée dissociées ¹⁶⁹ : leurs buts sont diamétralement opposés. Pourtant Freud est amené à dire que la pulsion de mort est plus fondamentale que la pulsion de vie. Et cela se comprend si on suit son argumentation : toute pulsion, en effet, s'oriente vers la recherche d'un état antérieur. Dans le cas de la pulsion de mort, cela se comprend très bien : elle recherche le retour à l'état inorganique par l'entremise du principe de Nirvana. Dans le cas de la pulsion de vie, les choses sont moins claires au premier abord : la libido se jette sur les objets afin de réaliser un « état d'amour », peu importe pour l'instant ce que cela veut dire. Or, comme nous voyions plus haut et comme Freud ne se lasse pas d'ailleurs de le répéter à l'instar de tous les philosophes et théologiens classiques : l'amour est une tendance à l'union ; mais alors l'union aussi parfaite que possible. Cependant, l'union parfaite équivaut aussi au Nirvana. Et nous retombons ainsi dans l'inertie paradisiaque. Le cercle se ferme, puisque, par un autre chemin, nous revoilà devant la pulsion de mort. L'état antérieur auquel [102] tend toute pulsion, qu'elle soit de vie ou de mort, serait finale-

¹⁶⁶ Ainsi Freud (1926), (1927).

¹⁶⁷ Dans cette perspective, ce n'est pas un hasard si les multiples dualismes que Freud propose demeurent non-superposables ; qu'il s'agisse de pulsion de vie — pulsion de mort ; pulsions du moi — pulsions sexuelles ; principe de plaisir — principe de réalité ; processus primaire — processus secondaire ; libido narcissique — libido objectale ; inconscient — conscient...

¹⁶⁸ Freud (1920).

¹⁶⁹ À l'instar de Laplanche et Pontalis (1967), nous préférons le terme « pulsion » au terme « instinct » pour traduire le *Trieb* freudien.

ment le même. Freud tombe-t-il donc finalement dans un monisme pulsionnel ?

La question ne se réglera pas davantage dans le cadre des deux principes du fonctionnement mental ¹⁷⁰. Freud a beau présenter ceux-ci comme distincts sinon opposés, il ne finit pas moins par les identifier l'un à l'autre. Il en vient à subordonner le principe de réalité au principe de plaisir puisque le premier n'est en fait qu'un moyen détourné d'arriver au plaisir. Il dira que « ... le remplacement du principe de plaisir par le principe de réalité ne signifie pas la destitution du principe de plaisir, mais plutôt sa garantie. On renonce à un plaisir instantané, incertain dans ses suites, mais seulement pour gagner par cette nouvelle voie un plaisir retardé, mais plus assuré... » ¹⁷¹

Faut-il conclure que le réel investissement objectai n'existe pas et que l'objet ne sera toujours qu'une excroissance narcissique ? L'objet existe-t-il comme objet réel ? Freud écrit que quand un objet se manifeste comme source de plaisir, il sera aimé, mais aussi incorporé dans le moi ¹⁷². Et ailleurs, il dira que nous n'abandonnons l'objet aimé qu'à condition de réaliser une identification avec cet objet perdu ¹⁷³. Est-ce que nous ne lâchons alors jamais rien ? Ou faut-il croire que, ce que nous lâchons par derrière, nous le réincorporons par devant ?

Quand même l'objet ?

[Retour à la table des matières](#)

Pourtant, quelque chose cloche dans tout cela. Des questions restent sans réponse. Pourquoi *quand même* les objets ? Pourquoi, comme Freud se le demande, la libido « déborde »-t-elle du narcissisme et se greffe-t-elle sur les objets ? Bien sûr, on peut toujours répondre que l'objet n'est qu'un moyen, une médiation au plaisir, un détour au narcissisme. Un peu comme l'étang est requis pour que Narcisse puisse s'y refléter. Un peu comme le Créateur crée les objets à son image par

¹⁷⁰ Freud (1911).

¹⁷¹ Freud, *ibid*, p. 223.

¹⁷² Freud (1915).

¹⁷³ Freud (1914).

besoin d'une [103] « réflexion de soi » ¹⁷⁴. Mais cela ne répond pas entièrement, parce que l'homme pourrait très bien se passer de ce détour. Il aurait pu se satisfaire parfaitement de sa béatitude primitive, c'est-à-dire de son état narcissique originel comme sans doute d'autres organismes l'ont fait. Pourtant, il va vers les objets qui — plus qu'autre chose — le déçoivent et le frustrant.

S'il est vrai que la libido narcissique « déborde » et s'attache aux objets, il doit y avoir une explication. Avec Pasche ¹⁷⁵, on pourrait dire : « Ce ne peut être par narcissisme que l'on renonce à son narcissisme, fût-ce partiellement, fût-ce provisoirement. » Ce ne peut être par plaisir qu'on renonce au plaisir ! Safouan ¹⁷⁶ se heurte à la même énigme quand il constate : « ...de deux choses l'une : ou bien la réalité *n'est pas*, ou bien le plaisir n'est pas le principe auquel le psychisme est soumis... » Autant de questions qui marquent bien l'échec du pan-narcissisme ou, à toutes fins pratiques, de tout monisme, pulsionnel ou autre.

C'est encore Freud malgré tout qui indiquera le chemin ¹⁷⁷. Tout en proposant implicitement un monisme à travers la souveraineté du plaisir, il laisse présager « autre chose ». Il est évident que, dans la perspective génétique de sa théorie, la recherche du plaisir est primordiale et que, à défaut du « réel », le plaisir sera obtenu par voie hallucinatoire. L'hallucination mène néanmoins, à plus ou moins brève échéance, à la mort. Par conséquent, la question vient d'elle-même : y aurait-il un principe de recherche du réel qui soit *fondamental* plutôt que secondaire, c'est-à-dire soumis au principe de plaisir ? Un tel principe du réel pourrait bien émerger d'une pulsion d'auto-conservation telle que postulée dans la première théorie des pulsions. C'est ce « principe » qui sortirait le nourrisson de l'hallucination et le pousserait vers les objets... Freud insinue en effet quelque chose du genre, quand il dit : « ...c'est seulement le défaut persistant de la satisfaction attendue, la déception, qui a entraîné l'abandon de cette tentative de satisfaction par le moyen de l'hallucination. À sa place, l'appareil psychique dut [104] se résoudre à représenter l'état réel du monde extérieur et à re-

¹⁷⁴ Boehme (Voir Brown (1959)).

¹⁷⁵ Pasche (1965), p. 515.

¹⁷⁶ Safouan (1979), p. 13.

¹⁷⁷ Freud (1911).

chercher une modification réelle. Par là un nouveau principe de l'activité psychique était introduit : ce qui était représenté, ce n'était plus ce qui était agréable, mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable ¹⁷⁸. »

La recherche du réel se met donc en branle parce que la décharge issue de l'hallucination aboutit à la déception et non à la béatitude comme on aurait pu s'y attendre. Cette décharge « insatisfaisante » — cela relève de l'observation — se modifie en action, c'est-à-dire en recherche active d'objets réels. Mais puisque le nourrisson ne se satisfait point d'une glissade vers la béatitude (la mort sans contredit), on est amené à penser que le plaisir n'est pas *l'unique* fin de la quête pulsionnelle. Il y aurait aussi une quête fondamentale du réel, de l'objet.

Dans cette optique, le jeu du « Fort-Da » dont nous parlions plus haut — et Freud ¹⁷⁹ le dit bien — est avant tout un jeu du « Fort ». Il appelle la séparation, le mal, la peine. Le « Da », la réapparition de l'objet, ne vient qu'accidentellement restaurer le plaisir, mais n'est ni le but ni le moteur du jeu. Bien sûr, on peut toujours dire qu'il s'agit ici d'un jeu assimilateur qui permet à l'enfant de devenir l'agent de la séparation plutôt que sa victime et ainsi sauver son honneur et son intégrité narcissiques. Et cela est sans doute très vrai ! Mais il y a aussi autre chose. Safouan ¹⁸⁰, parlant de ce même jeu, dit que l'événement traumatique se répète, non pas *malgré* le déplaisir qui s'y rattache, mais *en raison* de ce déplaisir même. C'est, en effet, la répétition compulsive du déplaisir qui a poussé Freud à postuler l'existence d'une pulsion de mort. Mais ne pourrait-on pas dire également que, en jetant ou en cachant la bobine, l'enfant lui donne une existence ! La disparition de l'objet révèle et confirme son existence. Et cela aussi s'accorde à une pulsion de mort : l'enfant « relâche les liens » et donne ainsi vie en donnant la mort (la pulsion de mort étant celle par laquelle les « liens se relâchent »). Le paradoxe n'est que trop évident : une manifestation [105] de la pulsion de mort réussit à mettre l'objet au monde. Ce même objet devient alors — en même temps — frein et obstacle à l'aboutissement de la pulsion de mort en s'érigant en objet

¹⁷⁸ Freud (1911), p. 219. La traduction est de Laplanche et Pontalis (1967), p. 336.

¹⁷⁹ Freud (1920).

¹⁸⁰ Safouan, *op. cit.*

de désir, donc en « vie ». Pasche ¹⁸¹ suggérait déjà une hypothèse semblable quand il disait que le nourrisson regardant dans les yeux de sa mère, ne se perd pas en fait dans l'océan de la fusion, mais bien au contraire, fait des efforts, déjà, pour la mettre à distance, pour l'« objectiver ».

La pulsion de mort, tout en étant fondamentale (puisque c'est la seule appelée à triompher), se doit d'être contrecarrée au moins pour un temps. Elle le sera pour que la vie « continue » (procréation) et cela, à travers une pulsion inverse, celle de la vie qui, seule, sera capable de maintenir le manque. Ce manque, dû à l'absence de la totalité-perfection-mort, créera le désir et de là, l'objet. Car l'objet sera toujours — jusqu'à un certain point — insatisfaisant, c'est-à-dire ne remplira pas totalement le besoin de satisfaction absolue. Le manque qui en résulte marquera le *désir*. Il est vrai que la relation au monde du réel sera donc fatalement aussi colorée par une recherche « d'autre chose », ce qui, en dernière analyse, gardera vivant le désir, ou, tout court, gardera vivant.

Vers un « autre » dualisme ?

[Retour à la table des matières](#)

C'est peut-être ici que nous touchons à la différence entre la vie et la mort, que nous touchons à la démarcation entre la satisfaction « suffisante » et la satisfaction impossible, c'est-à-dire la folie ?

La vie est pulsion ou force qui pousse sans cesse l'individu à réduire l'écart entre la satisfaction obtenue et la satisfaction recherchée. C'est dans ce but que la pulsion pousse l'individu vers les objets. Il n'y a pas d'objet sans pulsion ; pas de pulsion sans écart, donc, pas d'objet sans écart. Mais « vie » devient ainsi synonyme d'écart. Conséquemment, pour rester en vie, l'individu se doit de maintenir l'écart.

Est-ce à cause de cela que l'individu ne peut supporter que l'objet soit parfait ? Car alors, l'objet *devient* l'objet perdu, [106] qu'on l'appelle mère primitive, phallus ou paradis. S'il le devient, cet objet dé-

¹⁸¹ Pasche (1965).

truit le désir, détruit la pulsion et précipite l'individu dans l'abîme de la fusion, la folie, la mort. Nous avons vu en effet que la collection devait rester inachevée, que le gadget devait casser, que le robot devait faillir, que le roi devait avoir son fou, que le despote devait avoir son insoumis... Tout cela pour sauvegarder l'individu, pour le garder humain, en « vie ». Grunberger ¹⁸² reconnaît dans la réticence de l'homme devant l'aboutissement de son rêve narcissique, le rejet surmoïque de retrouver le paradis perdu, c'est-à-dire l'identification avec Dieu. Ce rêve même devient culpabilisant ¹⁸³ puisqu'impossible. Grunberger fait remonter la culpabilité à la nécessaire frustration du désir narcissique qui, de par la précocité de son apparition, ne pouvait pas encore utiliser l'élan pulsionnel propre aux stades ultérieurs. De là sans doute, « qu'avec ce vécu fondamental à ses trousses, l'homme ne puisse vivre qu'en transformant sa faille interne en castration venant du dehors et en métamorphosant sa faiblesse intrinsèque en interdiction externe et en punition de sa démesure » ¹⁸⁴. Pourrait-on dire que l'humain préfère l'Interdit pour ne pas être confronté à l'Impossible, sauvant ainsi, *in extremis*, son intégrité narcissique ?

Mais, même si Grunberger semble adhérer, fût-ce par détour, au pannarcissisme, ce que nous venons de voir n'en comporte pas moins des implications importantes. Étant donné que la pulsion doit son existence à « l'écart », elle devient en même temps barrière nécessaire à la régression totale. En d'autres termes, l'objet, ou « ce en quoi et par quoi la pulsion cherche à atteindre son but » ¹⁸⁵, sauve littéralement l'être de la [107] régression vers un état narcissique apulsionnel. L'objet hérite ainsi de la mission étrange et paradoxale de freiner l'élan vers relation narcissique tout en justifiant ce même élan en se posant comme promesse.

¹⁸² Grunberger (1971).

¹⁸³ Sur un autre plan, Grunberger établit l'association entre la réalisation du désir narcissique d'une part et l'inceste d'autre part. Si le désir se réalise, sur un plan fantasmatique, par le retour au ventre maternel, il s'agit bel et bien d'un acte incestueux. Sans nécessairement établir des liens de cause à effet, on ne peut qu'être frappé par la coïncidence à l'effet que narcissisme aussi bien qu'inceste soient frappés de tabou. Grunberger (1971), pp. 50-51.

¹⁸⁴ Grunberger, *ibid.*, p. 51.

¹⁸⁵ Freud (1915), p. 122.

Afin de comprendre ce paradoxe, il faut recourir à un nouveau genre de dualisme. Il est vrai que Freud n'a pas trouvé l'occasion de réinterpréter le narcissisme dans le contexte de la deuxième théorie des pulsions. Nous verrons que, dans l'œuvre de ceux qui le prônent implicitement ou explicitement, ce nouveau dualisme aura, en effet, des connivences avec l'hypothèse Éros-Thanatos.

On le retrouve d'abord chez Grunberger. Dans son article sur l'image phallique ¹⁸⁶, il reconnaît que le but poursuivi par l'homme est le rétablissement narcissique d'ailleurs identifié comme la recherche de la restauration d'une béatitude prénatale. Mais cette recherche sera fondée sur deux éléments essentiels qui sont autant de voies parallèles tout au long de l'évolution psycho-sexuelle et — pour tout dire — tout au long de la vie. Il s'agit d'une part de la maturation pulsionnelle, appelée « pénis », et d'autre part de l'investissement narcissique, appelé « phallus » ¹⁸⁷. Ainsi, il y a tout au long de la vie une symétrie essentielle entre la « série castration » et la « série complétude ». Cela revient à dire, comme je l'insinuais ailleurs, que ce qui peut être investi sur le registre objectal doit *aussi* être investi sur le registre narcissique. Mais l'inverse est également vrai : ce qui peut être investi sur le registre narcissique doit *aussi* être investi sur le registre objectal !

Grunberger dira que l'intrication du facteur pulsionnel-pénien et du facteur narcissique-phallique est permanente et essentielle ¹⁸⁸. De fait, pour que la pulsion ait un but, elle doit être investie de narcissisme ; et inversement, la composante narcissique ne peut exister que grâce à un support pulsionnel réel. Faut-il spécifier que ce support n'est nul autre que l'objet ?

[108]

Pulsion (objet) et narcissisme semblent donc former un tandem nécessaire à la vie, ou du moins, à ce qu'on se plaît à appeler la santé mentale. Si, pour une raison ou une autre, leur équilibre est perturbé, il y a lieu de parler de pathologie.

¹⁸⁶ Grunberger (1964).

¹⁸⁷ Ceci, bien sûr, n'est pas très éloigné de la différenciation freudienne entre « libido objectale » (sexualité) et « libido du moi » (narcissisme) dans la première théorie des pulsions (1914).

¹⁸⁸ Grunberger, *op. cit.*, p. 247.

Pasche ¹⁸⁹ parle du même phénomène quand il introduit la notion de « l'anti-narcissisme » comme opposée au narcissisme. Sauf peut-être qu'il se rapporte davantage — et cela explicitement — à la deuxième théorie des pulsions ; et sauf peut-être aussi que, contrairement à Grunberger, il délaisse clairement et définitivement la thèse du pannarcissisme. Les deux volets du dualisme : narcissisme et anti-narcissisme doivent s'entre-équilibrer. Cet équilibre, encore là, est essentiel puisque tout excès dans un sens ou dans l'autre aboutit à la mort (Thanatos). Pasche tente donc enfin de resituer le narcissisme par rapport à la pulsion de mort. Il s'en remet même à Freud pour fonder ses avancées en citant un texte freudien tardif ¹⁹⁰ selon lequel la libido, issue d'un objet, peut neutraliser, au moins partiellement, la pulsion de mort du sujet ¹⁹¹. L'équilibre nécessaire entre les deux tendances se trouve justifié ainsi : isolé, le courant « narcissisme » aboutit à la régression totale, donc à la mort ; le courant « anti-narcissisme », cette tendance par laquelle le sujet renonce à une partie de lui-même, ne peut pas plus exister isolément, puisque le sujet se viderait au profit de l'objet et courrait par là également à l'anéantissement. Le jeu est subtil puisque, tout excès aboutissant à la mort, les deux courants libidinaux (narcissisme et anti-narcissisme) ne relèvent pas moins des deux pulsions à la fois puisque tout écartement de l'un signifie un rapprochement de l'autre.

L'objet-autre, pour Pasche, est « toujours-déjà là » puisque « l'unité naturelle n'est pas le Je mais le Je *avec* l'Autre, ce qui justifie la notion de nostalgie de l'objet perdu, elle ne pourrait être justifiée autrement » ¹⁹². Le sujet n'a ainsi d'autre choix que de donner à quelque objet le statut « d'autrui » pour échapper à l'anéantissement. Même le fou, insinuera Pasche, [109] créera son persécuteur, l'hypocondriaque son organe-corps étranger. Tout comme — faut-il le répéter — le robot sa faille, le roi son fou... Robinson son Vendredi ! Et cela me fait irrésistiblement penser à ce que Deleuze ¹⁹³ dit sur Autrui à propos du Robinson de Tournier ¹⁹⁴. Puisque ce que les uns appellent pénis, anti-

¹⁸⁹ Pasche, *op. cit.*

¹⁹⁰ Pasche ne l'identifie pas.

¹⁹¹ Pasche, *ibid.*, p. 515.

¹⁹² Pasche, *ibid.*, p. 512.

¹⁹³ Deleuze (1969).

¹⁹⁴ Tournier (1972).

narcissisme, pulsion, objet... Deleuze le nomme *autrui*. Mais *autrui* est structure, un *autrui*-a priori, sans doute incarné par les objets : autant d'*autrui*-ci ou d'*autrui*-là... *Autrui* est un « possible » qui sauve l'individu de l'absolu, du nécessaire, de l'impossible — en somme, de la psychose et de la mort. L'objet est en quelque sorte le garde-fou contre l'érection du double — le contraire du possible. « *Autrui*, c'est le grand rabatteur », dit Tournier dans son roman. Mais si *autrui* est la structure du possible, celle-ci s'oppose à une autre structure, appelée perverse, et où le désir ne porte plus sur le possible, mais se trouve remplacé par le double-nécessaire.

Enfin... ?

[Retour à la table des matières](#)

Peut-être sans le vouloir, Deleuze touche-t-il à l'épineux problème qui se pose à nous tous sur le plan clinique, à savoir la distinction entre l'être dit objectai ou normal d'une part et l'être pathologiquement narcissique d'autre part. Il fait la distinction à partir des catégories du « possible » pour les uns — les « normaux » — et du « nécessaire » pour les autres — les « malades ». Cela ne me semble pas si éloigné de ce que j'osais insinuer plus haut par rapport à la même distinction : une illusion utile pour les uns, versus une illusion nécessaire pour les autres.

Ainsi, l'objet — compte tenu de son lien à la pulsion — pour l'individu objectai donc non-fou, se doit de posséder cette qualité d'être à la fois promesse de perfection (phallus) mais aussi réminiscence de faille (pénis). L'objet sera à la fois mère primitive ou présence d'une part, et non-mère ou absence d'autre part. L'objet, pour cet individu, promettra le paradis contenu dans le premier objet, mais le protège de la mort qui [110] s'y loge aussi. Peut-on dire que l'être normal accepte que la séparation soit réelle, inévitable et irréparable, mais qu'il peut aussi, par mesure occasionnellement réparatrice, se blottir un peu dans l'illusion — sans que cette illusion ne devienne « nécessaire » pour autant ? Dès lors, l'objet sera souvenir. Promesse aussi, mais surtout souvenir... « Présentification » de l'absence... mais surtout absence. Puisque l'homme se souvient !

L'individu enfermé dans un narcissisme pathologique n'a pas de choix. L'illusion lui est nécessité, puisqu'il n'a jamais renoncé au paradis. Il traînera derrière lui une éternelle insatisfaction ou bien une parfaite — donc illusoire — satisfaction. Pour lui, l'objet ne sera jamais rien d'autre qu'un double. L'objet *sera* « *the real thing* ».

Pour les uns comme pour les autres, l'objet relève de l'illusion. Mais, de façon optimale, il tient lieu en même temps de symbole et d'écran au paradis. Comme si, pour survivre raisonnablement ou, pour se « satisfaire suffisamment », l'objet était une nécessité vitale, aussi longtemps qu'il ne se confond pas avec l'original !

Or, le spectre de l'original se perpétue à travers le fantasme du trésor. Mais, je dois l'avouer maintenant, le trésor ne se trouve pas dans le registre de la « vie ». Si par malheur on devait le trouver, la folie nous attendrait au détour de l'Éden.

Il semble que la maturation réside dans la perte de cet Éden. Le bien-être du premier couple humain était en effet une béatitude asexuée, indifférenciée. Ce n'était que la découverte de la différence — par la connaissance et alors l'expulsion — qui pouvait leur donner accès à l'individuation, à la connaissance et à la procréation.

Ainsi, pour vivre, l'humain semble devoir renoncer à la toute-puissante union mère-enfant. Néanmoins, par l'idée du trésor, il tente de maintenir tant bien que mal cet autre fantasme, celui de l'autogénèse qui est fusion androgyne narcissique et qui lui donne cet éternel goût du paradis perdu.

[111]

**La quête de l'objet.
Pour une psychologie du chercheur de trésor.**

Post-scriptum

*ou comment je peux me résigner
à ranger mon écritoire*

[Retour à la table des matières](#)

Il m'aura fallu toutes ces phrases et tout ce labeur pour enfin voir plus clair dans mon « rêve des lunettes », comme je l'appelle !

C'est en regardant ma feuille blanche sur laquelle je veux et je me dois de « finir en beauté » cette étude que, pour la première fois, je saisis tout d'un coup l'autre sens de ce rêve qui me hante depuis bientôt vingt ans. Il me saute au visage comme une évidence, comme inévitable. Pour ne rien perdre du flash, je griffonne sur un bout de papier : « Il faut inverser le rêve — la fin est le début — le début est la fin. »

Bien sûr que la fin est le début ! Du moins, le début de ma recherche. La fin du rêve résidait bel et bien en ce que je me dis au réveil : « J'aurais dû regarder dans le trou pour voir s'il n'y avait pas autre chose ! » Je me suis réveillé avant de voir que le trou, en réalité, était béant. J'ai sauvé le doute vivifiant. Et ce doute, donc ce désir, est bien le début de ma quête sans fin, de ma recherche du trésor, de mon étude que, d'ailleurs, voilà !

Je n'ai, bien sûr, jamais douté que la femme maigre et nerveuse soit ma mère. Son départ précipité — avec le trésor — qui me laissait seul et démuné m'était moins clair. Aujourd'hui je vois bien qu'il s'agit de

ma propre expulsion du paradis que la réalité m'a imposée. Mais, moi aussi, je me suis accroché à l'illusion — comme tout le monde — et à ma façon, je n'ai pas abandonné la recherche inlassable pour voir « s'il restait quelque chose ».

Mais pourquoi des lunettes, ma foi ?

[112]

Comment ne pas faire le rapprochement avec le récit biblique de la première expulsion ! La garantie du maintien de l'union paradisiaque, n'était-ce pas le secret, le non-savoir, incarné dans le tabou entourant le fruit de l'arbre de la connaissance ? C'est quand l'être humain voulut savoir que la brisure est venue. Le savoir c'est le « voir et le savoir » concernant la différence : c'est l'échec au phallus maternel.

Le rêve me tenait malgré tout dans l'illusion — les lunettes pour « voir » ne m'étaient point accessibles. Faut-il croire que la mère que je mets en scène est celle qui, en réalité, ne voulait *pas* cette séparation — faut-il croire que je ne voulais pas cette séparation ! Est-ce que je voulais rester dans le non-savoir ?

C'est étrange quand même, je relis la première page de ce travail et c'est comme si je comprenais pourquoi je me suis « tourné de bord » depuis que j'ai fait le rêve. Je ne pouvais rien comprendre à cette époque-là : j'étais tourné vers l'événement — je ne lui avais jamais tourné le dos malgré le fait que le champ qui nous séparait fût vaste. J'oserais dire que l'illusion était nécessaire, ou plutôt, je m'acharnais à croire que le trou, en fait, était « encore plein » ou, du moins, remplissable. Je me suis tourné de bord en effet : née de la nécessité, l'illusion est devenue désir.

Il reste que, pour survivre, j'ai l'impression de me l'être imposée, cette séparation. Je me les suis forgées de mes propres mains ces lunettes-là, pour « voir ». Pour ce faire, je suis allé jusqu'à m'exiler à l'autre bout du champ... à l'autre bout du monde...

Et, pour finir, un brin d'ironie — la pulsion de mort aura son dû et l'objet aussi ! Voilà que, comme partout où il y a de la vie, mon problème n'est point réglé : j'ai un nouvel objet à chérir : un livre !

[113]

**La quête de l'objet.
Pour une psychologie du chercheur de trésor.**

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

ABRAHAM, K. (1920), « The Narcissistic Evaluation of Excretory Processes in Dreams and Neurosis », in *Selected Papers on Psycho-Analysis*, Londres, Hogarth Press, pp. 318-322.

ABRAHAM, K. (1921), « Contributions to the Theory of the Anal Character », in *Selected Papers on Psycho-Analysis, ibid.*, pp. 370-392.

ABRAHAM, K. (1924), « The Influence of Oral Erotism on Character Formation », in *Selected Papers on Psycho-Analysis, ibid.*, pp. 393-406.

ABRAHAM, K. (1925), « Character-Formation on the Génital Level of the Libido », in *Selected Papers on Psycho-Analysis, ibid.*, pp. 407-417.

AJAR, E. (1975), *La Vie devant soi*, Paris, Mercure de France.

ARDREY, R. (1966), *The Territorial Imperative*, New York, Atheneum.

BACON, F. (1597), *Essays*, Londres, World's classic séries, 1937.

BAK, R.C. (1953), « Fetishism », *J. Amer. Psyc. Assn.*, vol. 1, pp. 285-298.

BAK, R.C. (1968), « The Phallic Woman : the Ubiquitous Fantasy in Perversion », *Psychoanalytic Study of the Child*, vol. 23, pp. 15-36, New York, International Universities Press.

BALINT, M. (1935), « A Contribution to Fetishism », *Int. J. Psycho-Anal.*, vol. 16, pp. 481-483.

BARANDE, R. (1975), *La Naissance exorcisée*, Paris, Denoël.

BEAUDRILLARD, J. (1968), *Le Système des objets*, Paris, Denoël.

BEHRMAN, S.N. (1951), *Duveen*, New York, Random House.

BERGLER, E. (1959), *Money and Emotional Conflicts*, New York, International Universities Press.

[114]

BONAPARTE, Marie (1932), « Le Scarabée d'or », *Rev. franc. Psychanal.*, vol. 5, pp. 275-293.

BONAPARTE, Marie (1933), *Edgar Poe, étude psychanalytique*, (2 vol.), Paris, Denoël et Steele.

BORNEMAN, E. (1973), *Psycho-Analyse des Geldes*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.

BOURKE, J.G. (1891), *Scatological Rites of All Nations*, New York, American Anthropological Society, 1934.

BROWN, N. (1959), *Life Against Death*, Middletown, Wesleyan University Press.

CARLISLE, N. (1977), *Treasure Hunting in the U.S.A.*, Toronto, Popular Library.

CHASSEGUET-SMIRGEL, J., (1971), *Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité*, Paris, Payot.

COY, H. (1954), *Gold*, New York, Garden City Books.

DARLINGTON, H.S. (1931), « Ceremonial Behavior Respecting Houses and House Burials », *Psychoanal. Rev.*, vol. 18, pp. 181-200.

DARWIN, C. (1871), *The Descent of Man*, Londres, Merrill and Baker. DATNER, B. (1913). « Gold und Kot », *Int. Z. Psychoanal.*, vol. 1, pp. 495-496.

DELEUZE, G. (1969). « Michel Tournier et le monde sans autrui », in M. Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, 1972, pp. 257-283.

DERI, Susan (1978), « Transitional Phenomena : Vicissitudes of Symbolization and Creativity » in *Between reality and Fantasy* (sous la direction de S. Grolnick, L. Barkin, et W. Muensterberger), New York, Jason Aronson, pp. 43-60.

DINNAGE, Rosemary (1978), « A Bit of Light », *In Between Reality and Fantasy, op. cit.*, pp. 363-378.

DESMONDE, W.H. (1953), « On the Anal Origin of Money », *Amer. Imago*, vol. 10, pp. 375-378.

DESMONDE, W.H. (1957), « The Origins of Money in the Animal Sacrifice », *Journal of the Hillside Hospital*, vol. 6, pp. 7-23.

[115]

DEUTSCH, F. (1960), « Body, Mind and Art », in G. Kepes, *The Visual Arts Today*, Wesleyan University Press, pp. 34-45.

DOOLEY, L. (1941), « The Concept of Time in Defense of Ego Integrity », *Psychiatry*, vol. 4, pp. 13-23.

EDWARDS, T. (1955), *The New Dictionary of Thoughts*, New York, Standard Book Cy.

ERNOUT, A., MEILLET, A. (1951), *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck.

FÉDIDA, P. (1976), « L'Exhibition et le secret de l'enveloppe vide », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, vol. 14, pp. 275-280.

FERENCZI, S. (1914), « The Ontogenesis of the Interest in Money », in *Sex in Psycho-Analysis*, New York, Basic Books, pp. 319-332.

FERENCZI, S. (1955), *Final Contributions to the Problems and Methods of Psycho-Analysis*, Londres, Hogarth Press.

FLEW, A. (1978), « Transitional Objects and Transitional Phenomena : Comments and Interprétations », in *Between Reality and Fantasy*, *op. cit.*, pp. 483-502.

FRAIBERG, S. (1954), « Tales of the Discovery of the Secret Treasure », *The Psychoanalytic Study of the Child*, vol. 9, pp. 218-241, New York, International Universities Press.

FRASER, J.G. (1922), *The Golden Bough*, Londres, St Martins Library. FREUD, S. (1900), *The Interpretation of Dreams*, *Standard Edition*, vol. IV, V, Londres, Hogarth Press.

FREUD, S. (1905), *Three Essays on the Theory of Sexuality*, *Standard Edition*, *ibid.*, vol. VII, pp. 123-245.

FREUD, S. (1908), « Character and Anal Erotism », *Standard Edition*, *ibid.*, vol. IX, pp. 169-175.

FREUD, S. (1909), « Notes upon a Case of Obsessional Neurosis » *Standard Edition*, *ibid.*, vol. X, pp. 155-250.

FREUD, S. (1911), « Formulations on the Two Principles of Mental Functioning », *Standard Edition*, *ibid.*, vol. XII, pp. 215-238.

[116]

FREUD, S. (1913), *Totem and taboo*, *Standard Edition*, *ibid.*, vol. XIII, pp. 1-164.

FREUD, S. (1914), « On Narcissism : an Introduction », *Standard Edition*, *ibid.*, vol. XIV, pp. 69-102.

FREUD, S. (1915), « Instincts and Their Vicissitudes », *Standard Edition*, *ibid.*, vol. XIV, pp. 111-140.

FREUD, S. (1920), « Beyond the Pleasure Principle », *Standard Edition*, *ibid.*, vol. XVIII, pp. 7-64.

FREUD, S. (1926), *Inhibitions, Symptoms and Anxiety*, *Standard Edition*, *ibid.*, vol. XX, 20, pp. 77-175.

FREUD, S. (1927a), « Fetishism », *Standard Edition*, *ibid.*, vol. XXI, pp. 149-157.

FREUD, S. (1927b), « The Future of an Illusion », *Standard Edition*, *ibid.*, vol. XXI, pp. 3-56.

GADDINI, R., GADDINI, E. (1970), « Transitional Objects and the Process of Individuation », *J. Amer. Child Psychiat.*, vol. 9, pp. 347-365.

GADDINI, R. (1978), « Transitional Object Origins and the Psychosomatic Symptom », in *Between Reality and Fantasy*, *op. cit.*, pp. 109-132.

GENEST, E. (1927), *Les Belles Citations de la littérature française*, Paris, Nathan.

GLOVER, E. (1933), « The Relation of Perversion-Formation to the Development of Reality Sensé », *Int. J. Psycho-Anal.*, vol. 14, pp. 486-503.

GILLESPIE, W. (1940), « A Contribution to the Study of Fetishism » *Int. J. Psycho-Anal.*, vol. 21, pp. 401-415.

GOMILA, J. (1976), « Objectif, objectai, objecteur, objecte », in *L'Expérience anthropologique*, (sous la direction de P. Beaucage, J. Gomila, et L. Vallée), Montréal, Presses de l'Université de Montréal, pp. 71-133.

GOODALL, J. (1970), « Tool-using in Primates and Other Vertebrates » *Advances in the Study of Behavior*, vol. 3, pp. 195-249.

GOODALL, Jane (1971), *In the Shadow of Man*, Boston, Houghton Mifflin.

GRANDSAIGNES D'HAUTERIVE (1948), *Dictionnaire des racines des langues européennes*, Paris, Larousse.

[117]

GREEN, A. (1968), « Sur la mère phallique », *Revue française de psychanalyse*, vol. 32, pp. 1-38.

GREEN, A. (1975), « La Psychanalyse, son objet, son avenir », *Revue française de psychanalyse*, vol. 39, pp. 103-134.

GREENACRE, Phyllis (1953), « Certain Relationships Between Fetishism and Faculty Development of Body Image », *Psychoanalytic Study of the Child*, vol. 8, pp. 79-98. New York, International Universities Press.

GREENACRE, Phyllis (1955), « Further Considerations Regarding Fetishism », *Psychoanalytic Study of the Child*, vol. 10, pp. 187-194, New York, International Universities Press.

GREENACRE, Phyllis (1960), « Further Notes on Fetishism » *Psychoanalytic Study of the Child*, vol. 15, pp. 191-207, New York, International Universities Press.

GREENACRE, Phyllis (1969), « The Fetish and the Transitional Object », *Psychoanalytic Study of the Child*, vol. 24, pp. 144-163, New York, International Universities Press.

GRIMM, J. & W. (1812), « The Table, the Ass and the Stick », in *Fairy Tales*, New York, Grosset & Dunlap, 1945.

GROLNICK, S., BARKIN, L., MUENSTERBERGER, W. (sous la direction de) (1978), *Between Reality and Fantasy. Transitional Objects and Phenomena*, New York, Jason Aronson.

GROLNICK, S. (1978), « Dreams and Dreaming as Transitional Phenomena », in *Between Reality and Fantasy, ibid.*, pp. 211-232.

GROLNICK, S., LENGYEL, A. (1978), « Etruscan Burial Symbols and the Transitional Process », in *Between Reality and Fantasy, ibid.*, pp. 379-410.

GRUNBERGER, B. (1960), « Étude sur la relation objectale anale », in *Le Narcissisme*, Paris, Payot, 1975, pp. 171-196.

GRUNBERGER, B. (1964), « De l'image phallique », in *Le Narcissisme, ibid.*, pp. 237-254.

GRUNBERGER, B. (1971), « Introduction », in *Le Narcissisme, ibid.*, pp. 15-51.

GRUNBERGER, B. (1975), *Le Narcissisme, ibid.*

GRUNBERGER, B. (1975a), « L'Enfant au trésor et l'évitement de l'œdipe », in *Le Narcissisme, ibid.*, pp. 307-330.

[118]

GRUNBERGER, B. (1976), « Essai sur le fétichisme », *Revue française de psychanalyse*, vol. 40, pp. 235-265.

GUILLAUMIN, J. (1976), « Le Rêve comme objet et le monde du rêve », *Revue française de psychanalyse*, vol. 40, pp. 125-156.

HARNIK, J. (1919), « Kulturgeschichtliches zum Thema : Goldkomplex und Analerotik », *Int. Z. Psychoanal.*, vol. 5, pp. 121-122.

HENRY, L. (1945), *Best Quotations for All Occasions*, Greenwich, Conn., Fawcett Publ. Inc. HÉSIODE, *Works and Days*. (traduit par Richard Lattimore), Univ. Michigan, 1959.

JONES, E. (1914), « The Madonna's conception through the Ear », in *Essays in Applied Psycho-Analysis*, Londres, Hogarth Press, 1951, pp. 266-357.

JONES, E. (1916), « The Theory of Symbolism », in *Papers on Psycho-Analysis* (2 vol.), Londres, Baillière, Tindall & Cox, 1948, pp. 87-144.

JONES, E. (1918), « Anal-erotic Character Traits », in *Papers on Psycho-Analysis* (2 vol.), *ibid.*, pp. 413-437.

JONES, E. (1951), *Essays in Applied Psycho-Analysis*, *op.cit.*

JONSON, B. (1605), *Volpone or the Fox*, in *Works of Ben Jonson*, Oxford, Clarendon Press, 1925.

KAËS, R. (1973), « Quatre études sur la fantasmagorie de la formation et le désir de former », in Kaës et al, *Fantasme et formation*, Paris, Dunod.

KAHNE, M. (1967), « On the Persistence of Transitional Phenomena into Adult Life », *Int. J. Psycho-Anal.*, vol. 48, pp. 247-258.

KESTENBERG, J. (1971), « From Organ-object Imagery to Self and Object-representations », in *Children and Parents : Psychoanalytic Studies in Development*, New York, Aronson, 1975, pp. 215-234.

KOYRÉ, (1958), *From the Closed World to the Infinite Universe*, Baltimore, The John Hopkins Press.

LABADIE, J.M. (1976), « Le Secret d'un aveu », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, vol. 14, pp. 325-334.

[119]

LAPLANCHE, J., PONTALIS, J.B. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.

LECLAIRE, S. (1971), *Démasquer le réel*, Paris, Éditions du Seuil.

LÉVY, A. (1976), « Évaluation étymologique et sémantique du mot secret », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, vol. 14, pp. 117-130.

MAHLER, Margaret (1968), *On Human Symbiosis and the Vicissitudes of Individuation*, New York, International Universities Press.

MEREJKOWSKI, D. (1928), *The Romance of Leonardo da Vinci*, New York, Random House.

MILTON, J. (1667), *Paradise Lost*, in *The Pætical Works of John Milton*, Londres, Frederick Warne & Co., s.d., pp. 75-336.

MUENSTERBERGER, W. (1962), « The Creative Process : Its Relation to Object Loss and Fetishism », *Psychoanalytic Study of Society*, vol. 2, pp. 161-185.

PASCHE, F. (1965), « L'Anti-narcissisme », *Revue française de psychanalyse*, vol. 29, pp. 503-518.

PAYNE, S. (1939), « Some Observations on the Ego Development of the Fetishist », *Int. J. Psycho-Anal*, vol. 20, pp. 161-170.

PERRAULT, C. (1697), *Histoires et contes du temps passé avec des moralités*, Paris, Claude Barbin, 1932.

PETROFF, B. (1940), *Son of the Danube*, New York, Viking Press.

PFISTER, O. (1946), *Farbpyramidentest*.

POE, E.A. (1843), *The Gold-Bug*, in *Complète Stories and Poems of Edgar Allan Poe*, New York, Doubleday, 1966, pp. 70-96.

PONTALIS, J.B. (1975), « Naissance et reconnaissance du 'self pour introduire à l'espace potentiel », in *Psychologie de la connaissance de soi*, (sous la direction de L. Angelergues *et al*), Paris, Presses Universitaires de France, pp. 271-298.

RANK, O. (1924), *The Trauma of Birth*, New York, Harcourt Brace, 1929.

[120]

RHEIMS, M. (1959), *La Vie étrange des objets*, Paris, Plon.

ROHEIM, G. (1927), « Die Urformen und der Ursprung des Eigentums », *International Archives of Ethnology*, vol. 28, pp. 1-28.

ROIPHE, H., GALENSON, E. (1973), « The Infantile Fetish », *Psychoanalytic Study of the Child*, vol. 28, pp. 147-166, New York, International Universities Press.

ROSE, G. (1978), « The Creativity of Everyday Life », in *Between Reality and Fantasy*, *op. cit.*, pp. 345-362.

ROSOLATO, G. (1967), « Étude des perversions sexuelles à partir du fétichisme », in *Le Désir et la perversion*, (sous la direction de Piera Aulagnier *et al*), Paris, Éditions du Seuil, pp. 7-52.

ROSOLATO, G. (1970), « Le fétichisme dont se dérobe l'objet », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, vol. 2, pp. 31-40.

SACHS, H. (1919), « Gold und Kot », *Int. Z. Psychoanal.*, vol. 5, p. 310.

SAFOUAN, M. (1979), *L'Échec du principe du plaisir*, Paris, Éditions du Seuil.

SANDAY, Peggy Reeves (1981), *Female Power and Male Dominance. On the Origins of Sexual Inequality*, Cambridge, Cambridge University Press.

SELZER, R. (1976), *Mortal Lessons : Notes on the Art of Surgery*, New York, Simon & Schuster.

SMIRNOFF, V. (1970), « La Transaction fétichique », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, vol. 2, pp. 41-64.

SPENGLER, O. (1932), *The Decline of the West*, New York, Knopf.

STARCKE, A. (1921), « The Castration Complex in the Formation of Character », *Int. J. Psycho-Anal*, vol. 2, pp. 179-201.

STEVENSON, O. (1954), « The First Treasured Possession », *Psychoanalytic Study of the Child*, vol. 9, pp. 199-217, New York, International Universities Press.

STOLLER, R. (1976), « L'Excitation sexuelle et les secrets », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, vol. 14, pp. 159-182.

SWIFT, J. (1726), *Gulliver's Travels*, in *Prose Works of Jonathan Swift*, Oxford, Blackwell, 1957.

THASS-THIENEMANN, Th. (1973), *The Interpretation of Language* (2 vol.), New York, Jason Aronson.

TIME (1976), Cover story : « The Secret Life of Howard Hughes », 13 décembre.

TOURNIER, M. (1972), *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard.

VOLKAN, V.D. (1972), « The Linking Objects of Pathological Mourners », *Arch. Gener. Psychiat.*, vol. 27, pp. 215-221.

VALÉRY, P. (1924), *Variété*, in *Oeuvres*, Paris, Pléiade, 1972.

VON HOLST, N. (1976), *Creators, Collectors and Connaisseurs*, Londres, Book Club Associates.

WINTERSTEIN, A. (1921), « Der Sammler », *Imago*, vol. 7, pp. 180-194.

WEISSMAN, P. (1971), « The Artist and His Objects », *Int. J. Psycho-Anal*, vol. 52, pp. 401-406.

WINNICOTT, D. W. (1953), « Transitional Objects and Transitional Phenomena », *Int. J. Psycho-Anal*, vol. 34, pp. 89-97.

WINNICOTT, D. W. (1965), *The Maturation Processes and the Facilitating Environment*, New York, International Universities Press.

WINNICOTT, D.W. (1966), « The Location of Cultural Experience », *Int. J. Psycho-Anal*, vol. 48, pp. 368-372.

WINNICOTT, D.W. (1971), *Playing and Reality*, New York, Basic Books.

WISEMAN, T. (1974), *The Money Motive*. Londres, Hutchinson.

WULFF, M. (1946), « Fetishism and Object Choice in Early Childhood », *Psychoanal. Quart.*, vol. 15, pp. 450-471.

Fin du texte